



Over dit boek

Dit is een digitale kopie van een boek dat al generaties lang op bibliotheekplanken heeft gestaan, maar nu zorgvuldig is gescand door Google. Dat doen we omdat we alle boeken ter wereld online beschikbaar willen maken.

Dit boek is zo oud dat het auteursrecht erop is verlopen, zodat het boek nu deel uitmaakt van het publieke domein. Een boek dat tot het publieke domein behoort, is een boek dat nooit onder het auteursrecht is gevallen, of waarvan de wettelijke auteursrechttermijn is verlopen. Het kan per land verschillen of een boek tot het publieke domein behoort. Boeken in het publieke domein zijn een stem uit het verleden. Ze vormen een bron van geschiedenis, cultuur en kennis die anders moeilijk te verkrijgen zou zijn.

Aantekeningen, opmerkingen en andere kanttekeningen die in het origineel stonden, worden weergegeven in dit bestand, als herinnering aan de lange reis die het boek heeft gemaakt van uitgever naar bibliotheek, en uiteindelijk naar u.

Richtlijnen voor gebruik

Google werkt samen met bibliotheken om materiaal uit het publieke domein te digitaliseren, zodat het voor iedereen beschikbaar wordt. Boeken uit het publieke domein behoren toe aan het publiek; wij bewaren ze alleen. Dit is echter een kostbaar proces. Om deze dienst te kunnen blijven leveren, hebben we maatregelen genomen om misbruik door commerciële partijen te voorkomen, zoals het plaatsen van technische beperkingen op automatisch zoeken.

Verder vragen we u het volgende:

- + *Gebruik de bestanden alleen voor niet-commerciële doeleinden* We hebben Zoeken naar boeken met Google ontworpen voor gebruik door individuen. We vragen u deze bestanden alleen te gebruiken voor persoonlijke en niet-commerciële doeleinden.
- + *Voer geen geautomatiseerde zoekopdrachten uit* Stuur geen geautomatiseerde zoekopdrachten naar het systeem van Google. Als u onderzoek doet naar computervertalingen, optische tekenherkenning of andere wetenschapsgebieden waarbij u toegang nodig heeft tot grote hoeveelheden tekst, kunt u contact met ons opnemen. We raden u aan hiervoor materiaal uit het publieke domein te gebruiken, en kunnen u misschien hiermee van dienst zijn.
- + *Laat de eigendomsverklaring staan* Het “watermerk” van Google dat u onder aan elk bestand ziet, dient om mensen informatie over het project te geven, en ze te helpen extra materiaal te vinden met Zoeken naar boeken met Google. Verwijder dit watermerk niet.
- + *Houd u aan de wet* Wat u ook doet, houd er rekening mee dat u er zelf verantwoordelijk voor bent dat alles wat u doet legaal is. U kunt er niet van uitgaan dat wanneer een werk beschikbaar lijkt te zijn voor het publieke domein in de Verenigde Staten, het ook publiek domein is voor gebruikers in andere landen. Of er nog auteursrecht op een boek rust, verschilt per land. We kunnen u niet vertellen wat u in uw geval met een bepaald boek mag doen. Neem niet zomaar aan dat u een boek overal ter wereld op allerlei manieren kunt gebruiken, wanneer het eenmaal in Zoeken naar boeken met Google staat. De wettelijke aansprakelijkheid voor auteursrechten is behoorlijk streng.

Informatie over Zoeken naar boeken met Google

Het doel van Google is om alle informatie wereldwijd toegankelijk en bruikbaar te maken. Zoeken naar boeken met Google helpt lezers boeken uit allerlei landen te ontdekken, en helpt auteurs en uitgevers om een nieuw leespubliek te bereiken. U kunt de volledige tekst van dit boek doorzoeken op het web via <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

No
104

G. 3543-

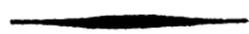


G. 3543

ESSAI HISTORIQUE
 SUR
LE PROGRÈS DES LUMIÈRES
 DANS LE
ROYAUME DES PAYS-BAS,
 ET EN PARTICULIER SUR
LA LIBERTÉ INDÉFINIE DES OPINIONS
RELIGIEUSES.

*Ils sont devenus fous, en s'attribuant
 le nom de sage. Rom. ch. I.*

PREMIÈRE PARTIE.



A GAND,
Chez BERNARD POELMAN, rue Hauteporte.



1816.

4299

TABLE DES MATIÈRES.

<i>DE l'origine de la philosophie à la mode, des progrès de la raison et des lumières &c. pag.</i>	I
<i>La véritable cause de la Révolution Française, au jugement de M. De la Harpe.</i>	15
<i>Pronostics d'une révolution en France, analogue aux systèmes des philosophes.</i>	64
<i>Nouveaux présages d'une révolution qui devoit renverser partout le Trône et l'Autel.</i>	98
<i>Progrès de la philosophie révolutionnaire en Europe, et notamment dans le Royaume des Pays-Bas.</i>	138

L n'y a rien de si commun de nos jours, que la *Philosophie*. Depuis une soixantaine d'années, l'Europe fourmille de *sages* et de *savans*, qui dissertent avec une assurance, inouïe dans les siècles précédens, sur la politique, la religion, la morale; sur toutes les matières qui n'étoient autrefois que du ressort des hommes les plus doctes, qui avoient consacré une grande partie de leur vie à l'acquisition de ces connoissances. Une multitude innombrable d'écrivains font gémir la presse; s'annoncent comme des législateurs infailibles, consommés dans l'art de gouverner les peuples; comme des juges redoutables, au tribunal desquels les Nations, les Souverains, les Ministres des Autels comparoissent successivement, pour y être examinés, justifiés ou condamnés sans appel. Il n'y a pas jusqu'aux Gazetiers qui ne nous débitent journellement des maximes et des sentences sur les questions les plus difficiles, les plus délicates et de la plus haute importance pour le repos de la Société. D'où nous vient donc ce luxe de connoissances, cette prodigieuse fécondité de nos modernes auteurs, cette vaste communauté de *Philosophes* et de *Législateurs*, jadis en si petit nombre dans les anciennes républiques? Faut-il le demander? Du progrès des lumières. Il n'y a pas moyen de le nier, sous peine d'être ridiculisé et baffoué, comme n'étant pas à la hauteur de l'état actuel de la civilisation, et, qui pis est, d'être traité d'*obscurant* et de *fanatique*.

*

Par on ne sait quelle magie , presque toutes les sciences se sont trouvées , un beau jour , comme infuses dans une grande partie des habitans de l'Europe moderne , et au moyen d'une *encyclopédie* , d'un dictionnaire , d'un *abrégé* , d'une *analyse* , d'un roman , d'une gazette même , on se trouve encore aujourd'hui , comme initié tout à coup aux plus grands mystères de la politique , de la théologie , des *droits de l'homme* &c. On en raisonne , comme si toute sa vie l'on ne s'étoit occupé d'autre chose , et malheur aux incroyables qui osent contester cette merveille ! Platon radoit sûrement , lorsqu'il déclaroit , que “ la vraie „ philosophie n'est autre chose que la *connois-* „ *sance solide et exacte de la vérité* ” : (Lib. 6. de Rép.) et plus encore lorsqu'il affirmoit , que “ le „ vrai philosophe méprise tout ce qui concerne le „ soin et les plaisirs du corps ” ; (in dialog. phæd.) car il faut convenir franchement que ce n'est pas , il s'en faut de beaucoup , le caractère de la philosophie à la mode. Il ne peut sans doute qu'exciter la pitié , lorsqu'il nous déclare , que “ le vrai phi- „ losophe est modeste ; qu'il ne cherche pas à s'en- „ richir ; qu'il n'est ni arrogant ni insolent ” . (Lib. 6. de Rép.) Les nôtres , soit dit en passant , se sont mis fort au dessus de ces *préjugés* et de ces formes ; cas ils n'aspirent , on le sait , qu'aux honneurs , aux places lucratives , et il n'est presque aucune de leurs productions , où ils ne traitent leurs adversaires de brouillons , d'obscurans , de fanatiques &c. , ce qui ne semble pas très-philosophique de la part de gens , qui nous vantent presque à chaque page l'excellence de leur philosophie. Ce

n'est pas d'eux non plus qu'Epictète a dit : “ qu'il
 ,, doit suffire à un vrai philosophe de se croire tel, sans
 ,, vouloir le paroître aux yeux des autres.” (enchirid :
 c. 30.) Il auroit parlé bien autrement, s'il avoit pu
 voir le progrès de nos lumières ; et Cicéron lui-
 même n'auroit pas avancé, que “ la philosophie
 ,, n'est que l'étude de la sagesse ” ; (de offic. Lib.
 ,, 2.) “ qu'elle nous affranchit du dérèglement des
 ,, passions ; qu'elle ne recherche que la vertu ;
 ,, qu'elle est en un mot *magistra morum et disci-*
 ,, *plinæ* ”. (Tuscul. quest. lib. 2. et 3.) Il est
 vrai, qu'un docteur de l'Église, non moins célèbre
 par son éloquence, que par la pratique des plus
 excellentes vertus, nous a dit, que les philosophes
 de son temps “ enseignoient de fort belles doctri-
 ,, nes ; mais qu'ils n'en pratiquoient aucune.”
 (S. Chrysost.) Ceux du siècle des lumières y vont
 plus franchement. Ils n'enseignent en général que
 ce qu'ils pratiquent. Voilà leur mérite, et personne
 ne songe à le leur contester,

Quelle est donc cette nouvelle philosophie, et
 comment la définirons-nous ? quel est ce *progrès*
des lumières, qui élève, dit-on, notre siècle au des-
 sus de tous les précédens ; cette brillante collec-
 tion *d'idées libérales*, auprès desquelles, toutes nos
 anciennes, nos plus vénérables institutions, ne sont
 que des abus, et l'effet des préjugés ?

Nous ne serons pas assez injustes pour confon-
 dre ici la véritable philosophie moderne, dont
 Bacon, Descartes, Newton, et Leibnitz, sont les
 chefs les plus illustres, avec la philosophie du dix-

huitième siècle. Ces grands hommes et tant d'autres , les Galilée , les Kepler , les Pascal , les Bernoulli , les Euler , les Linée &c. , qui ont démoli l'édifice de l'ancienné philosophie , et réculé les bornes des sciences , professoient hautement la Religion Chrétienne , et leurs écrits attestent les sentimens de respect et d'admiration dont ils étoient pénétrés pour la doctrine de l'Évangile.

Nous avons fait , depuis trois siècles , de grands progrès dans les sciences. La chimie , la physique , les mathématiques , l'histoire naturelle ont été successivement perfectionnées , au point que ceux qui passaient autrefois pour exceller dans ces différentes branches des connoissances humaines , ne sont plus aujourd'hui à nos yeux que des écoliers. Cette prodigieuse sagacité des hommes de génie , qui ont étendu le domaine des sciences ; ce coup-d'œil analytique qui a embrassé tant d'objets à la fois ; l'esprit de méthode qui les a classés , et nous a procuré de nouvelles nomenclatures , si importantes pour le progrès des connoissances de ce genre ; enfin une foule de découvertes et d'expériences , dont plusieurs , et même les plus considérables , n'ont été que l'effet du hasard ; la libre et facile communication entre les diverses parties du globe ; la connoissance du sol , des richesses , des mœurs , du génie , du langage des divers peuples ; voilà sans doute , la véritable cause de la supériorité de la philosophie moderne sur celle des anciens. Le monde physique est un abîme de mystères. Que sont tous ceux que nous sommes parvenus à pénétrer , en comparaison de ceux , qui nous sont en-

core cachés? si cépendant l'on ne considéroit que sous ce rapport le progrès tant vanté des lumières, nous ne pourrions que nous en réjouir avec les amis des sciences; avec ceux surtout, qui trouvent dans les nouvelles découvertes, dans le perfectionnement des sciences naturelles, de nouveaux sujets d'admirer la grandeur de Dieu, jusques dans ses moindres ouvrages. Mais ce n'est pas là le fruit qu'en ont retiré les *philosophes* du dix-huitième siècle. Ils ont au contraire abusé de la manière la plus étrange des moyens dont se sont servis les hommes de génie, pour perfectionner les sciences naturelles. A la vérité, ils en ont eux-mêmes, au moins quelques uns d'entr'eux, accéléré les progrès par de nouvelles découvertes; mais leur haine aveugle pour la Religion et pour la saine morale, les a portés à imaginer et à soutenir, avec une sorte de frénésie, les systèmes les plus monstrueux.

Les scolastiques se tenoient renfermés dans le cercle des connoissances physiques, qu'on avoit acquises jusqu' alors. Ils s'obstinoient à les défendre opiniâtrément, et s'opposoient par conséquent aux progrès des sciences naturelles. Nos *philosophes*, fiers des avantages que le génie avoit remportés sur l'ancienne école, en franchissant les barrières qu'elle avoit multipliées, ne se bornèrent pas à déclamer sans cesse contre les abus qui en étoient résultés, et qu'ils ont beaucoup exagérés: ils prétendirent que l'ancienne école n'avoit pas mieux raisonné sur les sciences morales que sur les sciences physiques, et qu'il falloit tout réformer. Les vérités théologiques et morales furent donc

soumises à leur examen. Ils y appliquèrent les nouvelles méthodes, et l'homme ne fut plus regardé que comme un objet d'histoire naturelle : il fut placé, dans la zoologie, au rang des animaux *mammifères*; l'esprit humain fut géométriquement analysé, et au moyen de quelques formules d'algèbre, de quelques équations, et d'un certain nombre de corollaires résultant des phénomènes physiologiques, toutes nos connoissances en Religion et en morale ne furent plus considérées que comme des préjugés, dont-il falloit à tout prix délivrer le genre humain. Si les écrits malheureusement trop célèbres de ces prétendus philosophes n'attestoient point encore aujourd'hui les efforts qu'ils ont faits pour établir ce matérialisme universel, on nous regarderoit comme un visionnaire, ou comme un calomniateur,

Les sciences exactes furent donc à la mode. Les *encyclopédistes*, devenus les oracles de la France et de l'Europe, avoient décidé que la géométrie étoit la source de la vraie philosophie : “ *semez des géomètres*, disoient-ils gravement à l'article *géométrie*, ” *et de cette semence féconde il naîtra partout des philosophes*. Aussi vit-on s'élever une nuée de nouveaux géomètres, d'algébristes et de physiciens, qui cherchoient dans les nombres et dans les rapports géométriques l'explication de l'essence des choses. La France fut inondée de métaphysiques écrites en style algébrique, de systèmes de morale, où l'on procédoit par $a + b$, *d'analyses de la pensée*, qui ressembloient à des traités de mécanique, où l'on ne voyoit que des actions et réac-

tions, des forces motrices et des forces inertes. L'entendement humain fut donc l'objet de nouvelles expériences et de nouveaux systèmes. " En
 „ même temps, remarque M.^r de Bonald, qu'Hel-
 „ vetius mettoit toute notre intelligence dans la
 „ conformation de notre main, Condillac mettoit
 „ toutes nos connoissances acquises dans la per-
 „ fection de notre tact. " La science morale ne fut plus appelée qu'*Idéologie*, dont la doctrine et le langage étoient tout matériels.

On se doute bien, que les auteurs de ces savantes découvertes ne faisoient pas plus de cas de la morale de l'évangile, que des *Ethiques* d'Aristote, et que la Théologie surtout fut complètement ridiculisée. Voilà ce qui fut emphatiquement décoré du nom de saine philosophie, et tel fut le *progrès des lumières!*

Qu'auroient dit Bacon, Descartes, Newton et tant d'autres génies supérieurs, qui tous pensoient avec l'immortel Bossuet, que " la philosophie con-
 „ siste principalement à rappeler l'esprit à soi-
 „ même, pour s'élever ensuite comme par un degré
 „ sûr jusqu'à Dieu." (Polit: sacrée.) Nos *philosophes* au contraire dégradoient l'ame, et la plonge-
 „ oient dans la terre, tout en prétendant nous démontrer la perfectibilité indéfinie de l'esprit hu-
 „ main. Il est inutile d'ajouter, qu'ils parvinrent à populariser ces désolantes doctrines, en les propa-
 „ geant dans la suite sous toutes les formes. Les littérateurs, les poètes, dociles à l'impulsion générale, paroient ces nouveaux dogmes des grâces du

style et des charmes de la poésie. On les trouvoit partout artistement deguisés et colorés dans les livres d'histoire, dans les pièces de Théâtre, dans les romans et jusques dans de nouvelles éditions des œuvres de Bacon, de Pascal, de Fénelon, d'Euler &c., qui subirent ces honteuses métamorphoses, quoique leurs sentimens en matière de religion fussent depuis longtemps connus de toute l'Europe. Aussi l'astronome Lalande les fit-il dans la suite figurer dans son *dictionnaire des Athées*. Nos sophistes parvinrent ainsi à déchaîner toutes les passions, auxquelles ils avoient oté toute espèce de frein, et à dissoudre enfin tous les liens de famille et de société.

“ On chercha, dit M. De Bonald, dans les loix
 „ naturelles de l'ordre physique, et particulière-
 „ ment dans les loix du règne animal, la raison
 „ des fonctions même sociales de l'homme, et
 „ alors on vit s'introduire l'espèce de matérialisme
 „ le plus grossier et le plus abject, le système de
 „ *l'animalisme*, qui distingue l'époque actuelle, et
 „ qui fut l'application et la conséquence du sys-
 „ tème de *naturalisme* abstrait du Baron d'Holbach
 „ et de son école. Alors, si j'ose le dire, il fit
 „ *nuit* dans la société; alors parurent les systèmes
 „ les plus ténébreux sur Dieu, sur l'homme, sur
 „ la société, sur le *pouvoir* et sur les *devoirs*. Toute
 „ intelligence en fut obscurcie. . . . la philosophie
 „ a fait de l'homme un animal et du singe un
 „ homme, et elle ne désespère pas qu'il n'apprenne
 „ un jour à raisonner. Elle a même été plus loin
 „ dans les termes, et elle a défini l'homme : *une*
 „ *masse*

„ *masse organisée et sensible, qui reçoit l'esprit de*
 „ *tout ce qui l'environne, et de ses besoins;*” (a) défi-
 „ nition, qui dans le système des *animalistes*, peut
 „ toute entière s'appliquer au chien, qui est aussi,
 „ selon eux, *une masse organisée et sensible, qui reçoit*
 „ *l'esprit de l'homme qui le dresse, et de ses be-*
 „ *soins. . . .* quoiqu'il en soit, l'homme ne fut
 „ plus qu'un animal un peu mieux conformé. Les-
 „ uns ne donnèrent à la brute et à l'homme que des
 „ sens et des sensations; les autres donnèrent à l'hom-
 „ me comme à la brute, une intelligence de la même
 „ espèce. On en mesura même les divers degrés dans
 „ les différens animaux, l'homme compris, par les
 „ différens degrés d'acuité de *l'angle facial*, inven-
 „ tion heureuse de nos modernes physiologistes. . . .
 „ les mêmes Philosophes, qui avoient cherché dans
 „ quelques conformités phisiques de l'homme avec
 „ les animaux la raison de nos habitudes individuel-
 „ les, crurent y trouver la raison de nos fonctions
 „ sociales. Ils remarquèrent que les brutes n'étoi-
 „ ent mues que par le sentiment de la douleur ou
 „ l'appetit du plaisir; et aussitôt ils établirent en
 „ principe que l'homme ne pouvoit être déterminé
 „ que par son intérêt personnel, qu'ils faisoient
 „ consister à rechercher le plaisir et à fuir la dou-
 „ leur! . . . cette disposition à ne voir dans l'hom-
 „ me qu'un animal déterminé par des loix anima-
 „ les, a conduit nos Philosophes à ne connoître
 „ de devoirs que *dans l'accomplissement des loix*
 „ *animales, ni de vertu que dans l'accomplissement*

[a] Cette définition, observe le même écrivain, est de Mr. de St Lambert, dans son *Catéchisme de morale Philosophique*, en cinq Volumes.

„ *de ces devoirs* Les Pères et les Mères, considérés par la philosophie comme des mâles et des femelles, ne considèrent leurs enfans que comme leurs *petits*. Des affections que la raison ne dirige plus, et une éducation domestique molle et sans dignité, prirent la place de ces relations d'autorité et de soumission, entre les enfans et leurs Parens, dont la génération qui finit, a vu dans son jeune âge les dernières traces Ce matérialisme universel, cette disposition à voir tout dans l'homme et dans la société sous le rapport des sens, passoit de la société domestique dans la société publique, et y faisoit les mêmes ravages.” (a)

Un homme d'esprit (b) a donc défini avec justesse la philosophie du dixhuitième siècle: *les passions armées de principes*.

Ces principes ne tendoient qu'à tout bouleverser. On nous donna de merveilleux traités sur l'origine de la Souveraineté, sur ses bornes, sur les sujets où elle réside: matières délicates, qui n'avoient jamais été agitées et mises à la portée du peuple qu'au milieu des convulsions politiques. Pour débiter à ce sujet les maximes les plus extravagantes, les plus propres à multiplier et à enhardir les factieux, il suffisoit aux encyclopédistes de feuilleter les productions incendiaires des Buchanan, des Milton, des Middleton, des Paré, des Jurieu &c. qui établissent en principe la souveraineté du peu-

[a] Du divorce considéré au XIX Siècle &c.

(b) Rivarol.

ple. Qu'on lise le V. avertissement de Bossuet aux protestans, on se convaincra, que les Philosophes du XVIII Siècle n'ont fait que répéter en cette matière tous les sophismes de Jurieu, que l'illustre Evêque de Meaux, a si victorieusement réfutés. A les entendre, il sembleroit qu'il n'y a point de milieu entre l'esclavage et la démocratie. Sans doute, depuis que la découverte d'un nouveau monde a transporté en Europe les trésors de l'Amérique; que l'étendue du commerce, les progrès de l'industrie et du luxe, l'instruction devenue si générale, depuis la découverte de l'Imprimerie, ont amené insensiblement dans presque tous les Royaumes Européens, un nouvel ordre de choses, auquel la saine politique a du avoir égard, on ne pourroit plus gouverner les peuples, comme dans les siècles du moyen âge. Mais les principes constitutifs des Monarchies ont-ils changé, et peut-on soutenir avec quelque ombre de vérité, qu'aujourd'hui tout gouvernement, dans lequel le peuple n'a pas la principale influence, ou par lui-même, ou du moins par ses représentans, est despotique et arbitraire? (a) Nos Philosophes alloient bien plus loin. Ils ne vouloient rien moins qu'une démocratie absolue. Personne ne les a peints avec plus de vérité sous ce rapport, que Frédéric II, qui les connoissoit mieux que tout autre, car il avoit été leur disciple et leur admirateur,

„ Qu'est ce qu'un encyclopédiste? c'est un hom
 „ me attaché à une secte de soi-disant Philosophes -

(a) Bossuet a réfuté cette nouvelle théorie. Voyez sa Polit. Sacrée pag. 290, 397, 404, in 4to. ainsi que Grotius liv. I. C. III. § VII p. 121 de la traduction de Barbeyrac tom. I in 4to.

„ qui se croient supérieurs à tout ce qui a existé
 „ de nos jours. A l'effronterie des Cyniques, ils
 „ joignent la noble impudence de débiter tous les
 „ paradoxes qui leur tombent dans l'esprit. Ils se
 „ targuent de Géométrie, soutiennent que tous
 „ ceux qui n'ont pas étudié cette science, ont
 „ l'esprit faux; que par conséquent ils ont seuls
 „ le droit de raisonner. Ils dénigrent toutes les
 „ sciences, hors celle de leurs calculs. Un poète
 „ ne doit aimer avec énergie que les équations
 „ algébriques. Les Gouvernemens, ils les réfor-
 „ ment tous. *La France doit devenir un état répu-*
 „ *blicain, dont un Géomètre sera le législateur,*
 „ *que des Géomètres gouverneront, en soumettant*
 „ *toutes les opérations de la nouvelle République au*
 „ *calcul infinitésimal.* Ils haïssent les armées et les
 „ généraux. Cela ne les empêche pas de se battre
 „ à coups de plumes, et de se dire souvent des
 „ grossièretés dignes des Halles, et s'ils avoient
 „ des troupes, ils les feroient marcher les unes
 „ contre les autres.”

“ Ces Messieurs prétendent que des Généraux
 „ d'armée ne sont que des chefs de brigands, aux-
 „ quels un tyran a confié des chefs mercenaires,
 „ pour exécuter en son nom tous les crimes et
 „ toutes les horreurs possibles sur des peuples in-
 „ nocens. En leur style, ces beaux propos s'appè-
 „ lent des libertés Philosophiques. Il faut penser
 „ tout haut : toute vérité est bonne à dire; et
 „ comme selon leur sens, ils sont seuls les dépo-
 „ sitaires des vérités, ils croient pouvoir débiter
 „ hardiment toutes les extravagances qui leur vien-

„ nent dans l'esprit, sûrs d'être applaudis. Mon
 „ avis seroit de loger ces Messieurs aux petites-
 „ maisons, pour qu'ils fussent les législateurs des
 „ fous, leurs semblables, ou de leur donner à gou-
 „ verner une province, qui méritat d'être chatiée.
 „ Ils apprendroient par leur expérience, après qu'ils
 „ y auroient tout mis sens dessus dessous, qu'ils
 „ sont des ignorans, et surtout qu'on s'expose à
 „ dire force sottises, quand on se mêle de parler
 „ de ce qu'on n'entend pas.”

“ Des présomptueux n'avouent jamais qu'ils ont
 „ tort. Selon leurs principes, le sage ne se trompe
 „ jamais. Il est le seul éclairé : de lui doit émaner
 „ *la lumière qui dissipe les sombres vapeurs dans*
 „ *lesquelles croupit le vulgaire imbécille et aveugle.*
 „ Aussi Dieu sait comment-ils l'éclairent ! Tantôt
 „ c'est en lui découvrant *l'origine des préjugés* ; tan-
 „ tôt c'est un livre *sur l'esprit* ; tantôt *le système*
 „ *de la nature* : cela ne finit point. Un tas de polis-
 „ sons, soit par air, soit par mode, se comptent
 „ parmi leurs disciples ; ils affectent de les copier,
 „ et s'érigent en sots précepteurs du genre humain.
 „ Socrate, Aristote, Gassendi, ni Bayle, ne se
 „ conduisoient pas ainsi.”

Tel est le jugement que porta un Roi *Philosophe* sur tous ces charlatans politiques, et l'expérience a prouvé qu'il étoit fondé ; car la révolution Française est très certainement le chef-d'œuvre de la Philosophie du dix-huitième siècle. Ceux des coryphées de la secte, qui ont pu voir les premières éruptions de ce volcan, qui fit de la France un mon-

ceau de ruines, l'ont avoué franchement, et s'en sont fait gloire, entr'autres Condorcet, qui dans son *essai sur la perfectibilité de l'esprit humain*, raconte avec complaisance les ruses infernales, employées par les adeptes pour renverser en France l'Autel et le Trône. Leurs disciples, qui propagent encore au milieu de nous les mêmes principes, quoiqu'avec plus de précautions sous de certains rapports, le nient absolument. Une foule d'écrivains qui se disent *impartiaux*, vont chercher bien loin la cause de cette épouvantable révolution, dont l'histoire ancienne et moderne n'offre aucun exemple. Ils en attribuent le développement et les progrès à une foule de circonstances nées du conflit des parties. Nous ne voulons point examiner ici toutes les pièces de ce grand procès. Nous nous bornerons à citer le témoignage irrécusable d'un homme de beaucoup d'esprit, qui a marché pendant plus de trente ans sous l'étendart de cette Philosophie.

LA VÉRITABLE CAUSE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, AU JUGEMENT DE MR. DE LA HARPE.

MONSIEUR De la Harpe, (a) qui nous a développé avec autant de vérité que d'énergie tous les plans des Philosophes conjurés et les résultats de leurs efforts pour bouleverser la France et l'Europe entière, avoit annoncé de bonne heure les talens distingués, qui l'ont placé au rang des plus célèbres orateurs Français, des plus excellens critiques, et lui ont mérité, de l'avou même de ses ennemis, le titre de *Quintilien Français*. Le succès prodigieux qu'il obtint à l'âge de 23 ans dans la carrière dramatique et son gout décidé pour les principes alors à la mode, engagèrent Voltaire à se l'attacher particulièrement. Le jeune poète demeura longtems à Ferney auprès de son maître et de son bienfaiteur. Ses qualités aimables et son dévouement sans bornes à l'idole du jour, resserrèrent de plus en plus les liens de cette amitié, et il étoit regardé à Ferney et à Paris comme *l'élève favori* du grand maître. Aussi fut-il un de ses plus grands apologistes, quoiqu'il eut souvent le courage de lui dire de fortes vérités, et qu'il fut bien loin d'approuver toutes ses incartades. Intimement lié avec les encyclopédistes, et en particulier avec d'Alembert et Diderot, il étoit initié à tous les mystères de la secte. Après la mort de ces derniers, il fut regardé comme un des principaux coryphées du parti,

(a) Jean François De la Harpe, né à Paris le 20 Novembre 1739, mourut dans la même Ville, le 11 Février 1803. son Pere, Capitaine d'artillerie, étoit issu d'une ancienne famille noble de Suisse.

sans toutefois en partager toutes les fureurs ; ce qu'il a complètement prouvé depuis. Il rédigeoit , au commencement de la révolution , la partie littéraire du *Mercure* ; et lorsque l'assemblée législative , pour ne laisser à la France et à l'Europe aucun doute sur l'esprit qui l'animoit , eut décrété l'apothéose de Voltaire , (a) Mr. De la Harpe exaltant à son ordinaire le mérite de ce père de la Philosophie , dit de lui : *Il n'a point vu tout ce qu'il a fait , mais il a fait tout ce que nous voyons.* (b) Jetté en prison par Robespierre , il y demeura assez longtemps. Ce fut là qu'attendant de jour en jour son arrêt de mort , il fit des sérieuses réflexions sur les désordres de sa vie passée. Docile à la grace qui toucha son cœur , il ouvrit enfin les yeux à la lumière de l'Evangile , et quelque temps après qu'il fut sorti de prison , il donna à toute la capitale la preuve d'une parfaite conversion. On le vit abjurer ses erreurs en plein lycée , et au milieu d'un auditoire très-nombreux ; mais il ne se borna pas à y déplorer son aveuglement passé : (c) sous les yeux même du directoire , et lorsque la puissance des Jacobins étoit encore si redoutable , il eut le courage de dévoiler aux Parisiens avides de l'entendre , toute la folie , toute la turpitude de ces *Philosophes* , dont

(a) Le décret est du 11 Juin 1791. Les cendres de Voltaire furent déposées dans un magnifique char de triomphe qui fut traîné avec la plus grande solennité dans les principales rues de la capitale , et conduit à L'église de S. Genevieve. On en avoit auparavant arraché la croix , qui étoit devenue le *scandale* des nouveaux maîtres de la France ; et la plus belle Eglise de Paris devint le temple des nouveaux dieux. On lisoit sur toutes les faces du char triomphal les maximes , les sentences de la nouvelle Religion.

(b) *Mercure de France* n.° 32 , Août 1791.

(c) voyez le tome 15 de son *Lycée* ou cours de Littérature , pag. 493. et tom. 16. p. 22. 39. 103. 810 &c.

les principes révolutionnaires étoient encore en si grand honneur. Il leur prouva que la révolution et toutes ses phases étoient le résultat manifeste tant de leurs monstrueux systèmes de politique et de morale, que de leurs infâmes manœuvres pour les mettre enfin à exécution. Jamais Mr. De la Harpe n'avoit parlé avec plus d'éloquence. On y voit les nouvelles forces que son talent avoit acquises depuis qu'il avoit trouvé dans la religion un refuge à ses infortunes, “ quoique dans un âge où l'esprit „ a plus de disposition à baisser qu'à croître. Il „ y a de nouveau prouvé la profondeur et la justesse „ de cette grande pensée de Bacon sur la religion : „ *un peu de philosophie en éloigne ; beaucoup de phi-* „ *sophie y ramène.* C'est la remarque d'un célèbre critique. (a) Un des orateurs les plus distingués de la France déclara hautement, en présence de l'institut, que “ son talent s'étoit ag- „ grandi dans un autre ordre d'idées ; qu'il devoit „ au spectacle extraordinaire, dont le monde étoit „ témoin depuis douze ans.” (b) Nous citerons plusieurs morceaux choisis de ses discours sur la Philosophie du dixhuitième siècle, parceque l'on ne peut aujourd'hui se procurer que difficilement des exemplaires de l'édition complète de son Lycée ; les Philosophes confondus, mais incorrigibles l'ayant réduite à huit Volumes, (c) où l'on cherche envain les *confessions* d'un de leurs anciens cory-

(a) M. Petitot.

(b) Discours funèbre prononcé au moment de l'inhumation de Mr Dela Harpe.

(c) La première édition du Lycée, ou cours de Littérature, contient 17 volumes, qui ont été publiés successivement depuis 1799. jusqu'en 1805. par H. Agasse, imprimeur Libraire à Paris.

phées, et les traits vigoureux qu'il a décochés contre eux.

“ Ce siècle, dit-il, s'est appelé lui-même, *le siècle*
 „ *de la philosophie*. Depuis les premiers écrivains
 „ jusqu'aux derniers, depuis Voltaire jusqu'à Mer-
 „ cier, tous se sont appelés *philosophes*; tous ont
 „ vanté *le siècle philosophe*. Ce nom, affecté avec tant
 „ de prétention, proné avec tant d'emphase, répété
 „ jusqu'au dégoût, devoit d'abord, par cela même,
 „ être fort suspect à la raison. La raison est enne-
 „ mie du charlatanisme, et il y en avoit certainement
 „ à s'arroger ainsi un titre qu'il faut attendre de la
 „ postérité. C'est elle qui caractérise les siècles en
 „ recevant leur héritage et en jugeant leurs monu-
 „ mens. C'est la France, c'est l'Europe entière qui
 „ a reconnu d'une commune voix, le long règne de
 „ Louis XIV. comme une époque de supériorité dans
 „ tous les arts d'imitation, dans tout ce qui fonde
 „ et embellit l'ordre social. Mais nous ne voyons
 „ pas que les écrivains qui l'ont illustré, aient pris
 „ sur eux de dévancer l'âge suivant, en qualifiant le
 „ leur de *siècle du génie*: c'est du nôtre qu'il a
 „ reçu ces titres glorieux de *grand siècle*, de beau
 „ siècle, que personne ne lui a contesté. On ne
 „ voit pas non plus que celui ou fleurirent les So-
 „ crate, les Sophocle, les Euripide, les Platon, les
 „ Aristote, se soit nommé lui même *philosophe*; et
 „ c'est aussi l'Europe moderne qui, depuis la renais-
 „ sance des lettres, a consacré, par son admiration
 „ unanime et constante, les siècles de Periclès,
 „ d'Auguste & de Leon X. Il nous a été réservé de
 „ donner au nôtre, surtout en France, et de notre

„ seule autorité , une espèce de signalement qui
 „ doit nous séparer , et des temps passés , et des
 „ temps à venir. Il faut voir si nous nous sommes
 „ appréciés nous-même avec justice; si le dixhuitième
 „ siècle , particulièrement dans sa dernière moitié ,
 „ et considéré comme il doit l'être dans ses caractères
 „ dominans et dans ses résultats généraux , a été en
 „ effet éminemment philosophe , dans la véritable ac-
 „ ception du mot. Il ne pourroit l'être sans doute ,
 „ qu'*autant qu'il seroit remarquable par les progrès*
 „ *sensibles de la raison* , appliqués à tous les objets
 „ qu'elle peut perfectionner , ou du moins améliorer ,
 „ pour la gloire et le bonheur de l'espèce humaine.
 „ Mais s'il se trouve , en dernière analyse , que les
 „ exceptions mises à part comme elles doivent tou-
 „ jours l'être , le caractère général , très marqué dans
 „ le dixhuitième siècle , surtout depuis cinquante ans ,
 „ ait été *le plus honteux abus de l'esprit et du raison-*
 „ *nement dans tous les genres* , succédant aux plus
 „ beaux efforts de la raison et du génie ; ne doit-on
 „ pas en conclure que la postérité ne verra dans notre
 „ siècle , et principalement en France , que *la plus*
 „ *désastreuse époque de dégradation* ; et que ce grand
 „ titre de *siècle philosophe* ne sera pour nos néveux
 „ que ce qu'il est déjà pour tous les gens sensés ,
 „ une espèce de sobriquet très-ridicule , une sorte de
 „ contre-vérité , comme le nom des Euménides , qui
 „ par lui-même désigne la douceur et la bonté , et
 „ que les grecs , peuple frivole et railleur , avoient
 „ imaginé pour les furies. (a) ”

Après avoir remarqué que le siècle philosophe

(a) Lycée , tom. 15 p. 1 , 2 , 3 et suiv.

doit ses principales découvertes en physique à la méthode inventée par Bacon, et qu'aucune des nouvelles découvertes ne surpasse en utilité celles du siècle précédent, si quelque chose, ajoute-t-il, a gagné sensiblement dans nos jours, ce sont les arts de la main, et à leur tête la chirurgie. La main d'œuvre dans tout ce qui est mécanique ou manufacture a fait des progrès incontestables, mais qui ne peuvent être mis sur le compte de l'esprit philosophique. Au contraire, il est à remarquer que tout ce qui dépend de celui-ci a été, depuis cinquante ans, successivement dégradé par le vice de la curiosité humaine, à qui l'amour propre fait si souvent passer les bornes, où la raison l'a renfermée; au lieu que l'industrie humaine s'est visiblement perfectionnée, parce qu'elle avoit un guide sûr et un objet immédiat, l'expérience manuelle et l'utilité prouvée par le succès. Mais faut-il autre chose que du bon sens pour trouver souverainement ridicule un emploi de la science; tel que celui qu'en a fait un savant moderne, Condorcet, *l'application du calcul mathématique aux vraisemblances morales*; calcul qui substituoit avec un sérieux aussi incompréhensible qu'infatigable, et dans toute l'étendue d'un in 4to. hérissé d'algèbre, aux preuves juridiques, écrites ou testimoniales, les seules admises dans les tribunaux du monde, par le bon sens de toutes les nations? C'est pourtant avec ce calcul algébrique que l'auteur, qui apparemment ne vouloit plus qu'il y eut d'autres juges que des mathématiciens, prétendoit que l'on décidât de la vie, de la fortune et de la liberté des hommes, par des dixièmes, des vingtièmes et des

fractions de preuves, balancées les unes par les autres, et réduites en équations, en additions et en produits!! On osa vanter, comme une conquête de l'esprit philosophique, cette prétendue invention bien digne de la *philosophie révolutionnaire*, et qui pourtant n'a pas fait fortune, parceque l'extravagance fut repoussée cette fois par l'impossibilité absolue.

“ Un autre genre de connoissances dont les accroissemens paroissent généralement avoués, mais n'ont pas encore produit tout l'effet qu'on en doit attendre, ce sont celles qu'on appelle *Physico-chimiques*; c'est à dire, celles où la décomposition des substances corporelles a fait naître de nouvelles lumières sur les opérations de la nature et du temps, dans les différens matériaux dont notre globe est formé. C'est sans doute un beau travail de l'intelligence humaine; c'est se placer à la plus grande hauteur, où les spéculations de l'homme puissent monter, que de suivre de l'œil la marche des corps célestes dans l'espace, en même temps que l'on décompose la terre que nous foulons sous nos pieds, et de chercher dans la nature et les effets de la lumière et du feu sur la matière aqueuse et terrestre, l'histoire des changemens progressifs, qui nous expliquent l'état ancien et actuel du globe que nous habitons. Mais en remontant ainsi par l'observation au delà de toutes les traditions historiques, et recherchant ces époques réculées dont nous ne pouvons trouver le témoignage que dans les traces empreintes sur la surface de la terre, il ne faut pas, comme Buffon, écrire les annales du

monde en hypothèses et en romans, qui attestent seulement la brillante imagination de l'auteur, et sont démenties par l'observation des faits. Je ne saurois trop répéter, que ce n'est pas moi, qui me fais ici juge en ces matières; mais je dois pour l'intérêt de la vérité, rappeler, d'après l'avis public de tous les savans, que la *théorie de la terre* et les *époques de la nature*, du célèbre Buffon, n'ont pas aujourd'hui un seul défenseur parmi les Physiiciens, et qu'il ne lui reste, dans la postérité, que la gloire d'un grand écrivain, gloire très réelle sans doute, mais qui, en philosophie, ne peut jamais être que secondaire. Ici même son prestige a été dangereux; car c'est surtout l'attrait du style de Buffon qui donna d'abord de la vogue et de l'autorité à cette physique mensongère, *qui avoit déjà pour le scepticisme irréligieux un autre attrait, celui de démentir la seule cosmogonie véritable, parce qu'elle est la seule inspirée, celle des Livres Saints.* J'ai vu le temps où l'ignorance du vulgaire même, croyant Buffon sur parole, sans être à portée de l'entendre, *rejettoit hautement la création par ce seul mot*, devenu le refrain des écoliers et des professeurs de matérialisme et d'athéisme: *le monde est bien vieux! Il mondo e molto vecchio.* Mais qu'est-il arrivé? C'est ici que s'est confirmée avec éclat cette parole d'un si grand sens, et qui est celle d'un grand Philosophe. *Un peu de philosophie fait l'incrédule, et beaucoup de philosophie fait le chrétien.* Après que les premiers aperçus de la chimie géologique eurent fait répéter si inconsidérément que l'histoire de la terre contredisoit la révélation, et que la nature réfutoit Moïse et la Génèse, il s'est

trouvé que la terre et la nature, mieux examinées, non seulement confirment en tout le récit de la création et du déluge dans la Bible, mais prouvent même que ce récit n'a pu qu'être inspiré. C'est ce qu'un savant du premier ordre, Mr. De Luc, connu dans l'Europe pour avoir consacré sa vie à ce genre de recherches, a démontré dans deux ouvrages, (a) que la *Philosophie* des incrédules n'a pas même osé contredire, quoique dans toute la puissance de son règne actuel; et M.M. De Sanssure et de Blumenback, et d'autres savans non moins distingués, ont appuyé ces démonstrations, en attestant la réalité de ces mêmes faits.....

“ La philosophie religieuse du dernier siècle avoit rassemblé savamment toutes les preuves éparses de la divinité de notre Religion, et y avoit joint tous les nerfs de la logique, et toutes les couleurs de l'éloquence. Le philosophisme de nos jours a établi une critique, une érudition toute différente. On verra qu'elle n'a été, même dans des écrivains d'ailleurs fort renommés, qu'ignorance et mauvaise foi. C'est pourtant elle qui a fait le plus de bruit, et qui a été le plus généralement accréditée; ce qui caractérise encore la frivolité et la corruption de l'esprit général de ce siècle, et autorise l'arrêt de réprobation déjà porté contre lui dans toute l'Europe, (b) et qui sera bien plus solennel encore dans la génération naissante, instruite par le terrible exemple de la révolution française. Il n'en

[a] *L'histoire de la terre & des hommes & les lettres géologiques.*

(b) M. De la Harpe ne se doutoit pas alors que le philosophisme deviendroit bientôt plus à la mode que jamais, sous le nom de progrès des lumières, d'idées libérales, &c.

résulte donc qu'une grande et amère confusion pour ceux qui ont donné à cette démente le nom *d'esprit philosophique du siècle*.

“ Seroit-ce dans le Nord que ce siècle iroit chercher les titres de sa prééminence philosophique ? Les sciences naturelles mises à part, l'irrécusable histoire ne montrera dans l'Allemagne que la démente de vingt sectes d'illuminés, que les rêveries de Swedenbork et de Kant, et de leurs disciples, opprobre de l'esprit humain, et les noirs mystères des hautes classes de la francmaçonnerie occulte *assez dévoilés cependant depuis leur union avec la philosophie révolutionnaire, pour être à jamais l'horreur de la nature humaine.* ”

M. Dela Harpe, après nous avoir représenté Fontenelle, Buffon, Montesquieu, et même d'Alembert (a) et Condillac comme ayant rendu plus ou moins de services à la philosophie, nous dévoile enfin les principes et les intrigues de ces “ sophistes qui avec plus ou moins de talent pour écrire, et quelquefois avec des titres de célébrité, aussi étrangers à la philosophie que les caractères de leur esprit, ont été, sous le faux nom de *philosophes*, d'abord les *ennemis de la Religion*, et ensuite par une conséquence infaillible, ceux de tout ordre moral, social et politique ; et pour tout dire en un mot, les *pères de la révolution française*. (b) ”

(a) Par sa préface de l'encyclopédie. “ si d'Alembert, dit M. de Lah. eut été témoin de ce que nous avons vu ; je ne crois pas qu'il eut été jusqu'à revenir de ses erreurs. *L'orgueil philosophique* ne se rend pas sans un miracle particulier de la bonté divine, et l'expérience nous a fait voir que c'en est un d'une espèce que sa justice permet rarement à sa miséricorde. t. 15. p. 134.”

(b) *ibidem* p. 16.

Une des principales batteries, qu'ils avoient dirigée contre l'autel et le trône, c'est l'encyclopédie " Le scepticisme, le matérialisme, l'athéisme s'y montrent partout sans pudeur et sans retenue; et c'étoit bien l'intention des fondateurs... Il n'est depuis longtemps que trop avéré, que leur encyclopédie ne fut en effet qu'un ralliement de conjurés, quoique le secret de la conspiration ne fut d'abord qu'entre les chefs; mais il se propagea bientôt à mesure que leur crédit et leur impunité leur répondirent davantage de leurs associés et de leurs prosélytes. Le grand dictionnaire fut réellement le boulevard de tout les ennemis de la Religion et de l'autorité. Ils y étoient comme à couvert sous la masse du livre, et enhardis par l'espace et l'espérance qu'ouvroit devant eux une longue entreprise. Ils comptoient, non sans raison, que la curiosité avertie seroit plus empressée de chercher la satire de la Religion et du Gouvernement dans ces morceaux de dissertations de tout genre, que la surveillance du pouvoir et du zèle ne seroit occupée à les y découvrir; (a) et quoiqu'il arrivât, ils avoient pour eux toutes les chances que pouvoit amener la longueur du temps nécessaire pour la confection d'un si volumineux ouvrage. Leur plan, il faut l'avouer, fut combiné avec toute l'adresse que peuvent donner la crainte et la haine du bien, et soutenu avec toute l'activité qui appartient à l'amour du mal. Rien ne fut négligé, et l'un de leurs premiers avan-

(a) Cependant les deux premiers volumes de l'encyclopédie furent supprimés par arrêt du 7 Février 1752 comme " renfermant des
 „ maximes tendant à détruire l'autorité Royale, à établir l'esprit
 „ d'indépendance et de révolte; et sous des termes obscurs et équivo-
 „ ques, à élever les fondemens de l'erreur, de la corruption des
 „ mœurs, de l'irreligion et de l'incrédulité."

tages, celui dont ils profitèrent d'abord le plus ; et qui servit à les défendre pendant sept ans, même après que leur projet fut éventé, ce fut le nombre et la qualité des coopérateurs que leur associoit la nature de l'entreprise et l'intérêt général, qu'elle devoit d'abord inspirer. Toutes les classes supérieures de la société étoient appeleés à y concourir et les élus dans chacune pouvoient s'en glorifier. Des grands, des militaires, des magistrats, des jurisconsultes, des Administrateurs, des artistes, des Théologiens figuroient sur la liste, la plupart avec un nom qui portoit sa recommandation avec lui. Le choix des censeurs avoit été menagé avec toutes les précautions possibles, au gré des entrepreneurs, qui alléguoient en public la nécessité de ne pas gêner de trop près *la liberté de penser*, dans un livre trop scientifique, et qui en particulier y joignoient la séduction de la louange et de la flatterie et les menaces de la satire plus ou moins déguisées.

“ Cette *Philosophie* n'avoit d'influence que comme amie de toutes les passions et ennemie de tout ce qui les réprime : elle n'avoit de crédit, dans une classe d'hommes vains, curieux et inquiets, que parcequ'elle combattoit dans l'ombre contre un ordre établi qu'on aimoit à voir attaqué ; en un mot, elle réussissoit comme révolte, parcequ'elle ne tendoit qu'à détruire..... Je pense que notre révolution n'a été en effet que le *triomphe de l'ignorance*, mais sur la vraie philosophie, et nullement sur celle que je combats et ne cesserai de combattre. Celle-ci, au contraire, qui

n'est que *l'ignorance raisonnée*, n'a fait qu'*armer l'ignorance grossièrement perverse*, beaucoup plus excusable aux yeux de Dieu que celle qui lui a mis les armes à la main. Ce sont les charlatans de philosophie qui ont été les premiers professeurs du sansculotisme. (a) ”

M. De la Harpe s'occupe ensuite du livre d'Helvetius, de *l'esprit* (b) qu'il dit être “ la destruction de toute vertu. „ Cet homme, dit-il, “ se tourna vers la *philosophie* qui depuis quelques années devenoit une mode, et qui bientôt après, à la naissance de l'encyclopédie, devint une secte et un parti. . . . Il ne met entre les animaux et nous d'autre différence que la conformation physique. . . . Voulez-vous savoir, ajoute-t-il, tout le mal que peuvent faire, par leurs conséquences, ces sophismes qui ne semblent d'abord que des erreurs de spéculations, et qu'à ce titre on a voulu disculper? Rappelez vous, Messieurs, que la foule des révolutionnaires, si facilement endoctrinés par quelques phrases que leur répétoient les *maîtres*, non seulement justifioit, mais consacroit tous les attentats individuels contre la nature, l'humanité, la justice, la propriété, par ce grand mot d'*intérêt général*, qui, dans son application, n'étoit là qu'un grand contresens, mais un contresens fort à la portée de la plupart de ceux qui en avoient besoin, ou qui même y croyoient de bonne foi. Songez de quoi sont capables des hommes grossiers ou pervers à qui l'on a persuadé en principe, que tous

(a) T. 15. p. 100, 133, 326.

(b) Publié en 1758.

les devoirs de père, de fils, de frère, de mère, de fille, de sœur, d'époux, d'épouse, d'élèves, de domestiques, toutes les obligations sociales et commerciales, tous les biens de l'amitié, de la reconnaissance, de la bonne foi, ne sont point *la probité*, ne sont point *la vertu*; qu'il n'y a de probité et de vertu (suivant Helvétius) que dans le *civisme*, mot, qui dans leur langage revient précisément à ce *bien public*, dans lequel Helvétius renferme tout ce qui mérite seul le nom de *vertu* et de *vraie probité*.

“ Je ne devrois pas avoir besoin d'observer encore que sans doute le *Philosophe* n'en tiroit pas les mêmes conséquences que le révolutionnaire; mais je suis obligé de l'articuler encore expressément, de le répéter jusqu'à la satiété, puisque jusqu'ici j'ai eu affaire à des hommes qui, réduits à la honteuse impuissance de répondre jamais à ce qu'on a dit, ont toujours la honteuse impudence de supposer ce qu'on n'a jamais dit: il n'en demeure pas moins prouvé que si les conséquences et les intentions n'étoient pas les mêmes dans les précepteurs et dans les disciples, c'étoit toujours la même erreur dans le principe, le même danger dans le sophisme, qui consistoit tout simplement à oublier que la généralité se composoit des individus, et qu'une doctrine qui autorisoit dans chacun le mépris de tous les devoirs particuliers, sous prétexte d'un *devoir public*; qui comptoit pour rien tous les maux particuliers sous prétexte de *bien public*, étoit la contradiction la plus absurde et la plus monstrueuse; et ce *sophisme abominable a été bien*

formellement en théorie philosophique avant d'être en pratique révolutionnaire. Tout s'y est rapporté dans la révolution; mais il en faut faire l'exposé tout entier, avec l'application exacte et continuelle de chaque genre d'erreur à chaque genre de crimes, de chaque sophisme à chaque forfait, pour développer l'inévitable connexion de l'un et de l'autre, et l'énergie destructive que devoient avoir ces affreux systèmes, que notre siècle séduit avoit osé nommer philosophie. Ce n'est pas ici que j'en puis faire le rapprochement complet avec notre histoire toute entière; je n'ai voulu que l'indiquer par occasion à ceux qui sont capables de réfléchir." (a)

“ Le plus funeste effet de ces calomnieux paradoxes (d'Helvetius) c'est qu'en les lisant, l'ingrat et le fils dénaturé pourront se dire qu'ils sont comme les autres hommes. Je vous laisse à penser, Messieurs, si ceux-là méritent le titre de philosophes, qui n'ont écrit que pour la justification des monstres..... Il ne voit rien de plus merveilleux en législation que de faire de la plus belle femme la récompense du plus brave guerrier et du meilleur citoyen. Ces idées romanesques et politiques sont dignes de nos charlatans du dixhuitième siècle et font pitié au bon sens.”...

“ Je puis affirmer, dès ce moment, ce que l'examen de tous les *philosophes* de la même espèce mettra dans le plus grand jour, qu'à dater d'Helvetius, le premier moyen et le plus puissant qu'ils aient employé pour avoir beaucoup de lecteurs et

(a) Ibid p. 459 et suiv.

faire beaucoup de prosélytes , a été de mettre toutes les passions de l'homme dans les intérêts de leur doctrine. Telle est la base de tous leurs systèmes , l'esprit général de leur secte , et le principe de leurs succès. Il n'est pas fort honorable , mais avec un peu d'art il est à peu près infailible , et rien n'est plus facile que de consacrer en théorie une corruption déjà passée en mode. ,

“ Il semble que la philosophie moderne ait pris à tâche de réunir toutes les extravagances dont l'esprit humain étoit capable : aussi par une conséquence nécessaire , la révolution qu'elle a opérée de nos jours a réuni tous les crimes et tous les maux dont la nature humaine étoit susceptible. ,

“ A la mort de l'auteur , (Helvetius) la secte des athées qui se renforçoit tous les jours affecta de lui prodiguer tous les honneurs d'usage , et d'en faire un des saints de la philosophie ; mais ce fut à l'époque où la révolution légalisa l'impiété , que l'on se servit avec plus d'éclat du nom d'Helvetius , qui devint alors un sage révolutionnaire , au même moment où tous les grands hommes de la France furent déclarés fanatiques. Nous avons eu tous nos illusions plus ou moins dans le vertige épidémique , et je n'ai pas dissimulé les miennes. Celle-là n'a jamais été du nombre. Vous m'êtes témoins , Messieurs , que je n'ai jamais cessé un moment de révéler les vieilles statues , quand on les a renversées. Je voyois sur leur base la trace des siècles , et je n'ai jamais douté qu'elles ne résistassent à l'injure passagère du nôtre , comme je n'ai pas douté

que quelques hommes, si tristement fameux, ne finissent bientôt par l'exhumation, comme ils avoient commencé par l'apothéose; (a) et c'est ainsi que même dans l'ordre naturel, le dernier terme du mal, est le premier du bien.

“ Lorsqu'en 1788, je repoussois ici les sophismes d'Helvétius, par les mêmes argumens; cette démonstration, quoiqu'elle parut sensible, ne produisit pas cependant la même impression qu'aujourd'hui. (b) *C'est qu'on n'y voyoit encore que des erreurs de spéculation, que l'on croyoit assez indifférentes; mais depuis que ce qui sembloit un jeu d'esprit est devenu, suivant l'expression d'un orateur étranger, une DOCTRINE ARMÉE, on a senti toute la perfide subtilité de cette espèce de poison, après les déchiremens et les convulsions, qui en ont été les effets.* C'est par la grandeur du mal que vous avez jugé de la nécessité des remèdes, et l'expression de vos suffrages n'a été que le sentiment de nos maux.”

Passant ensuite aux ouvrages philosophiques de Diderot, il en expose les principales maximes, et en développe les funestes conséquences. “ Voyez, dit-il, ce que deviennent à l'examen ces sentences proclamées comme des édits en morale; voyez si elles peuvent résister un moment au regard de la raison la plus commune. Mais combien de gens qui

(a) Voltaire, Jean J. Rousseau, &c.

(b) Ceci se rapporte aux séances de 1797 sur la *philosophie moderne*, où l'auteur, après des proscriptions réitérées, n'en parla qu'avec plus de force et de véhémence contre l'irréligion et la tyrannie, en présence des satellites de l'une et de l'autre, qui n'empêchoient pas qu'il ne fut applaudi plus vivement qu'il ne l'avoit jamais été. *Note de l'éditeur.*

(c) T. 15. P. 474 &c. Suiv.

ne sauroient se persuader qu'on puisse se tromper, quand on paroît si sûr de son fait, ni qu'on déraisonne si souvent quand on affirme toujours, que *le plus grand avantage de nos Philosophes a été de bien connoître toute la sottise et toute la corruption des hommes de leur temps : leur grand tort, de ne pas prévoir qu'en changeant cette sottise en doctrine et cette corruption en loi, toutes les deux pourroient se tourner même contre leurs maîtres : c'est qu'ils n'ont eu que de l'esprit, et pas le sens commun.* Toutes ces belles maximes que vous venez d'entendre, et mille autres, où l'immoralité qui n'est encore ici qu'en demi-jour, s'est enfin montrée à découvert, sont devenues le code du vice et du crime, qui ne demandoient que des autorités. Au moment où je parle ; il est public et vous le savez tous, Messieurs, que *c'est dans les écrits (de Diderot) que j'analyse, que sont puisées toutes celles dont s'appuyoit un monstre, dont j'ai quelque peine à citer le nom, mais dont au moins le nom dit tout, de Babœuf.* Si du moins des exemples de cette force pouvoient ouvrir les yeux !

“ Les autres moralistes, n'ayant rien à déguiser, marchent au grand jour : les sophistes, au contraire, sont comme les voleurs ; ils ont besoin de la nuit. . . . ce qui est clair, c'est le but de l'auteur, qui est de retrancher tout frein moral, toute idée d'ordre, de justice, de conscience, toutes ces pusillanimes *superstitions*, et d'opposer seulement les passions aux passions, afin d'affranchir l'homme de ces *petits moyens puerils de morale et de Religion, entraves honteuses, que des législateurs ineptes ou hypocrites,*

hypocrites, ont cru de tout temps nécessaires, et que la philosophie du dixhuitième siècle a seule appris à briser. Je vous répète des phrases, auxquelles vos oreilles ne sont que trop accoutumées, et que vous retrouverez retournées de cent manières dans les autres écrits de Diderot et consorts, comme dans ceux de la révolution: il y préludoit ici *avec un reste de réserve qu'il perdit bientôt, quand on se crut à temps de parler sans ambiguïté.*... Je comprends qu'il appartient à nos *philosophes* de monter la machine humaine, la machine sociale, la machine politique *comme un instrument.* Ce qui n'est jamais tombé dans la tête de personne, a dû tomber dans la leur, et l'on fait ce qu'on veut de sa machine, au moins sur le papier. Quand ils ont été à portée de l'exécuter, nous avons vu un échantillon de leur savoir faire et nous avons pu juger de leur *juste harmonie.* (a)

“ Ce n'est point un équilibré chimérique (dans les passions) qu'il faut chercher où il ne peut pas être; c'est un frein contre tant d'aiguillons. Sauf quelques exceptions qui ne font rien pour la généralité, il n'y en a réellement qu'un, qui même n'est pas infallible à beaucoup près, puisqu'il faut que l'homme demeure libre, mais qui très-certainement est reconnu par l'expérience, le plus puissant de tous, soit pour opérer le bien, soit pour diminuer le mal. Ce frein, c'est la Religion, la première de toutes les puissances morales, et sans laquelle même

(a) Mr. Dela Harpe écrivoit alors l'histoire de nos jours. Nos *philosophes* continuent toujours de s'occuper des moyens de *monter* la machine humaine, la machine sociale, la machine politique. Ils sont même parvenus à mettre leur langage dans la bouche des Princes.

les autres n'ont point de base ; et c'est celle-là particulièrement à qui nos *philosophes* ont juré une guerre d'extermination." (a)

Diderot avoit dit : " Les hommes ont banni la
 „ divinité d'entr'eux. Ils l'ont reléguée dans un
 „ sanctuaire. Les murs d'un temple bornent sa vue.
 „ Elle n'existe point au delà. Insensés que vous
 „ êtes, *détruisez ces enceintes qui retrécissent vos*
 „ *idées ; élargissez Dieu.*"

" Ne sont-ce pas, s'écrie Mr. Dela Harpe, dans un mouvement d'indignation, ne sont ce pas tes propres parôles, *élargissez Dieu!* que répétoient ceux, qui fermoient toutes les églises de la France, après les avoir dépouillées; et quand ils les abattoient, n'est-ce pas tes ordres exprès, *détruisez ces enceintes*, que leurs mains sacrilégement dociles ont si bien exécutés? Tes phrases n'étoient-elles pas le cri qu'on avoit appris à l'ignorance pour autoriser la rapine et la rage, et qui est encore en ce moment répété par tous les échos journaliers de *la philosophie*? Comprenez-vous que ce soit Diderot qui ait pu renverser alors en deux phrases ce *code de tolérance universelle*, le seul sacré pour nos philosophes, tant qu'ils en ont eu besoin, et qu'ils ont foulé aux pieds comme tout autre, dès qu'ils ont été les plus forts? Comprenez-vous que ce soit Diderot qui, en les condamnant, se condamne lui-même, et porte contre eux et contre lui un arrêt si formel, si rigoureux, si motivé? Certes il ne pouvoit pas se cacher, que dans ce même livre, à

(a) T. 16; p. 19, 25, 30.

1a même page , il attaquoit la Religion dominante , et par des dogmes qui contredisoient non seulement cette Religion , mais même la Religion et la police de tous les gouvernemens du monde ; car où souffriroit-on qu'un citoyen criât : *détruisez les temples !* Il n'y a point de pays , où ce ne fut un délit capital , et ce cri , vous venez de l'entendre dans sa bouche.

“ C'est particulièrement sur *le code de la nature* (par Diderot) que s'appuyent les brigands , dont le procès offre depuis si long-temps à la France un scandale de tout genre , égal à celui de leurs crimes. (a) Ce code n'est autre chose que cette doctrine du *bonheur commun* , de *l'égalité des biens* substituée à ce *grand fléau de la propriété*. C'est tout le fond du système révolutionnaire , qui n'est nullement abjuré aujourd'hui , quoiqu'on en dise ; mais qu'on a cru devoir atténuer et tempérer , quand ceux qui se sont vu des moyens de domination , les ont trouvés plus sûrs pour eux-mêmes que les moyens de destruction.”

“ Ce n'est pas que l'auteur du code propose expressément les *grandes mesures des frères et amis*. Il s'en rapporte à lui , aux *progrès de la raison* , et à la force de ses preuves ; et c'est aussi pour faire régner cette *raison* que les patriotes ont joint à la force de ces preuves celle de la *massue du peuple*. Il est vrai que nos philosophes , *après avoir consacré mille et mille fois cette massue dans leurs écrits* ,

[a] De Baocœuf et de ses complices , alors en jugement de ce qu'on appelloit *la haute Cour de Vendôme*.

ont trouvé enfin qu'elle frappoit trop fort depuis qu'elle les avoit atteints eux-mêmes. *Alors ils ont crié à la calomnie, qui dénatureroit leur doctrine, attendu qu'ils n'avoient jamais prêché le massacre et le pillage aussi formellement que Marat.* Non pas tout-à-fait, j'en conviens : parce qu'ils avoient plus d'esprit que lui. Mais, lorsque foulant aux pieds avec autant de mépris que d'horreur toute espèce de loi divine ou humaine, *l'on n'établit d'autre loi que la raison*, (a) je demanderai d'abord de quel droit et par quel moyen la *raison* de l'un sera la *loi* plutôt que la *raison* de l'autre, puisque là dessus tout le monde a les mêmes prétentions naturelles; et dès lors, voilà tous les hommes également affranchis de tout frein, si ce n'est de celui que chacun voudra s'imposer; ce qui fait un merveilleux ordre civil et social, comme vous l'avez vu dans la révolution. Ensuite, quand *la raison des philosophes consiste évidemment dans l'entier renversement de toute autorité divine et humaine*, je demanderai encore si le peuple qui les renverse n'est pas très-conséquent, quand il se croit dès-lors gouverné par la raison, et quand il exécute *au nom de la philosophie et de l'humanité*, tout ce qu'on lui a prescrit *au nom de la philosophie et de l'humanité*. Enfin, pour me renfermer dans ce qui regarde Diderot, je demanderai, indépendamment de tout

(a) Le *siècle de la raison*, la *loi de la raison*, les *progrès de la raison* &c. encore aujourd'hui l'on ne dit, l'on n'écrit pas autre chose pour attaquer tout ce qu'il y a de plus respectable aux yeux des hommes sages. Un Evêque ose-t-il défendre hautement ce que la loi de Dieu ou celle de l'Eglise défendent : mille voix s'écrient aussitôt : il *veut faire rétrograder la raison!* c'est la phrase favorite de l'auteur des *Ephémérides* et de tous les écrivains qui en docri-
nent aujourd'hui la Belgique.

ce que vous allez entendre, s'il n'a pas donné le résultat général de sa doctrine dans ces deux vers qui en sont comme le couronnement :

Et des boyaux du dernier Prêtre
Serrons le cou du dernier Roi.

“ Ces deux vers, fameux depuis plus de vingt ans, ont-ils été assez répétés depuis 1789, et n'ont-ils pas été réimprimés, il y a quelque temps, avec la pièce entière dont ils sont tirés, et avec les variantes, dans les Journaux *Philosophiques*, qui en ont fait le plus grand éloge ?

“ Avant la révolution, ce livre (le code de la nature :) n'avoit guère fait plus de fortune ni plus de bruit que ceux de Lamétrie. *Sa grossière immoralité étoit la pature secrète de tout ce qu'il y avoit de plus ignorant ou de plus pervers dans toutes les classes de la société ;* et le zèle même de ceux à qui leur état faisoit un devoir de combattre les mauvais livres, avoient abandonné celui-là à sa honteuse destinée. Mais *tout est changé, et il est monté au premier rang avec l'espèce d'hommes pour qui seuls il étoit fait et qui auparavant étoient comme lui, au dernier.* Pour dire tout en un seul mot, vous allez y retrouver toute la morale et toute la législation révolutionnaire. Je dois donc vous prier, Messieurs, de résister comme moi au dégoût ; il le faut. L'ignorance est devenue à la fois si commune et si puissante ! La déraison, déjà si confiante, est devenue si insolemment despotique, *depuis qu'elle a joint les piques aux sophismes, les poignards aux mensonges, et les décrets aux attentats !* on répète

encore tous les jours si fièrement de si absurdes horreurs ! C'en est assez , je l'espère , pour que les hommes honnêtes et éclairés se souviennent que si la vérité n'a pas pour eux besoin de preuves , le vice et l'imposture n'en ont pas besoin non plus pour les sots et les méchants ; et c'est eux qu'il faut ou détromper ou confondre.

“ Pour avoir droit de tout attaquer , l'auteur commence par tout mettre en problème. Et comme la propriété est fondée sur la morale , sur l'idée du juste et de l'injuste , c'est la morale qu'il lui importe d'abord de renverser avant d'en venir à la propriété. Il déclare donc que la morale n'est autre chose que l'ouvrage du caprice des hommes et un composé de notions arbitraires. Voici ses termes :

“ Il est surprenant , pour ne pas dire prodigieux ,
 „ de voir combien notre morale , à peuprès la même
 „ chez toutes les nations , nous débite d'absurdités
 „ sous le nom de principes et de maximes incon-
 „ testables. Cette science qui devrait être aussi
 „ simple , aussi évidente , dans ses premiers axio-
 „ mes et leurs conséquences , que les mathémati-
 „ ques elles-mêmes , est défigurée par tant d'idées
 „ vagues et compliquées , par tant d'opinions qui
 „ supposent le faux , qu'il semble presque impossi-
 „ ble à l'esprit humain de sortir de ce cahos. Il
 „ s'accoutume à se persuader ce qu'il n'a pas la force
 „ d'examiner. En effet , il est des millions de pro-
 „ positions qui passent pour certaines , d'après les-
 „ quelles on argumente éternellement. Voilà les

„ préjugés.” ... (a) Écoutez son exclamation : Il l'adresse à Dieu. “ Quels supports, grand Dieu !
 „ qui portent plus ou moins sur la propriété et
 „ l'intérêt, les plus ruineux de tous les fondements ! ”
 Il en connoît de meilleurs, lui, et vous le savez : “ pour que tout soit le mieux possible
 „ (continue Diderot) il faut que personne n'ait
 „ rien a soi. Pour que chacun travaille mieux pour
 „ les autres, il faut que personne ne travaille pour
 „ soi-même. ” C'est-là qu'est contenue toute félicité ; c'est-là qu'est toute la sagesse des gouvernemens, digne de celle du législateur. Avec cette base de tout bien, peu lui importe d'ailleurs que la constitution soit monarchique, aristocratique ou démocratique, ” *pourvu que la propriété ne s'y*
 „ *introduise point, car ce seul accident peut tout*
 „ *perdre.* ” Ce sont ses termes, et pour nous rassurer, il nous avertit que son système de *communauté* offre par lui-même tous les moyens de prévenir la propriété. “ Et dès lors, ajoute-t-il, la
 „ monarchie même ne dégénérera jamais. ” Cette

(a) Mr. Dela Harpe après avoir prouvé que Diderot avoit puisé une partie de sa philosophie dans les écrits de Hobbes ; après avoir cité quelques passages de ce dernier écrivain, s'exprime ainsi : voilà, Messieurs, quelques unes des bases de la philosophie de Hobbes. Vous conviendrez qu'elles sont éminemment *révolutionnaires* ; et peut-être serez-vous surpris que le nom d'un philosophe de cette force n'ait pas retenti chaque jour dans nos harangues et nos feuilles *patriotiques* ; qu'il n'ait pas été un des apôtres dont on citoit les oracles ; que son portrait ne soit pas à la convention, et qu'on ne lui ait pas au moins *décrué* une rue de son nom, comme à quelques autres qui en vérité ne le valaient pas et qui n'ont fait que le répéter. Un seul mot vous expliquera le sujet de votre surprise. Hobbes a écrit en latin, et il n'y en a pas de traduction connue. Or vous savez que l'érudition de nos *patriotes* ne s'étendoit pas communément jusqu'au latin ; et de plus Hobbes ne s'est pas fait un devoir, comme nos philosophes, de se mettre à portée de l'ignorance, afin de *propager la vérité*. Il est abstrait et même profond, comme on peut l'être en athéisme et en immoralité ; c'est à dire, qu'il va très avant dans le faux et qu'il batit très-savamment sur des abîmes et sur des nuages. ”

tolérance pour la monarchie est le seul article du livre qui ne soit pas révolutionnaire. Il n'y manque rien, excepté la *haine à la Royauté*, et c'est dommage; car d'ailleurs l'auteur est bien à la *hauteur*; il est *au pas*, et vous êtes bien convaincus, Messieurs, que *tout ce que vous avez vu en révolution est ici en philosophie*. Il y a même un point, où il va plus loin que Robespierre! Car celui-ci s'avisa un jour, je ne sais pourquoi, de proclamer dans sa République *l'être suprême*; et l'auteur du code veut seulement que " si un enfant vient à *entendre parler de Dieu*, et demande ce que c'est, on lui reponde que c'est la *cause première et bienfaisante* " et qu'on n'en parle plus. Vous voyez que, de cela même que Dieu est bienfaisant, de cela même qu'il est *cause première*, l'auteur conclut qu'on ne lui doit ni hommage, ni culte, ni prière, ni reconnaissance; car dans le plan de sa législation positive, qui est assez étendu, il n'est pas plus question du culte que si jamais on n'avoit *entendu parler de Dieu*; et cette logique inverse, est encore parfaitement révolutionnaire. Ce qui ne l'est pas moins, ce qui l'est éminemment, c'est cette *formule de tout commandement public*, prescrite par le législateur Diderot : *la raison veut, la raison ordonne*. N'êtes-vous pas là au centre de la sublime révolution Française? N'êtes vous pas au milieu de cinquante mille *temples de la raison* si fièrement relevés au moment même où je parle? (a) Les rapports

(a) En 1797 " depuis Fructidor, toutes les assemblées de communes, dans les départemens, étoient indiquées dans l'Eglise du lieu, toujours avec la dénomination légale du *temple de la raison*. C'est à Paris seulement que, pour plus de variété, ils avoient donné à leurs *semples* les titres de leurs *fêtes républicaines*." note de l'éditeur.

sont

sont évidens. Il est tout simple qu'un *philosophe*, renonçant à être homme, devienne infailible, et commande à tous les hommes au nom de la raison, comme il est tout simple que la *raison révolutionnaire* détruise tout ce qu'avoit consacré la raison humaine, et que dans la France révolutionnée, on lise en grosses lettres *liberté, égalité*, à la tête des actes, dont le despotisme auroit horreur.

“ Enfin il falloit, pour couronner l'œuvre, qu'il ne manquât rien aux leçons que la providence vouloit donner au monde, ni à l'opinion qu'il doit avoir à jamais de la *philosophie*, qui a régné dans notre siècle; il falloit que nos brigands républicains s'en emparassent de manière qu'elle ne fut pas seulement une DOCTRINE ARMÉE, qui ne se soutient que par la force, mais qu'elle fut méthodiquement discutée entre les scélérats eux-mêmes, avec toutes les formes et toute la gravité des controverses politiques, afin qu'il ne fut plus possible de douter, qu'en partant des principes de nos *philosophes*, tous les crimes n'en devinssent les conséquences rigoureuses et incontestables. C'est-ce qui a eu lieu, il n'y a pas longtemps; devant toute la France, d'abord dans les écrits de deux fameux patriotes, (a) et ensuite devant une cour nationale. Tous deux pleins du même esprit et d'une même estime l'un pour l'autre, ont aussi la même admiration pour la *doctrine du bonheur commun*. Ils ne diffèrent que sur la possibilité de l'établir. L'un de deux (Antonelle), en gémissant d'être venu trop

(a) Antonelle et Babœuf. La bande de Babœuf s'appeloit la *république des égaux*; et en conséquence le tribun écrivoit à ses affidés *mon cher égal*.

tard, se permet de douter que nous soyons encore à temps de réaliser cette sublime théorie; il craint, qu' " *après avoir répandu des flots de sang pour le bonheur commun, on n'obtienne pour tout résultat qu'un vaste bouleversement* ". . . . Mais le tribun (Babœuf) lui oppose toutes les autorités que tous deux reconnoissent également, les exemples et les maximes de la révolution, et les axiomes de Rousseau, de Mably et de Diderot. Il multiplie la répétition solennelle, et en lettres majuscules, de ces paroles mémorables du législateur Gènevois. " Vous êtes, „ perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, „ et la terre à personne." Il lui représente que la révolution a démontré possible tout ce que jusques là ont avoit cru impossible, et certainement entre deux révolutionnaires l'argument est concluant. Il ne reste donc plus qu'un pas à faire, et pourquoi seroit-il plus difficile que tout le reste? Alors avant d'en venir à ses moyens, il appelle au secours de ses principes celui qu'il nomme avec enthousiasme: " *notre principal précurseur, NOTRE DIDEROT* ; " il copie les traits les plus forts de cet épouvantable tableau de l'état social qui vient de passer sous vos yeux, et sûr de son triomphe, il a bientôt réduit à rien ces idées et ces expressions de brigandage et de guerre civile, qui ont paru troubler le pusillanime orateur.

" Avouons, continue M. De la Harpe, après avoir cité plusieurs morceaux de ce grand plaidoyer, avouons qu'un disciple de Diderot, ne pouvoit pas, sans être inconséquent, se dispenser d'être de la troupe de Babœuf. L'égalité des droits politiques,

est une extravagance, une impossibilité aussi prouvée en fait qu'en principe. Je puis en citer dès ce moment une preuve péremptoire, en attendant le détail des autres, et c'est la révolution française qui me la fournit. C'est elle qui pour la première fois a mis en avant, *sur la foi de ses maîtres les philosophes*, le monstre de l'égalité absolue ; et sans rappeler tout ce qu'elle a fait pour l'établir en loi et en réalité, il suffit de savoir qu'elle même a été forcée d'y renoncer. C'est à coup sûr ce qu'il est possible de dire de plus fort. Concevez ce que c'est qu'un genre de démence devant lequel la révolution Française a enfin réculé ! C'est le premier pas rétrograde qu'elle ait fait, et quoiqu'elle ait affecté de retenir le mot, en abjurant la chose, elle a pourtant déclaré dans son *troisième essai* de constitution, que "l'égalité consiste en ce que tous les hommes sont égaux devant la loi, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse" et cela est vrai. C'est peut-être la seule définition raisonnable qui se trouve dans l'immense fatras de leurs rêveries politiques. Aussi est-elle d'une époque où le besoin d'un certain degré de raison avoit donné un moment de crédit à quelques hommes instruits ; mais *sans que cette raison s'étendit jamais jusqu'aux grands révolutionnaires, aux grands patriotes. Ceux-là n'ont jamais réculé d'un pas ; et c'est ce qu'il ne faut jamais oublier.* "Le scélérat, définissant la *liberté* avec Diderot, dira : "*la véritable liberté politique consiste à jouir sans obstacle et sans crainte de tout ce qui peut satisfaire ses appétits naturels et par conséquent légitimes.*" Il n'y a là ni équivoque ni restriction. Cela est d'une clarté à la portée de

tout le monde, et vous ne pourrez pas nier au brigand qui viendra forcer devant vous votre coffre fort, enlever votre argenterie, et violer votre femme; que l'amour de l'argent et des femmes ne soient *des appétits naturels et par conséquent très-légitimes*. On le conduira au supplice, je le sais, dès que la maréchaussée se sera saisie de lui; mais il dira qu'il ne lui manque, pour avoir toujours raison, que d'être toujours le plus fort. Et que ferez vous du philosophe qui lui a si bien appris à n'avoir tort que contre la maréchaussée?"

M. De la Harpe nous fait connoître ailleurs la cause de l'aveuglement des *philosophes* et de leur opiniâtreté. " Cette classe d'hommes, dit-il, auroit été raisonnable comme les autres, si elle l'eut voulu; et ils déraisonnoient *par projet et par métier*, beaucoup plus que par conviction. . . . On a souvent demandé comment des gens, qui d'ailleurs avoient fait preuve d'esprit, avoient pu en même temps écrire des livres entiers contre le sens commun. C'est avec cette méthode, qui chez eux est invariable. Pas un de ces nouveaux professeurs de morale et de politique n'auroit pu aller à la seconde page, s'il s'étoit cru obligé, dès la première, de prouver, ou le principe d'où il part, ou les faits qu'il suppose. Mais soit préoccupation, soit mauvaise foi, soit plutôt l'une et l'autre ensemble, cette première démonstration est toujours mise de côté. Cette marche est aussi sûre que facile pour aller toujours devant soi, sans trouver d'obstacle. Écartez un moment, prenez pour non avenues trois ou quatre vérités éternelles; oubliez trois

ou quatre faits aussi vieux et aussi certains que l'existence du monde. Mettez à la place trois ou quatre principes ou faits également faux, que vous appellerez des *vérités*, sans autre preuve que de les appeler ainsi, et à partir de ce point, soyez sûrs que plus vous serez conséquens, et plus vous déraisonnerez à votre aise. (a) Telle est l'histoire exacte de toute la *philosophie* que j'analyse ici; telle est la substance de tous ces livres si scandaleusement fameux de *l'esprit*, du *système de la nature*, du *codé de la nature* et de tant d'autres écrits de Diderot; d'un *essai sur les préjugés*, ouvrage anonyme du même genre; d'un autre intitulé *le bon sens*, anonyme aussi, et dont le titre est le premier mensonge; en un mot, de tous les livres d'athéisme, de matérialisme, de déisme, &c. enfantés depuis trente ou quarante ans. Il y a plus, telle est, comme nous le verrons bientôt, l'histoire des erreurs d'un écrivain bien supérieur à tous ceux-là pour le talent, de J. J. Rousseau.

“ C'est la vanité qui disoit tout bas à Diderot, à Rousseau et à tous les autres : ” il faut faire du
 „ bruit : pour en faire avec la vérité, il faut qu'elle
 „ soit bien éloquente et cela est difficile, et pour-
 „ tant n'est pas extraordinaire; car c'est la route
 „ battue, où le talent et le génie ont marché de-
 „ puis longtemps. Ce qui frappe surtout, c'est
 „ l'extraordinaire; et quand on vient tard, il faut
 „ le chercher. Or, *quoi de plus extraordinaire que*
 „ *de contredire hautement la raison de tous les siè-*

(a) M. De la Harpe donne ici en peu de mots l'analyse de cette foule de brochures dont nous sommes aujourd'hui inondés en Belgique, contre la Religion, la morale, sur l'éducation nationale &c.

„ *cles ? Rien n'étonne la multitude comme l'audace*
 „ *de la déraison, c'est le sublime pour les sots ; et*
 „ *combien de sots diront : il faut que cet homme*
 „ *en sache plus que tout le monde ; car il contre-*
 „ *dit tout le monde.* ”

” Un de leurs disciples ne vient-il pas de nous dire en propres termes : “ *ce n'est pas seulement une*
 „ *révolution politique que nous avons voulu faire.*
 „ *Nous avons voulu RÉCRÉER L'ENTENDEMENT*
 „ *HUMAIN ; changer les idées , les opinions , les sen-*
 „ *timents , les mœurs , les coutumes &c.* ” Vous l'entendez : *récréer l'entendement humain*, et au dix-huitième siècle ! Il faut le lire pour le croire ; et pour croire qu'on l'ait pensé , et *voulu sérieusement*, *il faut toute notre révolution*. Mais qu'après cette révolution même on n'en soit pas encore revenu ! Que ce soit la huitième année de cette révolution qu'on en soit encore là Grand Dieu ! Vous avez bien raison de détester l'orgueil : il est bien horriblement incorrigible. *Récréer l'entendement humain !* Et le commentaire qui suit , et où l'auteur développe toute l'étendue de la démence contenue dans ce peu de mots , comme s'il eut craint qu'on ne l'aperçut pas ! Certes , on ne dira plus désormais un orgueil diabolique , un orgueil infernal : on dira un orgueil *philosophique* , un orgueil *révolutionnaire*. . . . Le fait d'ailleurs est d'accord avec les termes ; et *l'esprit de la révolution , quand elle a changé le langage à force ouverte , et sous peine de la vie , étoit bien véritablement de CHANGER LES IDÉES , si cela eut été possible , de REFAIRE LA PENSÉE , de donner à l'homme un autre entendement ;*

et ils n'y ont pas renoncé, ils le veulent encore plus que jamais, et jusqu'au dernier moment."

Et tous nos philosophes d'aujourd'hui, qui ne cessent de dogmatiser de la même manière, dans le Royaume des Pays-Bas, en France, en Allemagne &c. veulent plus que jamais changer les idées reçues dans tous les siècles précédens, et nous faire adopter leurs idées libérales, comme les seules dignes du siècle de la raison, les seules analogues au progrès des lumières ! On les a souvent attaqués avec vigueur ; on repousse encore aujourd'hui comme autrefois leurs calomnies ; on réfute leurs ridicules sophismes. "Mais, s'écrioit M. De la Harpe, est-ce que ces philosophes-là repondent ? Pas plus à eux-mêmes qu'aux autres. Ils répliquent quelquefois, n'importe comment ; mais repondre ! ils ne s'y exposent pas. Ils enseignent toujours et ne se trompent jamais : voilà leur vocation. Ils enseignent le pour et le contre dans tous les sens, et pourtant ne varient jamais : voilà leur privilège. Vous croyez que je plaisante. Point du tout. Rien n'est plus sérieux et plus facile à expliquer. Qu'importe qu'un homme soit tour à tour déiste, athée, sceptique, spinosiste, tout ce que vous voudrez. Il ne change point. Il est toujours philosophe. . . . dès qu'il n'est pas chrétien. Je vous dis là le grand mot de la secte (et M. De la Harpe le connoissoit bien :) le mot de ralliement ; et quoiqu'il n'y en ait peut-être pas deux de la même opinion, il n'y en a pas un qui, en parlant pour tous, PARLE JAMAIS AUTREMENT QU'AU NOM DE LA RAISON ET DE LA VÉRITÉ. Cela peut paroître incompréhensible, mais cela est exact.

* Mais il suffit donc pour être philosophe de
 n'être pas chrétien? . . . Précisément; cette fois
 vous êtes dans le vrai rigoureux et qui n'admet
 point d'exception. J'en ai connu bien nombre et
 avant la révolution, qui certainement ne savaient
 pas plus de philosophie, que je ne sais de géomé-
 trie (et je n'en sais pas un mot:) et qui étoient
 philosophes et le sont encore, si jamais il en fut.
 Les lettres de Voltaire en font mention honorable
 à tout moment, et j'en citerai à son article, un exem-
 ple qui vous tiendra lieu de tout le reste. Vous voilà,
 Messieurs, bien avertis, et assez, je crois, pour
 ne leur reprocher jamais les contradictions, les
 variations, *la versatilité*; ils crieroient à la calom-
 nie. La philosophie n'est point *versatilo*, et par une
 raison péremptoire; c'est que jamais un philosophe
 ne dit qu'il s'est mépris, si ce n'est dans des occa-
 sions de peu de conséquence et pour un grand bien,
 et les exemples en sont très-rare. Or tant qu'on
 n'avoue pas qu'on a été dans l'erreur, on est tou-
 jours dans la vérité, on est toujours ce qu'on étoit:
 cela est clair; mais voulez-vous savoir ce que c'est
 que d'être versatile? C'est par exemple celui qui
 s'en viendroit dire: *je vous avoue que je me suis
 trompé faute d'avoir examiné. L'examen m'a détrompé
 et voici mes raisons vous en jugerez.* (a) Oh! celui-là

(a) M. De la Harpe répond ici à une foule de philosophes, qui
 lui reprochoient hautement sa conversion; le traitoient d'*homme
 versatile, indigne de toute croyance, d'hypocrite et de lâche* &c. "Cet
 ,, homme ajoutoit-il, (en parlant de lui-même) est de plus un hy-
 ,, pocrite, car il se déclare pour une cause proscrite et persécutée
 ,, sans aucune espèce de défense ou d'appui (la religion). Il est de
 ,, plus un lâche, car il attaque des hommes qui ont en main tous les
 ,, genres de pouvoir et sous les moyens d'oppression! [les philosophes
 ,, Jacobins:] Voilà, Messieurs, en peu de mots, mais très-fidèle-
 ,, ment, la logique de nos illustres adversaires, de ceux, à qui nos

est vraiment l'homme *versatile*, il est de plus *indigne de toute croyance*; car il avoue qu'il a eu tort, comment pourroit-il avoir raison ?

“ J'avoue qu'il n'est ni aisé ni commun d'être un philosophe, ou d'en faire un; mais après tout, on avoit, de nos jours, fort abrégé la difficulté. Avec Diderot il suffisoit d'être athée, avec Voltaire d'être incrédule, et ni l'un ni l'autre ne suppose un grand effort d'esprit. Aussi Voltaire écrivoit-il que *l'Europe étoit peuplée de philosophes*. La belle peuplade! mais d'un autre côté, Diderot gémissoit qu'on *eut tout gâté en laissant en place le grand être*; et il falloit voir avec quel froid dédain on prononçoit le mot de *grand être*!... ainsi Damilaville est devenu l'ami de Voltaire *sans autre titre que celui qui suffisoit toujours auprès de lui pour dispenser de tous les autres, une haine furieuse contre la Religion.*”

A l'occasion de cette phrase de Diderot “l'on ,, jetteroit les arts au peuple pour lui apprendre à ,, respecter les philosophes.” Messieurs, dit de la Harpe, ils n'ont pas toujours été si fiers; c'est de Voltaire surtout qu'ils apprirent depuis à *jetter au peuple leur philosophie* même, en la mettant à sa portée à force de libertinage, d'impiété grossière, d'obscénité et de dépravation, et pour cette fois c'étoient bien des ordures qu'ils lui jettoient. Vous

3, séances font jeter les hauts cris. Je viens de mettre sous vos
3, yeux la substance de vingt libelles; et si j'ai cru devoir vous en
3, parler ainsi une fois en passant, c'est afin de vous convaincre
3, que des ennemis, que je ne crois pas même pouvoir ici traiter
3, d'un ton plus sérieux *ne m'empêcheront jamais de dire la vérité*,
3, tant que vous voudrez bien l'entendre, et tant qu'on ne m'otera
3, pas les moyens de la dire.

savez trop combien de gens les ont ramassées, et moi qui vous parle, j'en avois bien ramassé quelque chose; mais c'est pour cela même que je me fais un devoir de les fouler aux pieds devant vous et devant le monde entier.

“ Messieurs, quand on aura mis à nu toute la pauvreté d'esprit de nos soi-disant philosophes, tout ce qu'il y a dans leurs écrits de profondément inepte, caché sous un vain appareil de mots abstraits et de phrases ampoulées, qui en imposaient à l'ignorance et à l'inattention: quand on aura détaillé, au moins en partie, l'incroyable quantité de bêtises proprement dites, renfermées souvent dans une seule phrase, (et je dis *bêtises*, par respect pour le mot propre qui est de *devoir*, et surtout ici), on aura honte, pour le siècle où nous vivons, qu'il ait pu être si longtemps la dupe de charlatans si méprisables, qu'ils n'étoient pas même en état de défendre leur masque, leur enseigne et leurs tréteaux, s'il y eut eu quelqu'un pour faire la police en philosophie, comme on la faisoit au parnasse. Il faudra expliquer (et c'est par où je finirai) toutes les causes de cette tranquille et imperturbable possession de l'absurde, pendant tant d'années (a) de cette longue et incompréhensible impunité, dont le vertige révolutionnaire a été la suite, et dont il doit être aussi le remède. Si ce dernier délire paroît beaucoup moins durable, et semble même se dissiper déjà, quand le premier a eu tant de durée; c'est qu'il y a ici une différence essentielle, celle de l'absurde

(a) Et cette tranquille & imperturbable possession de l'absurde dure encore aujourd'hui!

et de l'atroce, d'abord en spéculation, et ensuite en pratique; et si l'on a pu se tromper long-temps au premier, il n'y avoit pas moyen de s'abuser longtems sur le second. Si vous me permettez une de ces comparaisons familières qui n'en sont que plus sensibles, je dirai que c'est notre faute, et non pas celle de la providence, si, à force d'orgueil, d'obstination et de folie, nous l'avons obligée enfin de repondre à ses ennemis, comme cet ancien Grec qui, impatienté de la déraison d'un pyrrhonien, finit par tomber sur lui à grands coups de bâton, et le força d'avouer, en criant, que les coups de bâton faisoient du mal.

“ *L'éternelle sagesse a voulu que la France tombat en délire, pour être digne de ses maitres, les philosophes.*

“ *La providence a voulu une fois que personne ne se défendit, afin de manifester au monde toute la beauté de la philosophie moderne, réalisée dans la révolution Française, avec des commentaires dignes de tous les deux.*

“ *Une doctrine (celle de la philosophie) qui va droit à la subversion de tous les appuis quelconques du corps politique, une doctrine qui pose en fait que la cause unique, la cause primitive et subsistante de tous les maux de la société, est précisément dans ces mêmes loix qui la maintiennent; une doctrine qui nous apprend que sans ces mêmes loix, qui sont la seule digue contre les ravages des passions malfaisantes, ces mêmes passions n'existeroient pas; une semblable doctrine fournit bien plus*

qu'une excuse à tous les vices et à tous les crimes ; elle leur offre le plus spécieux prétexte pour usurper le titre et les droits de la sagesse et de la vertu , pour tout oser sans rougir de rien , pour tout renverser sous ombre de reconstruire , pour tout envahir sous la promesse de tout réparer . Certes , le mal qu'ont fait ces écrivains est grand , bien grand tous les législateurs savoient ce que nous savons tous , que la morale est invariable et que ses principes universels ne sont point des sujets de problèmes . S'il se trouvoit à l'avenir quelqu'un d'assez malheureux pour en douter , il suffira dans tous les temps de lui rappeler ce que nous avons vu dans le nôtre . (a)

A jamais on se souviendra qu'il a existé une fois une puissance la plus épouvantable qui eût jamais existé ; une puissance qui dominant dans toute l'étendue d'un grand empire , *s'est fait un système et un devoir de nommer vertu tout ce qui étoit crime , et crime tout ce qui étoit vertu , sans aucune exception ; de traiter la vertu comme partout ailleurs on traite le crime , et le crime comme partout ailleurs on traite la vertu , et de soutenir cette doctrine législative par tous les moyens de violence et d'oppression les plus atroces qu'il soit possible d'imaginer*

“ La raison a dit , et dira toujours : mon unique fonction est de m'occuper sans cesse à maintenir et propager le bien dont le principe est en Dieu , à restreindre et réparer , autant qu'il est en moi , les effets du mal , dont le principe est dans l'homme ;

(a) L'expérience prouve aujourd'hui que cela ne suffit pas ; car les disciples des philosophes du dix-huitième siècle tiennent encore aujourd'hui le même langage que leurs maîtres , avec cette différence qu'ils n'osent pas tout dire , jusqu'à ce qu'ils soient les plus forts .

et comme il n'est pas donné à l'homme tout mauvais qu'il est, de détruire l'ordre en le troublant, il ne lui est pas donné non plus, tout éclairé qu'il est, de retrancher de l'ordre les abus qui en sont inséparables ici bas. Quelle réplique à ces éternelles vérités ? Il n'y en a qu'une, et l'orgueil en démente en étoit seule capable. C'est lui qui sous le nom de *philosophie* a dit de nos jours : “ non, le bien dont vous parlez est chimérique, et le mal seul est réel. C'est à moi de détruire ce que vous appelez l'ordre, et je le détruirai. J'en établirai un nouveau qui fera le bien réel, et alors le mal ne sera plus, ou ne sera presque rien.” Elle l'a dit, elle l'a tant dit qu'elle s'est fait croire, du moins parmi nous, elle s'est fait croire plus que celui qui avoit fait l'ordre, parce qu'on ne croyoit plus à son auteur, mais seulement à *la philosophie* qui le nioit. Et alors, l'auteur a dit et a dû dire : eh bien ! je vais un moment laisser faire cette *philosophie*, et vous choisirez ensuite entre elle et moi, entre son ordre et le mien. Messieurs, vous avez vu ce qu'elle a fait ; vous le voyez depuis dix années. *Le bien qu'elle promettoit a été l'anéantissement de tout bien, et le mal qu'elle y a substitué, a été si extraordinaire que tous les maux connus jusques-là ont paru des biens et l'étoient réellement en comparaison des présens que nous a faits la philosophie. Grâce soient donc rendues au Ciel ! Maintenant le monde en sait assez pour choisir entre Dieu et les philosophes.*”

Nous n'avons mis jusqu'à présent sous les yeux de nos lecteurs qu'une petite partie des traits que

M. De la Harpe a lancés contre la philosophie du dixhuitième siècle. Nous en recueillerons quelques autres dans la suite de cet ouvrage. Malheureusement cet habile critique qui avoit consacré ses dernières années à la défense de la Religion, n'a pas vécu assez pour remplir la tâche qu'il s'étoit imposée; car il devoit réfuter tous les sophismes des Voltaire, des J. J. Rousseau, des Mably, des Raynal &c. . . . Nous avons de lui les portraits de Rousseau et de Voltaire, fragmens d'un poëme sur la Religion, qu'il n'a pu qu'ébaucher. (a)

Tous les passages que nous venons de citer d'un ancien coryphée de la philosophie, ne nous permettent point de douter que les *philosophes* du dixhuitième siècle n'aient été les *pères de la révolution française*, suivant l'expression de M. De la Harpe: on y voit clairement qu'ils s'étoient, pour ainsi dire, emparés de la corruption des mœurs et de la manie du bel esprit, alors si fort à la mode, pour en composer un ferment de dissolution sociale, qu'ils ont développé et propagé par tous les moyens que la haine du bien et l'amour du mal ont pu leur suggérer, sous un gouvernement faible et trahi par ses principaux agens; qu'en alléguant sans cesse *la loi de la raison, les droits de la nature, le progrès des lumières* &c. ils ont anéanti, aux yeux des ignorans et des méchans, les bases éternelles des loix divines et humaines, donné libre carrière à tous les vices, à tous les crimes, à toutes les erreurs les plus funestes à la société, non seulement en les flattant, en les inspirant à leurs adeptes,

(a) Voyez la note (A) à la fin de ce volume.

mais encore en les justifiant par les sophismes les plus spécieux, les plus dangereux pour une multitude aveugle.

M. De la Harpe a prouvé également que les plus grands excès du Jacobinisme françois ne sont que la théorie de ces *philosophes* réduite en pratique ; que c'est à eux seuls qu'on doit cette épouvantable *doctrine armée*, qui a menacé pendant quelque temps l'Europe d'un bouleversement général et d'une ruine entière. Comme il avoit été parfaitement informé de leurs manœuvres secrètes pour accélérer le grand œuvre de la *régénération du genre humain*, il s'étoit aussi proposé de les dévoiler et " après
 „ avoir attaqué les sophistes par leurs propres
 „ écrits, remarque son éditeur, il devoit le faire
 „ d'une manière plus directe par les faits les plus
 „ mémorables." (a) Mais en attendant que l'histoire ait recueilli tous les monumens de cette horrible conspiration, il suffira de parcourir seulement une partie des discours prononcés par les principaux factieux qui dirigeoient les opérations de la chambre du tiers-État, assemblé à Versailles le 5 Mai 1789, pour se convaincre qu'ils étoient tous profondément imbus des principes de l'école *philosophique*. (b)

(a) Tom XV ; avis de l'éditeur.

(b) Il y avoit dans la chambre du tiers-Etat 598 membres, dont 374 *hommes de loi* qui en formoient par conséquent près des deux tiers. .. On ne comptoit dans les deux chambres du clergé et de la noblesse que 560 députés. Personne n'ignore que le premier moyen imaginé par les factieux pour se mettre en état de renverser bientôt la monarchie, fut d'obtenir qu'on *votât par tête*. C'est pourquoi ils étoient déjà parvenus à s'assurer un nombre de députés, pour le tiers-Etat, double de celui qui étoit fixé pour chacune des autres chambres. . . Quant au *déficit* qui servoit de principal prétexte aux agitateurs, on sait que M. Necker déclara dans l'assemblée même des représentans que ce n'étoit qu'un *jeu d'enfant*.

Les Mirabeau (a) & consorts ne se donnoient pas même la peine de déguiser le plan formé depuis longtemps de bouleverser la France et d'y faire exécuter les plans de philosophisme, qui devoient régénérer toute l'Europe. Aussi après avoir vainement essayé pendant cinq semaines, de déterminer les ordres du clergé et de la noblesse à se confondre avec lui, le tiers-État, c'est à dire la faction dominante, abolissant toute distinction d'ordre, se constitue en *assemblée nationale*: (b) dénomination qui désignoit déjà toute sa puissance; insulte ouvertement quelques jours après à la Majesté Royale; (c) apprend au monarque effrayé, qu'il n'est qu'un *mandataire du peuple, un fonctionnaire public, un commis*; et proclame le dogme, encore à la mode aujourd'hui, de la *souveraineté du peuple*. Dès ce moment la puissance souveraine fut entre les mains des *philosophes*: le Roi ne fut plus qu'un mannequin, dont on voulut se débarrasser au plutôt, témoins les événemens des 5 et 6 octobre 1789, qui n'eurent pas toutes les suites qu'on en attendoit. (d) Mais au moins rien n'empêcha que le grand œuvre de la *régénération* ne s'avancât, autant que les circonstances le permettoient. Dès le 15 7bre l'avocat Target laissa échapper le projet formé d'une convention nationale. (e) Bientôt parurent

[a] M Burke qui connoissoit bien l'esprit qui animoit cette assemblée a calculé de bonne heure tous les résultats de ses principes et de ses projets. Il appelloit Mirabeau: *Riquetti, premier du nom, Roi des François*.

(b) Le 13 Juin 1789.

(c) Le 23 Juin, après la séance Royale.

(d) Il a été prouvé que le Duc d'Orléans, nommé depuis *égalité* a été la dupe des factieux qui se moquerent de lui, après l'avoir ruiné.

[e] Ce fut le 15 Septembre 1789 que dans un discours, où il étoit question de la renonciation de quelques branches de la maison

les

les fameux *droits de l'homme*, depuis 40 ans l'objet des vœux de nos sophistes, et qui devoient établir à jamais *le règne de la raison*. Le clergé fut dépouillé, les ordres religieux et les vœux monastiques furent abolis comme *antisociaux*, les prêtres persécutés et chassés de leurs places, comme atteints et convaincus *d'incivisme*, de *fanatisme* et de *rebellion*, et ce, nonobstant la loi qui consacroit la *tolérance universelle*! (a)

Au surplus, tandis que nos philosophes, souverains de la France, renversoient toutes les loix divines et humaines, et frapportoient à grands coups sur leur malheureuse patrie pour la *régénérer*, ceux qui ne partageoient pas la gloire de régner dans *l'assemblée nationale*, disputoient hardiment aux nouveaux législateurs celle du succès de leurs opérations. Ils prétendoient bien avoir, eux et leurs devanciers, tellement préparé les esprits au nouvel ordre des choses, que la révolution étoit entièrement leur ouvrage. M. de la Harpe l'attribuoit principalement à Voltaire, dont il avoit connu toute l'influence. Il est curieux d'entendre le *philosophe* se glorifier en 1790 de ce que l'orateur chrétien déplora quelques années après, avec toute la franchise qui convient à une belle ame désabusée de l'erreur, et avec le courage et l'énergie qu'exigeoient les circonstances. " L'historien, dit-il, en parlant de Condorcet, auteur de *la vie de Voltaire*, " l'his-

de Bourbon à la couronne de France, l'avocat Target proposa comme *sous-amendement* à la motion, discutée alors, que " dans les cas où les événemens rendroient la décision nécessaire, elle seroit donnée par une convention nationale."

(a) Elle est devenue aujourd'hui, dit-on, une *loi européenne*, attendu que nous sommes toujours dans le *siècle de la raison*!

„ orien s'est appliqué surtout à représenter la toute-
 „ puissante influence de Voltaire sur son siècle , et
 „ bien loin qu'à cet égard on puisse lui reprocher
 „ aucune exagération , peut-être n'a-t-il pas assez
 „ approfondi sa matière ; peut-être , quoique son
 „ pinceau ne manque pas de force , eut-il pu ren-
 „ dre ses touches plus vives et plus marquées. Il
 „ me semble du moins qu'il étoit possible de déve-
 „ lopper davantage *les obligations éternelles que le*
 „ *genre humain doit avoir à Voltaire.* Les circon-
 „ stances actuelles en fournissoient une belle occa-
 „ sion. Il n'a point vu ce qu'il a fait ; mais *il a fait*
 „ *tout ce que nous voyons.* Les observateurs éclairés,
 „ ceux qui sauront écrire l'histoire , prouveront à
 „ ceux qui savent réfléchir , que le premier auteur
 „ de cette grande révolution , qui étonne l'europe ,
 „ et répand de tous cotés l'espérance chez les peu-
 „ ples , et l'inquiétude dans les cours , c'est sans
 „ contredit Voltaire. *C'est lui qui a fait tomber la*
 „ *première et la plus formidable barrière du despo-*
 „ *tisme , le pouvoir religieux et sacerdotal. S'il n'eut*
 „ *pas brisé le joug des prêtres , jamais on n'eut brisé*
 „ *celui des tyrans ;* l'un et l'autre pesoient ensemble
 „ sur nos têtes , et se tenoient si étroitement , que
 „ le premier une fois sécoué , le second devoit l'être
 „ bientôt. L'Esprit humain ne s'arrête pas plus dans
 „ son indépendance que dans sa servitude , et c'est
 „ Voltaire qui l'a affranchi , en l'accoutumant à juger
 „ sous tous les rapports ceux qui l'asservissoient.
 „ *C'est lui qui a rendu la raison populaire , et si*
 „ *le peuple n'eut pas appris à penser , jamais il ne*
 „ *se seroit servi de sa force.* C'est la pensée des
 „ sages qui prépare les révolutions politiques ; mais

„ c'est surtout *le bras du peuple qui les exécute!* . . .
 „ Des esprits superficiels et crédules ont affecté de
 „ ne voir dans Voltaire qu'un flatteur de la puis-
 „ sance, parce qu'il a quelques fois caressé les
 „ ministres et les grands. Ils ne s'aperçoivent pas
 „ que ces *cajoleries* particulières sont sans consé-
 „ quence ; (a) mais ce qui est d'un effet infail-
 „ lible et universel, c'est cette haine de la tyrannie en
 „ tout genre, qui respire dans tout ce qu'il a écrit,
 „ Partout il la rend odieuse ou ridicule ; partout
 „ *il avertit l'homme de ses droits*, et lui dénonce
 „ ses oppresseurs. . . . il a tant répété au peuple :
 „ SAVEZ VOUS QUEL EST VOTRE PLUS GRAND
 „ MALHEUR ? C'EST D'ÊTRE SOT ET POLTRON ;
 „ *il l'a tant redit de mille manières qu'enfin on n'a*
 „ *plus été ni l'un ni l'autre.*” (b) Rien de plus clair
 et de plus positif sur les vraies causes de la révo-
 lution. Il en résulte que de l'aveu d'un des chefs
 du philosophisme, ce sont les philosophes eux-
 mêmes qui ont armé le peuple, dont la *massue* leur
 étoit nécessaire pour exécuter leurs projets. Au
 comble de leurs vœux tous s'écrioient, avec Lamé-
 trie : “ les heureux momens sont enfin arrivés, où
 „ la *philosophie* triomphe de ses ennemis. Ils avou-
 „ ent eux-mêmes que les *grandes lumières* qu'elle
 „ a répandues, ont produit les grands événemens

(a) Telle est la marche que suivent encore nos *philosophes* dans la Belgique. Ils sont prodigues de *cajoleries particulières* de ce genre dans un Royaume, où l'on veut bien leur laisser vomir en paix des injures contre la religion et ses ministres. Mais en revanche, ils ont tellement accablé d'outrages les souverains étrangers dont ils n'avoient rien à craindre, qu'on s'est cru obligé, peut être d'après les réclamations des puissances, objets de leurs grossières invectives, de les *museler* par une loi sévère qui leur a fait pendant quelque temps jeter les hauts cris.

[b] Mercure de France, de 1790.

„ qui distinguent la fin du siècle. Ce sont ces *véri-*
 „ *tés* mille et mille fois répétées par les *philo-*
 „ *sophes de l'humanité*, qui ont produit les ef-
 „ fets qu'ils en attendoient.” (a) Le marquis
 de Condorcet, un des plus célèbres propagateurs
 de ces *grandes lumières*, appelées de nos jours
idées libérales; un des plus ardents et des plus
 anciens adeptes et patrons du philosophisme, ne se
 bernoit pas à *avouer* que ces grandes lumières
 avoient produit les grands évènements qui distinguent
 la fin du siècle: dans un transport de joie, causé
 par les brillans succès de la secte, il révéla lui-
 même une partie des artifices, des manœuvres
 employés par lui et consorts pour s'assurer un si
 beau triomphe; il rappela à toute la France les
 services immenses que lui avoient rendus les *phi-*
losophes “ et les écoles formées par ces grands
 „ hommes, qui combattirent en faveur de *la vérité*,
 „ employant tour à tour les armes que l'érudition,
 „ la philosophie et le talent d'écrire peuvent four-
 „ nir à *la raison*; prenant tous les tours, employ-
 „ ant toutes les formes, depuis la plaisanterie
 „ jusqu'au pathétique, depuis la compilation la
 „ plus savante jusqu'au roman et au pam-
 „ phlet; couvrant *la vérité* d'un voile qui ména-
 „ geoit les yeux trop foibles et laissoit le plaisir
 „ de la deviner; caressant *les préjugés* avec adresse
 „ pour leur porter des coups plus certains; n'en
 „ menaçant jamais plusieurs à la fois, ni même
 „ un seul tout entier; consolant quelques fois les
 „ *ennemis de la raison*, en paroissant ne vouloir
 „ dans la Religion qu'*une demi-tolérance* et dans la

(a) Observation sur la physique, discours prélim. 1790.

„ politique qu'*une demi liberté*; ménageant le des-
 „ potisme, quand ils *combattoient les absurdités reli-*
 „ *gieuses*, et le culte, quand ils s'élevoient con-
 „ tre le tyran: attaquant ces deux fléaux (le des-
 „ potisme et le culte) dans leur principe, quand
 „ même ils paroisoient n'en vouloir qu'à des
 „ abus révoltans ou ridicules, et frappant *ces arbres*
 „ *funestes* dans leurs racines, quand ils sembloient
 „ se borner à en élaguer quelques branches éga-
 „ rées; tantôt en apprenant aux amis de la liberté,
 „ que *la superstition qui couvre le despotisme d'un*
 „ *bouclier impénétrable*, est la première victime
 „ qu'ils doivent immoler, la première chaîne qu'ils
 „ doivent briser; tantôt, au contraire, la dénon-
 „ çant aux despôtes cette *superstition*, comme la
 „ véritable ennemie de leur pouvoir, et les effrayant
 „ du tableau de ses hypocrites complots et de ses
 „ fureurs sanguinaires; mais ne se lassant jamais
 „ de réclamer *l'indépendance de la raison, la liberté*
 „ *d'écrire*, comme le droit et le salut du genre
 „ humain; prenant enfin pour cri de guerre
 „ RAISON, LIBERTÉ, HUMANITÉ !” (a)

Nous demandons à nos lecteurs si Condorcet ne présente pas ici, en peu de mots, l'analyse de cette foule de brochures et de gazettes philosophiques, dont le Royaume des Pays-Bas fourmille aujourd'hui; avec cette exception que la plupart de leurs auteurs

(a) Voyez son livre extravagant intitulé : *esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain, époque neuvième*; il soutient ailleurs que tous les hommes deviendront un jour, grâces au progrès des lumières philosophiques, tous également savans, qu'on pourra bien trouver le moyen de vivre éternellement sur la terre &c. Il étoit secrétaire de l'academie des sciences, et l'auteur des siècles littéraires, le désignoit, en 1779, comme un des *sour-céefs du parti philosophique*.

n'osent pas encore s'élever contre ce que leurs maîtres appeloient le *tyran* (et ces tyrans étoient Louis XV et Louis XVI !) et qu'ils ne paroissent plus aujourd'hui *ne vouloir dans la religion qu'une demi-tolérance*, eu égard sans doute au *progrès des lumières* ; mais ils ne manquent certes pas de dénoncer aux *despotes* (a) la *superstition* (b) *comme la véritable ennemie de leur pouvoir*, en les effrayant du tableau de ses *hypocrites complots* et de ses *jureurs sanguinaires*, pour nous servir de leurs expressions favorites, qui sont devenuës le jargon de la langue révolutionnaire. Ils ne se lassent pas de réclamer *l'indépendance de la raison, la liberté d'écrire* ; ils continuent enfin de prendre pour *cri de guerre: raison, liberté, humanité!*

On connoit maintenant les fruits de ces artificieuses déclamations, et nous sommes fondés à en conclure, que tant qu'on laissera ces incorrigibles sophistes dogmatiser impunément, apprendre aux peuples à fouler aux pieds les loix de la Religion, et de la saine morale ; tant qu'on les laissera substituer au seul frein, capable d'arrêter la fougue des passions, le prétendu frein de *la raison* ; qu'ils pourront impunément étendre leur maligne influence, comme ils n'ont jamais cessé de le faire, sur la jeunesse, sur les familles même les plus distinguées, sur les agens de l'autorité. . . . et séduire impunément toutes les classes de la société par le prestige de leur *idéologie* et de leurs *grandes lumières* ; il n'y a point de paix, point de tranquillité publique

[a] Expression qui est le synonyme de *Roi* dans le langage *philosophique*.

[b] Synonyme de *religion* aussi bien que *fanatisme*.

à espérer en Europe : il n'y a plus de fin aux révolutions politiques , car la même cause ne peut que produire les mêmes effets ; les moindres commotions dans les états peuvent avoir aujourd'hui des résultats incalculables ; et l'histoire de la révolution Française a prouvé assez clairement , que les armées ne sont dans les mains des Princes que de foibles ressources contre l'insubordination d'un peuple endoctriné et dirigé par nos *philosophes*.

Nous avons fait connoître le jugement qu'a porté sur la philosophie du dixhuitième siècle , et sur les effets qu'elle a produits en France , un homme qu'on ne pourra accuser de ne l'avoir pas connue , puisqu'après y avoir joué lui-même un si grand rôle pendant plus de trente ans , il avoit été , dans les derniers temps , considéré comme un de ses principaux chefs ; (a) puisque d'ailleurs il ne s'est pas borné à déclarer franchement à toute la capitale ce qu'il en pensoit , mais qu'il a prouvé d'une manière péremptoire tout ce qu'il en a dit. Nous pourrions donc nous en tenir là ; mais nous avons cru que dans une matière aussi importante , nous ne devons rien négliger de tout ce qui peut fortifier , assurer la conviction. C'est pourquoi nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs plusieurs *pronostics* de la révolution Française , publiés longtems avant qu'elle n'eut lieu , uniquement à la vue de l'engouement presque général qu'on remarquoit dès lors pour les maximes de la nouvelle philosophie , et de l'empire que les sophistes exercoient déjà sur toutes les classes de la société.

[a] Voltaire lui écrivoit le 3 7bre 1773 : " adieu , mon cher successeur , qui vaudrez mieux que moi. "

PRONOSTICS D'UNE RÉVOLUTION EN FRANCE ,
ANALOGUE AUX SYSTÈMES DES PHILOSOPHES.

LE clergé de France fut un des premiers à signaler les ravages que causoit le philosophisme, et l'on ne verra pas sans admiration son opinion sur les effets qu'il devoit tôt ou tard produire en France, fortement exprimée plus de 30 ans avant l'époque de la révolution, en parfaite harmonie avec celui de M. de la Harpe sur les résultats effectifs et constatés de cette *philosophie*. Nous ne saurions trop faire remarquer cette coïncidence d'aperçus et de jugemens, du clergé d'une part qui détermine et prédit (surtout en Mai 1770.) tous les maux dont la France doit être accablée, si l'on ne s'empresse d'arrêter au plutôt les progrès de cette horrible contagion, et d'un ancien philosophe, de l'autre, qui ayant abjuré ses erreurs, démontre, après l'évènement, que les maux auxquels la France est en proie, ont été évidemment l'effet des systèmes de la philosophie et des manœuvres de ses adeptes : elle prouve de plus en plus la réalité de cet épouvantable complot, aussi bien que la sagacité, le zèle du clergé qui s'efforçoit de l'anéantir, la véracité et l'impartialité de l'orateur chrétien, qui dévoiloit en gémissant, tous les principes anti-religieux et anti-sociaux de ces prétendus philosophes et tous les ressorts qu'ils avoient fait mouvoir pour exécuter leurs projets.

Dès

Dès l'année 1750, l'assemblée du clergé se plaignoit déjà de l'empire que les sophistes exerçoient sur les esprits : “ une affreuse philosophje , disoit-elle ,
 „ se répand comme un venin mortel. Des écrits
 „ pleins de blasphêmes se multiplient tous les
 „ jours.” (a) Cinq ans après , s'apercevant que le mal dont elle s'étoit déjà plainte diverses fois , prenoit de jour en jour de plus grands accroissemens , elle adressa au Roi (le 5 octobre 1755) de nouvelles remontrances à ce sujet. “ Sire , lui disoit-elle ,
 „ il étoit de notre devoir de représenter à votre
 „ Majesté les entreprises (des Parlemens) sur
 „ l'autorité de l'Eglise ; mais ce ne sont pas les
 „ seules plaies de la Religion. Des besoins encore
 „ plus pressans nous ramènent aux pieds du trône.
 „ Cette épaisse fumée , dont il est parlé dans les
 „ livres Saints , qui s'élève du puits de l'abyme et
 „ obscurcit l'air et le soleil , semble s'être répandue
 „ sur la face de votre Royaume. La licence de
 „ penser et d'écrire est portée aux derniers excès.
 „ De coupables auteurs ne respectent ni la pureté
 „ des mœurs , ni les droits inviolables de la puissance Souveraine , ni les plus saintes vérités de
 „ la Religion. *Une morale , dont on auroit rougi
 „ dans les ténèbres du paganisme* , renverse les bornes du vice et de la vertu , érige en système philosophique la recherche des plaisirs et l'amour
 „ de la volupté. Ces prétendus philosophes *qui se
 „ font une gloire de mépriser les idées communes*
 „ et de fouler aux pieds les bienséances , ne craignent pas même de souiller leur style des expres-

(a) Voyez la *collection des procès verbaux des assemblées générales du Clergé de France* tom. VIII. 1. p. année 1750 et suiv.

„ sions et des images les plus-indécennes. *On rai-*
 „ *sonne avec une hardiesse sans exemple dans la*
 „ *monarchie française, sur l'origine et l'exercice*
 „ *de la Souveraineté.* On oublie cette doctrine sa-
 „ litaire qui reconnoit dans la Royauté l'empreinte
 „ de la Majesté divine. On s'égare en des vaines
 „ spéculations pour découvrir un *contract primitif*
 „ entre les peuples qui obéissent, et les Princes
 „ qui commandent, et l'usage de ce contract chi-
 „ mérique est d'affoiblir les liens qui doivent les
 „ unir. Tel est le progrès inévitable de l'esprit de
 „ révolte et d'indépendance. *Il commence par se-*
 „ *couer le joug d'une autorité qui régné sur les con-*
 „ *sciences; mais dès que ce premier pas est franchi il*
 „ *n'est plus de barrières qui puissent l'arrêter.* Les
 „ hommes dégoutés de la soumission, attirés par
 „ l'amorce flatteuse de la liberté, s'accoutument à
 „ regarder toute puissance qui les gouverne, ou
 „ comme un dépôt qu'ils peuvent reprendre, ou
 „ comme une usurpation, contre laquelle ils
 „ ont droit de réclamer. Des hauteurs superbes
 „ s'élèvent de toutes parts contre la science de
 „ Dieu. Les mystères qu'il a révélés, les loix
 „ qu'il a prescrites, ses promesses, ses menaces,
 „ tout est contesté, tout est en proie à la maligne
 „ et téméraire critique de nos esprits forts. Ils
 „ rejettent comme incroyables des dogmes qui sur-
 „ passent leur faible raison; ils s'inscrivent en
 „ faux contre les faits les mieux attestés et contre
 „ les monumens les plus authentiques. *Ils étendent*
 „ *même leur pyrrhonisme jusqu'à des vérités connues*
 „ *par les lumières de la raison.* Ils dépouillent la
 „ divinité de sa providence, de sa justice et de sa

„ bonté. *Ils confondent l'homme avec la brute*, et
 „ pour se délivrer des remords importuns, ils af-
 „ fectent de borner leurs craintes, leurs espéran-
 „ ces, tout leur être même, à cette vie fragile et
 „ méprisable. *Les écrits qui contiennent ces pernici-*
 „ *euses maximes se reproduisent sans cesse sous nos*
 „ *yeux. Nous avons eu même la douleur de voir*
 „ *quelques-unes de ces maximes dans des livres im-*
 „ *primés sous le sceau de l'autorité publique.* D'au-
 „ tres ouvrages, quoique d'une impression furtive
 „ et clandestine, ne se débitent pas avec moins de
 „ facilité. Des écrivains mercenaires font, aux
 „ dépens des mœurs, de l'État et de la Religion,
 „ un trafic honteux du plus noble de tous les ta-
 „ lens. Des imprimeurs aussi avides et aussi cri-
 „ minels prêtent à ces écrivains les secours de
 „ leur art. Le poison préparé par les uns est mul-
 „ tiplié par les autres, et les mains venales qui
 „ le distribuent, assurent le cours de la contagion.
 „ Des maux si funestes peuvent-ils être compensés,
 „ dans un Royaume chrétien par l'intérêt du com-
 „ merce ? Favorisera-t-on la séduction des âmes
 „ innocentes, l'extinction de la foi, l'introduction
 „ des principes les plus séditieux, pour empêcher
 „ le transport des espèces nationales dans les terres
 „ étrangères ? C'est au contraire aux livres qui s'y
 „ impriment et dont on a lieu de craindre les effets
 „ qu'il faut fermer avec soin l'entrée de ce Roy-
 „ aume. ”

L'assemblée du clergé avoit inutilement deman-
 dé au Roi des réglemens sévères sur cet objet.
 Les progrès de l'impiété et de l'immoralité de-
 venus de jour en jour plus sensibles et plus ef-

frayans , l'obligèrent d'adresser au monarque françois de nouvelles réclamations le 3 Octobre 1758 , puis le 7 Juin 1760 , le 16 Juin 1762 , le 22 août 1765. Dans ces dernières les évêques représentent au Roi “ l'intérêt pressant qu'il a d'arrêter
 „ les progrès de cette philosophie nouvelle , qui ,
 „ renchérissant sur celle que l'Évangile avoit abat-
 „ tue et ensevelie , renaît de ses cendres , non pour
 „ retablir le culte et les sacrifices (du paganisme) ,
 „ ni même pour s'en tenir à la fausse sagesse de
 „ Rome payenne , et d'Athènes ; mais *pour dé-
 „ truire et avilir toutce qu'il y a de sacré parmi les
 „ hommes* Nous touchons , ajoutoient-ils , à ce
 „ moment fatal où la librairie perdra l'Église et
 „ l'État , si elle n'est contenue par des loix rigoureu-
 „ ses.” (a)

Enfin le mal paroissant être arrivé à son comble , le clergé effrayé de l'étendue de cette déplorable contagion , à laquelle le gouvernement n'opposoit aucun obstacle , n'apportoît aucun remède , résolut enfin , le 2 août 1770 , d'adresser à tous les fidèles du Royaume des instructions dogmatiques sur les fondemens de la Religion , et de leur dévoiler les projets de cette insensée philosophie , qui paroissoit déjà assurée de son triomphe. (b) Il fit , de plus , de nouvelles instances auprès du Roi , pour qu'il arrê-
 tât enfin ce torrent des livres impies qui inondoient la France et corrompoient toutes les classes de la

(a) Tom : VIII des procès-verbaux de l'assemblée du clergé de France pièces justific : p. 418 & 463.

(b) Voyez l'*avertissement du clergé de France aux fidèles du Royaume sur les dangers de l'incrédulité*. Tom. 8. a. p. pièce. just : p. 574 , c'est un des plus beaux monumens de la doctrine et du zèle du clergé de France. Nous nous sommes borné à en recueillir un extrait sur *les progrès de la raison* tant vanté par nos sophistes. Voyez la note (B) à la fin de ce volume.

société. “ Ce ne sont pas seulement , disoient les
 „ Évêques , les mauvais livres anciens qui conti-
 „ nuent à se répandre et à jouir malgré nos ana-
 „ thèmes et les flétrissures des tribunaux , *de la*
 „ *même publicité que les livres les plus chers à l'Eglise*
 „ *et au gouvernement* ; l'impiété , par une suite de
 „ sa malheureuse fécondité , enfante chaque jour
 „ des productions nouvelles , plus scandaleuses
 „ encore que les premières , et toujours répandues
 „ avec la même impunité. La liste que nous pre-
 „ nous la liberté de joindre à ce mémoire , ne con-
 „ tient que les plus révoltantes et les plus crimi-
 „ nelles. *Tous les genres de la littérature* , s'infec-
 „ tent de sa doctrine ; elle dédaigne déjà la pré-
 „ caution inutile de s'envelopper sous des voiles
 „ et des énigmes. Ses blasphèmes prennent cha-
 „ que jour un langage plus clair et plus tranchant.
 „ Toutes les boutiques , toutes les bibliothèques ,
 „ toutes les portes lui sont ouvertes. Le poison
 „ qu'elle produit chez l'étranger , elle se hâte de
 „ l'apporter parmi nous , et les barrières même de
 „ l'empire semblent s'abaisser devant elle et res-
 „ pecter son passage.

“ Encore si l'impiété concentroit ses ravages
 „ dans la capitale , nous pourrions la mettre au
 „ nombre de ces fléaux terribles qu'éprouve de
 „ temps en temps une ville immense ; mais elle
 „ s'est déjà répandue comme un torrent dans l'in-
 „ térieur des Provinces , et jusqu'aux extrémités
 „ de votre Royaume. *Il n'y a point de ville ni de*
 „ *bourg , qui soit entièrement exempt de sa contagion.*
 „ Les pasteurs des âmes s'aperçoivent qu'elle

„ commence à pénétrer dans l'attelier de l'artisan et
 „ jusques sous l'humble toit du laboureur et du
 „ manouvrier, et qu'elle va leur enlever ces seuls
 „ biens qui les dédommagent de leur misère,
 „ l'innocence des mœurs et la simplicité de la foi.
 „ Ah! Sire, souffrirez vous que la masse entière
 „ de votre peuple se corrompe et se pervertisse;
 „ que votre héritage devienne la proie de l'esprit
 „ de ténèbres; que celui par qui vous rénez, ne
 „ soit plus connu dans votre empire, et que la foi
 „ de vos pères s'éteigne, dans le cœur de vos
 „ sujets, et avec elle tous les sentimens d'amour,
 „ de soumission et de fidélité qu'elle y avoit gravés
 „ pour votre personne sacrée? ”

“ L'impiété ne borne pas à l'Église sa haine et
 „ ses projets de destruction. Elle en veut tout à
 „ la fois à Dieu et aux hommes, à l'empire et au
 „ sanctuaire, et *elle ne sera satisfaite que lorsqu'elle*
 „ *aura anéanti toute puissance divine et humaine.* ”

“ Si cette triste vérité pouvoit être révoquée en
 „ doute, nous serions en état de vous en montrer
 „ la preuve dans un de ces ouvrages irrégieux,
 „ nouvellement répandus parmi vos peuples, et où
 „ sous le nom spécieux de *système de la nature*,
 „ l'athéisme, tel que l'énonce ce terme pris dans
 „ toute sa rigueur, est enseigné à découvert avec
 „ une audace et un emportement, dont il n'y a
 „ point d'exemple dans les siècles passés. L'auteur
 „ de cette production, la plus criminelle peut-être
 „ que l'esprit humain ait osé enfanter, ne croit pas
 „ avoir assez fait de mal aux hommes en leur en-

„ seignant qu'il n'y a ni liberté, ni providence,
 „ ni être spirituel et immortel, ni vie à venir, et
 „ que tout l'univers est l'ouvrage et le produit de
 „ l'aveugle nécessité; que la divinité n'est qu'une
 „ chimère hideuse, absurde et malfaisante, qui
 „ doit uniquement son origine au délire d'une ima-
 „ gination troublée par la crainte, et dont la croy-
 „ ance est l'unique cause de toutes les erreurs et
 „ de tous les maux dont l'espèce humaine est affligée.
 „ Cet écrivain porte encore ses regards sur les
 „ sociétés et sur les chefs qui les gouvernent. Il
 „ ne voit dans les sociétés qu'un vil assemblage
 „ d'hommes lâches, ignorans et corrompus, proster-
 „ nés devant les prêtres qui les trompent, et des prin-
 „ ces qui les oppriment. Il ne voit dans les chefs des
 „ nations que des méchans et des usurpateurs qui
 „ les sacrifient à leurs folles passions, et qui
 „ ne s'arrogent le titre fastueux de *représentans*
 „ *de Dieu* que pour exercer sur elles plus impuné-
 „ ment le despotisme le plus injuste et le plus
 „ odieux. Il ne voit dans l'accord du sacerdoce
 „ avec la puissance souveraine qu'une ligue formée
 „ contre la vertu et contre le genre humain. Il
 „ apprend aux nations que les Rois n'ont, et ne
 „ peuvent avoir sur elle d'autre autorité que celle
 „ qu'il leur a plu de leur confier; qu'elles sont
 „ en droit de la balancer, de la modérer, de la
 „ restreindre, de leur en demander compte, et
 „ même de les en dépouiller, si elles le jugent con-
 „ venable à leur intérêt. (a) Il les invite à uscr

(a) Cette doctrine n'est-elle pas encore aujourd'hui celle de nos
 philosophes, et n'est-elle pas vantée tous les jours comme l'effet
 du progrès des lumières? Et les souverains eux-mêmes s'en
 aperçoivent-ils?

„ avec courage de ces prétendus droits, et il leur
 „ annonce qu’il n’y aura de véritable bonheur
 „ pour elles, que lorsqu’elles auront mis des bor-
 „ nes au pouvoir de leurs princes, et qu’elles les
 „ auront forcés à n’être que les représentans du
 „ peuple et les exécuteurs de sa volonté. L’anarchie
 „ et l’indépendance sont donc le gouffre où l’im-
 „ piété cherche à précipiter les nations. C’est pour
 „ remplir ce funeste projet, qu’elle s’attache de-
 „ puis longtemps à briser par degré tous les liens
 „ qui attachent l’homme à ses devoirs. En vain
 „ voudroit-elle se parer encore des fausses appa-
 „ rences de la sagesse et de l’amour des loix; son
 „ affreux secret vient de lui échapper, et la voilà
 „ convaincue d’être autant l’ennemie des peuples
 „ et des Rois que de Dieu même.”

“ Qui le croiroit cependant, Sire? un livre aussi
 „ impie et aussi séditieux que celui dont nous
 „ venons d’exposer la doctrine a V. M. se vend
 „ impunément dans votre capitale et peut-être aux
 „ portes de vos Palais; bientôt il pénétrera jusqu’-
 „ aux extrémités de votre empire et y répandra
 „ dans tous les cœurs le germe de la désobéis-
 „ sance et de la rébellion: et les loix se taisent!
 „ et l’autorité tranquille ne songe pas à arracher
 „ des mains de vos sujets cet assemblage mons-
 „ trueux de blasphèmes et de principes destructeurs
 „ de toute autorité!

“ On vous dira peut-être, Sire, que les loix
 „ humaines sont impuissantes pour arrêter le dés-
 „ ordre dont nous nous plaignons; elles le seront
 sans

„ sans doute, si on ne se hâte pas d'y apporter le
 „ remède convenable; elles le seront, *si on laisse*
 „ *à cette contagion le temps de se répandre, de se*
 „ *fortifier, de corrompre tous les cœurs et toutes les*
 „ *têtes, de former enfin l'esprit général de la nation.*
 „ Si jamais l'impiété parvient à ce degré de force
 „ et de malice (et malheureusement elle n'en est
 „ pas éloignée); c'est en vain que les loix vou-
 „ dront la réprimer; elle bravera et subjuguera
 „ tout, jusqu'à la puissance Souveraine.” (a)

Les Évêques répondent aussi, dans leurs remon-
 trances, aux reproches que leur faisoient les *philoso-*
phes d'alors, et que leur font encore aujourd'hui
 ceux du Royaume des Pays-Bas, de n'avoir d'autre
 objet en vue que d'arrêter *le progrès des lumières*,
 et de *faire rétrograder la raison*. “ Nous ne cher-
 „ chons point, Sire, comme une fausse politique
 „ aime à nous le reprocher, à réprimer l'essor du
 „ génie, à l'arrêter dans sa marche, ni à *condam-*
 „ *ner vos peuples à l'ignorance et à la superstition*. La
 „ Religion ne craint point la lumière; elle ne craint
 „ que les égaremens de la raison, et non ses efforts;
 „ elle ne s'oppose point à la perfection des scien-
 „ ces humaines; mais pour ne pas arrêter les pro-
 „ grès heureux de l'esprit humain, faut-il donc lui
 „ permettre de tout détruire? Et ne pourra-t-il
 „ être libre que lorsqu'il n'y aura rien de sacré
 „ pour lui? Cette liberté effrénée de rendre publics
 „ les délires d'une imagination égarée; loin d'être
 „ nécessaire au développement de l'esprit humain,

[a] Tom. VIII. sup: pièces. justific p. 569. & suiv.

„ ne peut que le retarder, par les écarts où elle
 „ le jette, par les folles illusions dont elle l'eni-
 „ vre et par les troubles divers dont elle remplit
 „ les États... Elle trouveroit *dans l'inconstance de*
 „ *la nation, dans son activité, dans son amour pour*
 „ *les nouveautés, dans son ardeur impétueuse et incon-*
 „ *sidérée*, un moyen de plus POUR Y FAIRE NAITRE
 „ LES PLUS ÉTRANGES RÉVOLUTIONS, *et la précipi-*
 „ *ter dans toutes les horreurs de l'anarchie.* Et
 „ plut à Dieu, Sire, que V. M. n'eut pas déjà
 „ eu lieu de s'appercevoir, que cette liberté, à
 „ l'exemple de tous les fléaux, a laissé des traces
 „ funestes de son passage, *qu'elle a altéré la bonté*
 „ *du caractère national, et qu'elle a introduit dans*
 „ *presque toutes les conditions, des mœurs, des*
 „ *maximes, et un langage inconnus à nos pères, et*
 „ dont leur fidélité, leur amour pour leurs Rois,
 „ eussent été également alarmés." (a)

Tel est l'exposé que faisoient les Évêques des progrès de la contagion; tels étoient les résultats qu'ils en appréhendoient, (b) et l'expérience n'a que trop bien justifié leurs craintes ! mais un parti formé à la cour depuis long-temps et sur lequel comptoient les *philosophes*, rendit toutes leurs réclamations à peu près inutiles. (c)

Les Evêques cependant ne perdirent pas courage; ils renouvelèrent leurs instances auprès du Roi le

(a) Ibid: p: 572 & 573.

[b] Le Roi leur répondit " *je partage les alarmes du clergé et j'applaudis à ses instances. je regarde ainsi que lui l'impiété comme un fléau d'autant plus dangereux qu'elle sait éluder les soins qu'on prend pour en arrêter le cours*"

[c] Voyez l'ouvrage intitulé : *Louis XVI détroné avant d'être Roi*, par l'abbé Proyart.

22 juillet 1772. Ils lui déclaroient qu'ils voyoient avec une profonde douleur les ravages irréparables du philosophisme ; " qu'il n'y avoit point de lieu ,
 „ point d'état , point de condition qui fut à l'abri
 „ de son souffle contagieux.... tous lisent avec
 „ ardeur les écrits où la Religion est si indignement
 „ outragée et calomniée. . . de là *cette effervescence*
 „ *générale des esprits , et cette affligeante révolution*
 „ *qui s'achève tous les jours sous nos yeux dans nos*
 „ *mœurs publiques. . . dans le sein du christia-*
 „ *nisme , la corruption n'a jamais été aussi univèr-*
 „ *selle et aussi profonde.*" (a)

Dans ses remontrances du 24 sept. 1775, l'assemblée du Clergé parla au nouveau Souverain avec plus d'énergie que jamais. Elle lui dévoila tous les ressorts que faisoient mouvoir les sophistes pour multiplier et propager leurs productions infâmes, qu'ils faisoient colporter jusques dans les campagnes, où elles étoient vendues au plus bas prix. " Les livres ouvertement impies, disoit-elle à
 „ Louis XVI., ne sont pas, Sire, les seules armes
 „ de l'incrédulité. Elle a su infecter de son venin les
 „ ouvrages les plus étrangers à la Religion; elle
 „ y sème ses traits perfides, ses ironies, ses déri-
 „ sions. Histoire, Philosophie, Poésie, les scien-
 „ ces, le théâtre, les arts même; *elle a tout a-*
 „ *socié à ses funestes complots : espèce d'attaque*
 „ *d'autant plus dangereuse qu'elle est moins prévue,*
 „ *qu'elle se reproduit sous toutes les formes, et qu'il*
 „ *est plus difficile de s'en défendre.* Aussi avec quelle
 „ rapidité l'incrédulité n'étend-elle pas son empire?
 „ Elle a placé dans la capitale le foyer de ses sé-

[a] T: VIII sup : pièces justific : pag 685.

„ ductions , et déjà ses ravages ont pénétré nos
 „ provinces. Elle envahit les villes et les campa-
 „ gnes , le cabinet de l'homme de lettres et les
 „ conversations ordinaires de la société ; les con-
 „ ditions supérieures , et les conditions obscures ,
 „ tous les âges , tous les états , toutes les classes de
 „ citoyens.” (a)

Ces remontrances ne produisirent pas plus d'effet que les précédentes , parce que le Roi avoit alors dans son conseil de zélés protecteurs des *philosophes*. (b) C'est à l'un d'eux qu'écrivait Voltaire le 22 décembre 1775 : “ je bénis en m'éveillant et
 „ en m'endormant M. Le Duc de *Sully Turgot*.” Et le 23 Janvier suivant : “ vous faites naître un
 „ beau siècle dont je ne verrai que la première
 „ aurore. J'entrevois de grands changemens.” (c)

Le Clergé qui ne cessa point d'avertir le Monarque français des dangers auxquels étoit exposé son Royaume , et notamment en 1782 , à l'occasion d'une magnifique édition qu'on préparoit alors des œuvres de Voltaire , n'étoit pas alors le seul qui fit pressentir à la France la terrible révolution dont elle étoit menacée : le Parlement de Paris quoiqu'il fut presque toujours occupé , dans ces malheureux temps , à usurper les droits des Evêques sur l'enseignement , sur l'administration des Sacremens &c. , ne se déclaroit pas moins ouvertement contre cette ligue d'impies qui préparoient de loin l'effroyable

[a] Ibid : p. 796.

[b] M. de Malsherbes a reconnu ses erreurs peu après la mort de Louis XVI. Voyez l'histoire de la révolution par M. Bertrand de Moleville.

[c] Œuvres de volt : T. 63.

bouleversement dont nous avons été témoins. Le 18 Août 1770, l'avocat général SEGUIER dénonça hautement leur projets. " Il s'est élevé, disoit-il, au milieu de nous, une secte impie et audacieuse. Elle a décoré sa fausse sagesse du nom de philosophie. Ses partisans se sont érigés en précepteurs du genre humain. *Liberté de penser*; voilà leur cri... D'une main ils ont tenté d'ébranler le trône; de l'autre ils ont voulu renverser les autels, leur objet étoit d'éteindre la croyance... ET LA RÉVOLUTION S'EST, POUR AINSI DIRE, OPÉRÉE. Les prosélytes se sont multipliés; leurs maximes se sont répandues; les Royaumes ont senti chanceler leurs antiques fondemens, et les nations étonnées de trouver leurs principes anéantis, se sont demandé par quelle fatalité elles étoient devenues si différentes d'elles-mêmes. Ceux qui étoient les plus faits pour éclairer leurs contemporains, se sont mis à la tête des incrédules; ils ont déployé l'étendard de la révolte, et par cet esprit d'indépendance, ils ont cru ajouter à leur célébrité. Une foule d'écrivains obscurs, ne pouvant s'illustrer par l'éclat des mêmes talens, a fait paraître la même audace... Et le gouvernement doit trembler de tolérer dans son sein une secte ardente qui ne semble chercher qu'à soulever les peuples, SOUS PRÉTEXTE DE LES ÉCLAIRER."

" L'impiété ne borne pas ses projets d'innovation à dominer sur les esprits, et à arracher de nos cœurs tout sentiment de la divinité: son génie inquiet, entreprenant, ennemi de toute dépendance, aspire à bouleverser toutes les constitutions

„ politiques ; et ses vœux ne seront remplis , que
 „ lors qu'elle aura mis la puissance exécutive et
 „ législative entre les mains de la multitude ;
 „ lorsqu'elle aura détruit cette inégalité nécessaire
 „ de rangs et de conditions ; lorsqu'elle aura avili
 „ la majesté des Rois , rendu leur autorité pré-
 „ caire et subordonnée aux caprices d'une foule
 „ aveugle , (a) et lorsqu'enfin , à la faveur de ces
 „ étranges changemens , elle aura précipité le monde
 „ entier dans l'anarchie , et dans tous les maux
 „ qui en sont inséparables. Peut-être même , dans
 „ le trouble , où ils auront jetté les nations , ces
 „ prétendus philosophes , ces esprits indépendans
 „ se proposeront-ils de s'élever au dessus du vul-
 „ gaire et de dire aux peuples , que ceux qui ont
 „ su les éclairer , sont seuls en état de les gouver-
 „ ner (b) . . . La liberté indéfinie trouveroit dans le
 „ caractère de la nation , dans son activité , dans son
 „ amour pour la nouveauté UN MOYEN DE PLUS
 „ POUR Y PRÉPARER LES PLUS AFFREUSES RÉVO-
 „ LUTIONS. (c)

Cependant les *philosophes* crioient à la calomnie , à
 l'intolérance ! ils dénonçoient à la France le *fanatisme*
 des Prêtres qui redoutoient l'effet des *progrès des lu-*
mières , de *l'empire de la raison* , comme le font en-
 core aujourd'hui nos sophistes des Pays-Bas. Ils les

[a] N'étoit-ce pas écrire d'avance l'histoire de la révolution de 1789 ?

(b) Ils l'ont dit en France pendant plus de dix ans , et leurs disciples nous le disent encore aujourd'hui.

(c) D'après son réquisitoire le parlement condamna au feu plusieurs livres impies. Ces livres et tant de milliers d'autres qui ont paru pendant plus de 40 ans , et qui ont ensuite été multipliés pendant les orages de la révolution , sont encore dans nos bibliothèques. On les trouve partout à lire dans nos *cabinefs de lecture*. Aussi a-t-on encore raison de s'écrier avec *Voltaire* ; *l'Europe est peuplée de philosophes !*

accusoient de n'avoir pas d'autre but, en cherchant à faire *rétrograder la raison*, que de recouvrer l'ascendant qu'ils avoient perdu sur les esprits, de conserver leurs dignités, leurs richesses &c. Mais entr'eux, ils s'applaudissoient de leurs succès; ils se réjouissoient d'être parvenus à déchristianiser la France, et calculoient d'avance tous les résultats de leur affreuse conjuration.

Il suffit de parcourir leur correspondance, monument affreux de leur corruption et de leurs impies délires, pour se former une idée du plan qu'ils avoient formé de détruire à jamais la Religion chrétienne en France et en Europe, et de l'espèce de fureur et de rage avec lesquelles ils en poursuivoient l'exécution. On voit en particulier dans la correspondance de Voltaire avec d'Alembert, et de celui-ci avec le chef des conjurés (a) tous leurs manèges pour accréditer dans l'opinion publique les productions impies de la secte, pour calomnier, persiffler, outrager de mille manières tous les Prélats, tous les écrivains qui défendoient la Religion, et dévoiloient leurs infâmes manœuvres; on y trouve l'application perpétuelle de cette maxime célèbre de la philosophie: *calomnions toujours, il en restera au moins quelque chose*. Il est impossible de s'imaginer rien de plus grossier et de plus atroce. Mais ce qui révolte surtout non seulement le lecteur chrétien, mais tout homme qui n'a pas encore perdu toute pudeur; c'est qu'on y rencontre les plus exécrables blasphèmes joints aux obscénités les plus révoltantes, et une dérision perpétuelle de tout ce qu'il y a de plus respectable, de plus sacré

(a) Œuvres de Voltaire, édit: de Kell. tom. 68 et 69.

aux yeux de quiconque n'a pas abjuré sa Religion , car les juifs et toutes les sectes de protestans n'y sont pas plus ménagés que les Catholiques. C'est là que la *Raison*, les *lumières du siècle*, la *tolérance*, la *vérité*, expressions qui sont encore à l'ordre du jour dans les écrits de nos sophistes, et en imposent à tant d'ignorans, signifient clairement le règne de l'impiété et la haine de tout frein, et que *superstition*, *fanatisme*, *l'infâme*, *monstre*, *hydre* &c. sont synonymes de *Religion*.

Nous nous bornerons pour le moment à donner quelques extraits de cette horrible correspondance de Voltaire avec son principal confident d'Alembert.

Dès l'année 1757 il écrivoit le 6 décembre à d'Alembert : “ je fais comme Caton : je finis tous
 „ jours ma harangue en disant : *deleatur carthago...*
 „ Il ne faut que cinq ou six philosophes qui
 „ s'entendent *pour renverser le colosse*. Il ne s'agit
 „ pas d'empêcher nos laquais d'aller à la messe
 „ ou au prêche , il s'agit d'arracher les pères de
 „ famille , à la *tyrannie des imposteurs*, et d'inspi-
 „ rer *l'esprit de tolérance*. Cette grande mission
 „ a déjà d'heureux succès. La *vigne de la vérité*
 „ *est bien cultivée par des d'Alembert, des Diderot &c.*
 „ le 25 février 1758, il écrivoit au même : *dans*
 „ *vingt ans Dieu aura beau jeu.*” Le 23 Mai 1759 :
 „ les fanatiques grinceront les dents et ne pourront
 „ pas mordre ; je ne leur ai donné que des coups
 „ de baguettes ; mais *cela les préparera aux coups*
 „ *de bâton*. Quant à vous, mon cher ami, frap-
 „ pez fort. Vous êtes en place marchande pour
 „ cela. Je récommende à vos bonnes intentions,
 et la

„ et la *canaille Jésuitique*, et la *canaille Jansénienne*,
 „ et la *canaille sorbonique*, et la *canaille intolé-*
 „ *rante*.---Le 20 juin 1760: “ Ah ! pauvres frères, les
 „ premiers fidèles se conduisoient mieux que vous ;
 „ ne nous décourageons point . . . Hérault disoit un
 „ jour à ses frères : *vous ne détruirez pas la Reli-*
 „ *gion chrétienne ; c'est ce que nous verrons*, disoit
 „ l'autre.” — Le 23 juin 1760: “ Je voudrois que vous
 „ *écrasassiez l'infâme* (la Religion) c'est là le grand
 „ point. *C'est le plus grand service qu'on puisse*
 „ *rendre au genre humain*.” — Le 24 juillet 1760,
 après avoir parlé de quelques *philosophes* “ qui
 „ ont fait humainement tout ce qu'ils ont pu pour
 „ rendre *les ennemis de la raison* ridicules ; c'est à
 „ vous , ajoute-t-il , à rendre la raison respectable . . .
 „ seroit-il possible que cinq ou six hommes de
 „ mérite ne réussissent pas , après les exemples
 „ que nous avons de *douze faquins* (les douze apô-
 „ tres) qui ont réussi ? Il me semble que le suc-
 „ cès de cette affaire vous feroit un honneur in-
 „ fini.” — Le 13 Août suivant : “ j'aime passionné-
 „ ment *mes frères en Belzebuth*.” — Le 9 Février
 1761 : “ je pense que voici le temps de faire sentir
 „ aux pédans en rabat , en soutanne , en perruque,
 „ en cornette , qu'on les *brave autant qu'on les mé-*
 „ *prise*.” — Le 20 avril 1761 : “ j'ai souffert 40 ans
 „ les outrages des *bigots* et des *polissons*. J'ai vu
 „ qu'il n'y a rien à gagner à être modéré et que
 „ c'est une duperie. Il faut faire la guerre et
 „ mourir noblement *sur un tas de bigots immolés à*
 „ *mes pieds*.” . . . Et il s'appeloit lui et sa bande
 „ *les seuls hommes qui puissent éclairer le genre*
 „ *humain*.” (lettre du 25 Avril 1760.) Tous les

„ autres n'étoient que *des hypocrites ennemis de la*
 „ *raison.* (10 juin suivant.) ”

d'Alembert mandoit à son maître le 8 7^{bre}. 1761
 “ la philosophie touche peut-être au moment où
 „ elle va être vengée des Jésuites; mais qui la
 „ vengera des autres *fanatiques* ? Pouvons-nous
 „ nous flatter que la destruction de *la canaille Jé-*
 „ *suitique* (a) entrainera après elle l'abolition de
 „ la canaille jansénienne &c. , *prions Dieu* , mon cher
 „ confrère , que *la raison* obtienne de nos jours ce
 „ triomphe sur l'imbécilité.” — Le 15 7^{bre} suivant
 “ vous demandez qui nous défera des *fanatiques* ;
 „ ce sera vous *pardieu* , en vous moquant d'eux
 „ tant que vous pourrez et en les couvrant de ri-
 „ dicules par vos bons mots. *Notre nation ne méri-*
 „ *te pas que vous daigniez raisonner avec elle.*” — Le
 31 Mars 1762 “ *les ennemis de la raison* font dans
 „ ce moment assez sotté figure. . . Je ne sais pas
 „ ce que deviendra le religion de Jesus , mais sa
 „ compagnie est dans de mauvais draps.” A ce
 même sujet il écrivoit encore le 4 Mai 1762 “ les
 „ classes du parlement n'y vont pas de main morte
 „ (contre les jésuites) ils croient servir la religion ;
 „ mais ils servent *la raison* sans s'en douter. Ce
 „ sont des exécuteurs de la haute justice pour la
 „ philosophie, dont ils prennent les ordres sans le sa-
 „ voir. Ecrasez l'infâme , me répétez-vous sans ces-
 „ se; eh! mon Dieu, laissez la se précipiter elle-même.
 „ Elle y court plus vite que vous ne pensez. Savez
 „ vous ce que dit *Astruc* ? Ce ne sont point les

(a) Encore aujourd'hui le seul nom de *jésuite* fait frissonner nos libéraux.

„ Jansénistes qui tuent les Jésuites ; c'est l'ency-
 „ clopédie mordieu , c'est l'encyclopédie ! Moi qui
 „ vois tout en ce moment couleur de rose , je vois
 „ d'ici les Jansénistes mourant l'année prochaine de
 „ leur belle mort , après avoir fait périr , cette
 „ année-ci , les Jésuites de mort violente ; *la*
 „ *tolérance s'établir , les protestans rappelés , les*
 „ *Prêtres mariés , la confession abolie et le fana-*
 „ *tisme écrasé sans qu'on s'en apperçoive.*” — Et
 le 31 juillet suivant : “ le genre humain n'est au-
 „ jourd'hui plus *éclairé* que parce qu'on a eu la
 „ précaution , ou le bonheur de ne l'éclairer que
 „ peu à peu.” — Voltaire lui ayant écrit le 12 du
 même mois : “ je vous conjure de *crier* et de
 „ *faire crier*” je vous répons bien de ne pas me
 „ taire ; répondit d'Alembert , dans la même lettre
 „ du 31 juillet , et de faire crier tous ceux qui
 „ m'écouteront. Jésuites , Jansénistes , prédicans
 „ de Genève , franche canaille que tout cela
 „ enfin le *six du mois prochain* nous serons délivrés
 „ de la canaille Jésuitique.” Mais Voltaire regardoit
 ce triomphe de la *philosophie* sur les Jésuites comme
 bien insuffisant. “ Je persiste à croire , écrivoit-il
 „ le 1 novembre de la même année , que *ce n'est pas*
 „ *assez d'abolir les Jésuites , quand on a tant d'autres*
moines.”

Nous croyons avoir besoin de l'indulgence de
 nos lecteurs pour les occuper plus longtemps de
 cette infâme correspondance , si propre à exciter
 l'indignation et l'horreur ; cependant comme elle
 justifie pleinement tout ce que nous avons dit jusqu'
 à présent de cet affreux complot , tout ce qu'en a
 dit le clergé de France , et l'avocat général Seguier ,

qui n'en jugoient pourtant que par les effets, car ils ignoroient sûrement une grande partie de ces diaboliques manœuvres; nous allons continuer de mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques extraits de cette correspondance jusqu'à l'époque, où le Clergé et le Parlement s'accordoient à dire: "leur objet étoit d'éteindre la croyance, et la révolution s'est, pour ainsi dire, opérée." D'ailleurs on y remarquera de plus en plus le prototype de ce jargon philosophique qui a eu, et qui a encore aujourd'hui une si grande vogue en Europe.

En 1763, d'Alembert indigné de ce que sa philosophie ne faisoit pas encore fortune en Autriche, écrivoit le 12 Janvier "Ces Autrichiens sont des
 ,, *capucins* insolens (expression consacrée depuis)
 ,, qui nous haïssent et nous méprisent, et que je
 ,, voudrois voir anéantis avec la superstition qu'ils
 ,, protègent." — Voltaire lui mandoit le 18 Janvier "La philosophie a fait de si merveilleux progrès depuis cinq ou six ans dans ce pays-ci,
 ,, qu'on ignore parfaitement tout ce que font ces
 ,, cuistres là... *La raison va grand train.*" — Le 28 7^{re} "il n'y a plus dans la ville de Calvin que
 ,, quelques gredins qui croient au *consubstantiel*...
 ,, j'ai toujours peur que vous ne soyez pas assez
 ,, zélé.... Vous vous contentez de mépriser un
 ,, *monstre* (la Religion) qu'il faut abhorrer
 ,, et écraser. Que vous couteroit-il de l'écraser
 ,, en quatre pages, en ayant la modestie de lui
 ,, laisser ignorer qu'il meurt de votre main." — Le 13 décembre "*nous touchons au temps, où les
 ,, hommes vont devenir raisonnables, Défendez la*

„ bonne cause, *pugnis, unguibus et rostro.*” —
 Le 31 décembre: “ vous vous contentez de rire des
 „ sottises des hommes; ils ne méritent pas que
 „ vous les *éclairiez*. Cependant, il est toujours bon
 „ de couper de temps en temps quelques têtes de
 „ *l'hydre*, dussent-elles renaître. Ce *monstre*, en
 „ se souvenant du couteau, en est moins hardi et
 „ moins insolent. Il voit que vous tenez la massue
 „ prête à l'écraser, et il tremble.” d'Alembert lui
 mandoit le 29 décembre: “ je ne doute pas que nous
 „ ne parvinssions à *faire rebâtir le temple des Juifs*,
 „ si votre ancien disciple ne craignoit de perdre à
 „ cette négociation quelques honnêtes circoncis
 „ qui emporteroient de chez lui 30 ou 40 millions,
 „ Petit à petit *l'église de Dieu* se fortifie.” (a)

En 1764, Voltaire écrivoit le 8 Janvier: “ c'est
 „ bien dommage que cette *raison* funeste, qui nous
 „ égare si souvent, *s'élève avec autant de force contre*
 „ *la Religion chrétienne*” — Le 13 Février: “ telle
 „ est notre situation, que nous sommes l'exécration
 „ du genre humain, si nous n'avons pas pour
 „ nous les honnêtes gens. Il faut donc les avoir
 „ à quelque prix que ce soit. Travaillez donc à la
 „ vigne; *écrasez l'infâme!*” — Le 2 Mars: “ il est
 „ certain que ceux qui sont à la tête du Royaume

(a) Voltaire écrivoit encore à Helvetius en mars & août 1762
 “ les adorateurs de la raison ne connoissent pas assez leur force ”
 et il l'engageoit à propager avec plus d'ardeur que jamais tous les
 livres qui enseignoient le culte de la raison “ On oppose, lui disoit
 „ il, au *pédagogue chrétien* et au *pensez y bien* (livres de piété
 „ fort connus) de petits livres philosophiques qu'on a soin de ré-
 „ pandre partout adroitement. Ces petits livres se succèdent rapi-
 „ dement les uns aux autres. On ne les vend point, on les donne à
 „ des personnes affidées qui les distribuent à de jeunes gens et à des
 „ femmes.”

„ sont *plus tolérans qu'on ne l'a jamais été. . .* Il
 „ s'élève une génération nouvelle qui a le *fanatisme*
 „ en horreur. Les premières places seront un jour
 „ occupées par des philosophes. *Le règne de la*
 „ *raison* se prépare. Il ne tient qu'à vous d'avancer
 „ ces beaux jours et de faire mûrir les fruits
 „ des arbres que vous avez plantés. . . Fessez
 „ cette âne qui braie et qui rue.” (a) Le 7^{bre}. “en
 „ vérité, *le cœur saigne*, quand on voit les progrès
 „ des mécréans. Figurez-vous, que neuf ou
 „ dix *prétendus* philosophes, qui à peine se con-
 „ noissent, vinrent ces jours passés souper cher
 „ moi. L'un d'eux, en regardant la compagnie,
 „ dit : Messieurs, *je crois que le Christ se trouvera*
 „ *mal de cette séance*. Ils saisirent tous ce texte.
 „ Je les prenois pour des conseillers du prétoire
 „ de Pilate. . . La *perversité* est venue au point,
 „ qu'il y a dans Genève une assemblée qu'ils
 „ appellent *Cercle*, où l'on ne reçoit pas un seul
 „ *qui croie en Christ*; et lorsqu'ils en voient passer
 „ un, ils font des exclamations à la fenêtre comme
 „ les petits enfans, quand ils voient un capucin
 „ pour la première fois.” --- Le 19 septembre: “il faut
 „ agir en *conjurés* et non en *zélés*.” --- Le 13 décemb.:
 „ vous êtes le *prêtre de la raison* qui enterrez le
 „ *fanatisme*. Ce monstre *expire dans les mains de*
 „ *tous les honnêtes gens de l'Europe*. Il ne végète
 „ plus et ne fait entendre ses sifflemens que dans
 „ les galetas des auteurs du *Journal Chrétien* et
 „ de la *Gazette Ecclésiastique*. Dieu vous benisse!
 „ Dieu vous le rende! Cher défenseur de la rai-

(a) Crévier, Célèbre professeur de l'université de Paris, auteur de plusieurs bons ouvrages, où il combattoit la nouvelle philosophie.

„ son” --- En effet d'Alembert lui mandoit les meilleures nouvelles. “Le dernier Jésuite (lui écrit-il le 2 mars), qui sortira du Royaume emmenera avec lui le dernier Janséniste dans le panier du coche, et l'on pourra dire le lendemain les *ci-devant jansénistes*, comme nos seigneurs du Parlement disent aujourd'hui les *ci-devant soi-disant Jésuites*. *Le plus difficile sera fait, quand la philosophie sera délivrée des grands grenadiers du fanatisme et de l'intolérance*. Les autres ne sont que des Cosaques et des Pandoures, qui ne tiendront pas contre nos troupes réglées.---Et le 9 juillet: “Il me semble à en juger par bien de petites circonstances que depuis la mort d'une certaine Dame, le parti Jésuitique commence à revirer tant soit peu de bord. . . . *Si ce mouvement . . . alloit en s'accélégrant comme la chute des graves, la pauvre philosophie se trouveroit encore une fois dans le margouillis*. “ (Tant ils redoutoient les Jésuites!) --- Le 29 août: “j'ai lu, par une grace spéciale de la providence ce dictionnaire de *Satan*, dont vous me parlez. (Le dictionnaire philosophiq: de Volt.) Si j'avois des connoissances à l'imprimerie de Belzebuth, je la prierois de m'en procurer un exemplaire, car cette lecture m'a fait un plaisir de tous les diables.” (a) --- Et le 4 octobre: il me paroit que

(a) On voit par les lettres de voltaire des 27bre, 2, 12, & 19 Octobre de cette année pourquoi il ne vouloit point passer pour avoir fait le dictionnaire “C'est que par ordre du Roi, le procureur général prépare actuellement un réquisitoire; c'est qu'à l'âge de 71 ans, malade et presque aveugle, je suis près d'essuyer la persécution la plus violente. . . . Et ailleurs: “Vraiment j'ai lu ce dictionnaire *diabolique*: il m'a effrayé comme vous. Mais le comble de mon affliction est qu'il y ait des *chrétiens assez indignes de ce beau nom* pour me soupçonner d'être l'auteur d'un ouvrage aussi antichrétien.”

„ l'auteur n'a rien à craindre. Les pédans à petit
 „ rabat (le Clergé) n'ont pas le haut du pavé ;
 „ les pédans à grands rabats (le Parlement) sont
 „ allés planter leurs choux. L'ouvrage quoique peu
 „ commun, passe de main en main sans bruit et
 „ sans scandale. On le lit, on a du plaisir, *et on*
 „ *fait le signe de la croix pour empêcher que le*
 „ *plaisir ne soit trop grand. Et tout se passe fort en*
 „ *douceur.*” (a)

En 1765 Voltaire mandoit le 1^{er} Mai à d'Alembert
 „ Je ne conçois pas comment ce. . . a osé soutenir
 „ dans son tripôt que l'âme est spirituelle.” — Le 6
 „ Juillet : “ Si l'opinion est reine du monde, *les philo-*
 „ *sophes gouvernent cette reine. Vous ne sauriez*
 „ *croire combien leur empire s'étend.*” — Le 18 7^{bre},
 „ Genève est bien changé. *La raison y a fait des*
 „ *progrès, dont on se doutoit pas.* Calvin n'y sera
 „ bientôt regardé que comme un cuistre intolé-
 „ rant. . . *Jouissez de l'étonnante révolution qui se*
 „ *fait partout dans les esprits; et vivez pour éclai-*
 „ *rer les hommes.*” — Le 16 Octobre : “ *Les pré-*
 „ *tres sont dans la boue. Au milieu de toutes ces*
 „ *querelles l'infâme est dans le plus profond mépris.*
 „ On commence de tous cotés à ouvrir les yeux.
 „ IL Y A CERTAINS LIVRES DONT ON N'AUROIT
 „ PAS CONFIÉ LE MANUSCRIT A SES AMIS, IL Y
 „ A QUARANTE ANS, DONT ON A FAIT SIX ÉDI-
 „ TIONS EN DIX-HUIT MOIS ! . . . Vous sentez bien
 „ que le fanatisme écume de rage, à mesure que

(a) Voltaire écrivoit encore à Chauvelin le 2 Mars 1764 “ La
 „ lumière s'est tellement répandue de proche en proche, qu'on éclatera
 „ à la première occasion; et alors ce sera beau tapage. Les jeunes gens
 „ sont bienheureux ils verront de belles choses.”

„ le jour commence à luire. . . . *La raison* dit que
 „ les prêtres ne sont faits que pour prier Dieu”
 — Le 24 Juin “ C’en seroit trop, mon cher phi-
 „ losophe, si les *sages* avoient contre eux les prê-
 „ tres et les ministres. *Nous avons besoin des hom-*
 „ *més d’état pour nous défendre contre les hommes*
 „ *de Dieu. Je ne vous dis pas cela en l’air ; il y a*
 „ *du temps que j’ai de très bonnes raisons de penser*
 „ *ainsi.* --- “ d’Alembert s’impatiant, à la vue
 des obstacles, écrivoit à son maître le 22 No-
 vembre : “ Je voudrois bien servir la *raison*. . . Mais
 „ les hommes ne valent pas la peine qu’on prend
 „ pour les *éclairer*.” (a)

En 1766, le chef des conjurés écrivoit, le 26
 juin : “ les missionnaires courent les terres et les
 „ mers ; il faut au moins que les philosophes courent
 „ les rues. Il faut qu’ils aillent semer le *bon grain* de
 „ maison en maison. . . . prêchez et écrivez ; com-
 „ battez, convertissez ; rendez les *fanatiques* si
 „ odieux que le gouvernement soit honteux de les
 „ soutenir. . . . Le ridicule vient à bout de tout.
 „ *C’est la plus forte des armes*, et personne ne
 „ la manie mieux que vous. . . . si vous n’écrasez
 „ pas *l’infâme*, vous avez manqué votre vocation.
 „ *L’Église de la sagesse* commence à s’étendre dans
 „ les quartiers, où régnoit, il y a douze ans, le plus
 „ sombre *fanatisme*. Les provinces s’éclairent.
 „ Les jeunes magistrats pensent hautement. . . . On

(a) “ *Une révolution s’annonce de tous côtés*, mandoit Voltaire
 „ au comte d’Argental, la philosophie se fortifie dans l’Allema-
 „ gne septentrionale. Elle perce jusques dans *la superstitieuse*
 „ Bohême et en Autriche. . . . La même révolution se fait en Polo-
 „ gne, en Italie et en Espagne.” Lett. du 15 avril 1765, et 4 sep-
 „ tembre 1767.

„ est étonné des progrès que la raison humaine a
 „ faits en si peu d'années. ” --- Le 13 Octobre : “ NE
 „ POURRIEZ VOUS POINT MEDIRE CE QUE PRODUIRA
 „ DANS TRENTE ANS LA RÉVOLUTION , QUI SE
 „ FAIT DANS LES ESPRITS , DEPUIS MOSCOU JUS-
 „ QU'À NAPLES ? Je suis trop vieux pour espérer
 „ de voir quelque chose , mais je vous recommande
 „ le siècle qui se forme . . . Je vous salue , lumière
 „ du siècle. ” — En 1767 , le pontife de la *raison*
 „ écrivoit à d'Alembert le 4 Juin : “ on commence à
 „ ouvrir les yeux d'un bout de l'Europe à l'autre.
 „ Le fanatisme qui sent son avilissement , et qui
 „ implore le bras de l'autorité , fait , malgré lui ,
 „ l'aveu de sa défaite. (a) Les Jésuites chassés
 „ partout ; les Évêques de Pologne forcés d'être
 „ tolérans ; les ouvrages des Bolinbrocke , (b) des
 „ Freret , des Boulanger , répandus partout , sont
 „ autant de *triomphes de la raison*. Bénissons cette
 „ *heureuse révolution* , qui s'est faite dans l'esprit
 „ de tous les *honnêtes gens* depuis 15 ou 20 années ;
 „ ELLE A PASSÉ MES ESPÉRANCES . . . Adieu ,
 „ aigle , donnez cent coups de bec aux chouettes
 „ qui sont encore dans Paris. ” --- Le 19 juin : “ La
 „ lumière s'étend partout : la *sixième édition du*
 „ *dictionnaire philosophique* paroît en Hollande , tête
 „ levée (c) . . . La *superstition fanatique* est bafouée

(a) Ces expressions s'appliquent au clergé de France , qui n'avoit pas , on le voit maintenant , exagéré l'influence , les progrès et les résultats futurs de cette horrible philosophie.

(b) Un grand nombre de brochures aussi licentieuses qu'impies , et qui avoient Voltaire & comp. pour auteurs , étoient attribuées par les adeptes , à Bolinbrocke , freret , Boulanger &c. On voit presque à chaque page de la correspondance de Voltaire , combien il craignoit d'abord qu'on ne les lui attribuat.

(c) C'est une des plus infâmes productions de Voltaire. Outre qu'il y tourne continuellement la Religion Chrétienne en ridicule , il y détruit tous les fondemens de la morale , en insinuant les principes du matérialisme

„ de tous cotés. Le Roi de Prusse dit qu'on la
 „ traite comme une vieille, qu'on adoroit quand
 „ elle étoit jeune, et qu'on méprise, quand elle
 „ est vieille “ — Le 4 septembre: “ j'espère que bien-
 „ tôt tous ces marauds de théologiens seront si
 „ ridicules qu'ils ne pourront nuire. Notre Impé-
 „ ratrice Russe les mène grand train; leur dernier
 „ jour approche en Pologne. Il est tout arrivé en
 „ Prusse et dans l'Allemagne septentrionale. La
 „ maison d'Autriche et de Bavière sont les seuls,
 „ qui soutiennent encore ces pédans. Cependant
 „ on commence à s'éclairer à Vienne même. Par-
 „ dieu *le temps de la raison est venu!* ô Nature,
 „ graces immortelles vous soient rendues! . . . Mon
 „ cher philosophe, rendez tous ces pédans là aussi
 „ énormément ridicules que vous le pourrez. Fai-
 „ tes qu'on les montre au doigt quand ils passe-
 „ ront dans la rue.” — Le 30 Septembre: “ voilà
 „ plus de trente écrits depuis deux ans qui se
 „ répandent dans toute l'Europe. Il est IMPOSSI-
 „ BLE QU'À LA LONGUE CELA N'OPÈRE PAS QUEL-
 „ QUE CHANGEMENT UTILE DANS L'ADMINIS-
 „ TRATION PUBLIQUE. (a) Celui qui a dit le pre-
 „ mier que les hommes ne pourroient être heureux
 „ que sous des Rois *philosophes* avoit sans doute
 „ grande raison. Je suis trop vieux pour voir un
 „ si beau changement, mais *vous en verrez du*
 „ *moins les commencemens.*” — Le 26 décembre: “je

(a) Il avoit certes bien calculé les principaux résultats de cette
grande révolution. Il est impossible de ne pas convenir que l'état
 actuel de la Religion et de ses Ministres, dans presque toute
 l'Europe, ne soit un des résultats les plus manifestes de cette
 épouvantable conjuration, inouïe dans les annales du monde.

„ ne sais quel démon a soufflé depuis quinze ans
 „ sur les trois quarts de l'Europe ; mais *la foi est*
 „ *anéantie*. . . . Le fanatisme lève encore la tête
 „ dans la fange où il est plongé. Hercule, ameu-
 „ tez des Hercules. Encore une fois c'est l'opinion
 „ qui gouverne le monde , et c'est à vous de gou-
 „ verner l'opinion.” d'Alembert n'y manquoit
 pas , il faisoit circuler partout les brochures philo-
 sophiques. “ Il nous pleut ici d'Hollande , écri-
 „ voit-il le 22 septembre ; des ouvrages sans
 „ nombre contre le *fanatisme*. . . Il semble qu'on
 „ ait résolu de faire le siège de *l'infâme* dans les
 „ formes , tant on jette de boulets rouges dans la
 „ place.” Voltaire faisoit aussi le siège de la *tyran-*
nie ; car d'Alembert lui écrivoit le 14 juillet : “ je
 „ suis presque fâché , quand j'apprends par le public
 „ que vous avez donné , sans m'en rien dire , quel-
 „ que nouveau camouflet au *fanatisme* et à la *ty-*
rannie , sans préjudice des gourmades à poings
 „ fermés que vous leur appliquez si bien d'ail-
 „ leurs ; il n'appartient qu'à vous de rendre ces
 „ DEUX FLÉAUX du genre humain odieux et ridi-
 „ cules. “ (voyez ci-dessus les aveux de la Harpe et
 „ de Condorcet à ce sujet. pag. 58 et 61.

En 1768. Voltaire écrivoit à d'Alembert le 2 sep-
 tembre : “ Damilaville doit être content , et vous
 „ aussi du mépris où *l'infâme* est tombée chez tous
 „ les honnêtes gens de l'Europe. C'étoit tout ce
 „ qu'on vouloit , et tout ce qui étoit nécessaire ;
 „ on n'a jamais prétendu *éclairer* les cordonniers

„ et les servantes ; (a) *c'est le partage des Apô-*
 „ *tres.*” — Le Roi de Prusse lui avoit écrit à ce
 „ sujet le 14 avril de l'année précédente : “ *il faut*
 „ *un miracle pour sauver l'Église ; vous aurez la*
 „ *consolation de faire son épitaphe.*” — La pluie des
 „ livres contre la *prétraille* continue toujours à
 „ verse, écrivoit encore Voltaire à d'Alembert le
 „ 15 octobre “ *avez-vous lu la Riforma d'Italia*
 „ dans laquelle le terme de canaille est le seul dont
 „ on se sert pour caractériser les moines. Vous
 „ connoissez le petit abrégé des usurpations papa-
 „ les sous le nom *de droits des hommes.*” (b) — Et
 „ le 31 décembre : “ *avez-vous jamais lu le Caté-*
 „ *chumène, une ode contre tous les Rois* dans la
 „ dernière guerre, une *lettre au docteur Pansophe.*
 „ Tout cela est de la même main. On a cru y
 „ reconnoître mon style.”

En 1769 : “ il s'est fait, mandoit Voltaire à
 „ d'Alembert le 13 janvier : il s'est fait un prodigieux
 „ changement dans le Parlement de Toulouse,
 „ la moitié est devenue philosophe, et les vieilles

(a) On sait que Voltaire ne vouloit pas qu'on parlât devant ses gens contre la confession. Il craignoit d'être un jour volé ou assassiné. Il écrivoit cependant le 20 Décembre 1768 au marquis de VILLEVIELLE. “ Le peuple est bien sor ; cependant la philosophe „ pénètre jusqu'à lui. Il y a des philosophes jusques dans les boutiques de Paris.”

(b) Cet ouvrage impie est de Voltaire. On le trouve dans le tome 29 de ses œuvres, ainsi que plusieurs autres où il attaque les *deux fléaux* du genre humain ; notamment l'écrit intitulé : *idées républicaines* ; où l'on trouve cette maxime : *le gouvernement civil est la volonté de tous exécutée par un seul ou plusieurs, en vertu des loix que tous ont portées.*” Et cette autre “ *si une communauté d'hommes est maîtrisée par un seul ou par plusieurs, c'est visiblement PARCEQU'ELLE N'A PAS EU NI LE COURAGE NI L'HABILETE DE SE GOUVERNER ELLE-MEME. !!*

„ têtes rongées de la teigne de la barbarie mourront
 „ bientôt. . . J'ai regretté Damilaville; il avoit l'en-
 „ thousiasme de St. Paul, et n'en avoit ni l'extra-
 „ vagance ni la fourberie. C'étoit un homme néces-
 „ saire. . . . Vous n'avez point les bons livres à
 „ Paris; le militaire philosophe, les doutes, l'im-
 „ posture sacerdotale, le polissonisme dévoilé. Il
 „ paroît, tous les huit jours, un livre dans ce goût
 „ en Hollande. Nous aurons bientôt de nouveaux
 „ dieux et une nouvelle terre.—Le 28 octobre: “voici
 „ une chose plus intéressante: Grimm assure que
 „ l'Empereur est des nôtres; (a) cela est heureux;
 „ car la duchesse de Parme sa sœur est contre
 „ nous.” Voyez encore à ce sujet les lettres de
 Voltaire au Roi de Prusse en novembre 1769
 et 1770. “Un Bohémien qui a beaucoup d'es-
 „ prit et de philosophie, nommé Grimm, m'a mandé
 „ que vous aviez initié l'Empereur à nos Saints-
 „ mystères. — Voilà une bonne récolte pour la
 „ philosophie: ” et Frédéric lui écrivoit le 16
 „ août 1770: “je vais trouver l'Empereur, qui m'a
 „ invité à son camp de Moravie, non pas pour
 „ nous battre comme autrefois, mais pour vivre
 „ en bons voisins. Ce Prince est très-aimable et
 „ plein de mérite. Il aime vos ouvrages et les lit
 „ autant qu'il peut. Il n'est rien moins que super-
 „ stitieux. Enfin, c'est un Empereur tel que
 „ de long-temps il n'y en a eu en Allemagne.”

En 1770; le triomphe des adorateurs de la raison
 étant alors assuré, et le progrès des lumières par
 toute l'Europe ne leur laissant plus rien à désirer

(a) Joseph, alors Roi des Romains,

que cette *grande révolution* qui devoit en être la suite nécessaire, il parut convenable aux adeptes d'ériger, cette année, un monument qui transmet à la postérité la mémoire de ce grand événement. Le célèbre Pigal fut envoyé à Ferney pour faire la statue du *grand homme*, qui avoit terrassé le *fanatisme*, et la correspondance nous apprend les noms des personnages illustres et des têtes couronnées qui voulurent contribuer aux frais de cette dépense. “ Je ne saurois vous dire, lui écrivoit d'Alembert le 30 Mai, combien M. Pigal est flatté du choix qui a été fait de lui pour ériger ce monument à votre gloire, à la sienne, et à celle de la nation française. ” Voltaire affectoit de refuser cet honneur. “ On veut, mandoit-il à d'Alembert, dresser un monument contre le *fanatisme*, contre la *persécution*; c'étoit vous; c'étoit Diderot qu'il falloit mettre là. Je me tiens pierre d'attente. — Le 21 Juin; parlant de ce monument: “ c'est un beau soufflet, mon cher et vrai philosophe, que vous donnez au *fanatisme* et aux lâches valets de ce monstre. . . . Vous écrasez, sous ce marbre, la *superstition* qui levoit encore la tête. . . . M. Pigal m'a fait parler et pensant. ”

Diderot venoit de s'acquérir de nouveaux droits à la reconnaissance des *amis de la raison*. “ Mon très cher philosophe, écrivoit Voltaire à d'Alembert, le 16 juillet; je vous prie de me dire ce que vous pensez du *système de la nature*. Il me paroît qu'il y a des choses excellentes, UNE RAISON FORTE, et de l'éloquence mâle, et que par conséquent il fera un *mal affreux* à la philo-

„ sophie (il sera une occasion de la persécuter.) Il
 „ m'a paru qu'il y avoit des longueurs , des répé-
 „ tions et *quelques inconséquences. Mais il y a*
 „ *trop de bon , pour qu'on n'éclate pas avec fureur*
 „ *contre ce livre. Si on garde le silence , ce sera*
 „ *une preuve du prodigieux progrès que la tolé⁴*
 „ *rance fait tous les jours. On s'arrache ce livre*
 „ *dans toute l'Europe. “ Voulez-vous savoir , mon*
 „ *cher maître , lui répondit d'Alembert le 25 du*
 „ *même mois , ce que je pense du système de la*
 „ *nature. Je pense comme vous qu'il y a des lon-*
 „ *gueurs , des répétitions , mais c'est un terrible*
 „ *livre. Cependant , je vous avoue , que sur l'exis-*
 „ *tance de Dieu , l'auteur me paroît trop ferme*
 „ *et trop dogmatique , et je ne vois en cette matière*
 „ *que le scepticisme de raisonnable. Qu'en savons-*
 „ *nous ? est , selon moi , la réponse à presque tou-*
 „ *tes les questions métaphysiques ; et la réflexion*
 „ *qu'il faut y joindre , c'est : puisque nous n'en savons*
 „ *rien , il ne nous importe pas sans doute d'en savoir*
 „ *davantage. ”* Ainsi d'Alembert jugeoit que Diderot
 étoit encore *trop ferme sur l'existence de Dieu !* En
 vérité , c'étoit lui faire beaucoup trop d'honneur .

Qu'on juge maintenant si le Clergé de France
 étoit fondé à déclarer en 1765 , 1772 et 1775 , que
 le philosophisme avoit “ introduit dans presque
 „ toutes les conditions des mœurs , des maximes
 „ et un langage inconnu à nos pères . . . qu'une
 „ affligeante révolution s'achevoit tous les jours
 „ sous ses yeux dans les mœurs publiques . . . Que
 „ la philosophie avoit infecté de son venin l'his-
 toire

„ toire , (a) la poésie , les sciences , le théâtre , les
 „ arts même ; qu'elle avoit tout associé à ses fu-
 „ nestes complots . . . qu'elle envahissoit les villes
 „ et les campagnes , les conditions supérieures et
 „ les conditions obscures , tous les états , toutes les
 „ classes de citoyens .” Qu'on juge enfin si l'avocat
 général du Parlement de Paris , avoit exagéré les
 progrès de cette terrible contagion , en affirmant
 en 1770 , que “ les impies ont voulu renverser
 „ les autels , éteindre la croyance , et que *cette*
 „ *révolution s'étoit pour ainsi dire opérée.*”

Du reste , on peut se former une idée du mépris
 que ces prétendus philosophes avoient pour les
 hommes de génie , que tous les savans dignes de ce
 nom placent au rang des principaux chefs de la
 vraie philosophie modernè. Au jugement de Vol-
 taire , le célèbre Leibnitz n'étoit que “ un charlatan
 „ et le gascon de l'Allemagne , et Descartes étoit
 „ un bien autre charlatan .” (Lettre à d'Alembert
 du 23 décembre 1768 .) Ils ne pouvoient pas plus
 supporter la gloire des grands hommes qui avoient
 excellé dans les belles lettres ; ainsi d'Alembert re-
 gardoit *Athalie* , le chef d'œuvre de la scène française ,
 comme *une tragédie de collège* . Ceux même qui

(a) Qui pourroit croire que l'*essai sur l'histoire générale* , où
 Voltaire présente sans cesse la religion comme le fléau des états ,
 et vomit des torrens de fiel contre tous les prêtres , fut enseignée
 publiquement à Toulouse dès l'année 1770 ? C'est Voltaire lui-même
 qui l'apprend à d'Alembert dans sa Lettre du 3 mars 1770 “ L'abbé
 „ Audra , parent de l'Abbé Morellet , docteur de Sorbonne comme
 „ lui , professeur d'histoire à Toulouse , enseigne publiquement
 „ mon *histoire générale* . Il a fait plus : il l'a fait imprimer à l'usage
 „ des collèges *avec privilège* . Un Vicaire l'a brûlée devant sa
 „ porte . Le premier président l'a envoyé prendre par deux huis-
 „ siers , et l'a *menacé du cachot* en pleine audience . Presque tout
 „ le Parlement court aux leçons de l'Abbé Audra . On ne recon-
 „ noit plus ce corps .

concouroient avec eux à la propagation des *grandes lumières*, n'étoient souvent pas plus épargnés que les autres. Jean Jacques Rousseau, écrivoit d'Alembert le 11 Août 1766, “ est une *bête féroce* „ *qu'il ne faut voir qu'à travers des barreaux*, et „ *toucher qu'avec un bâton.*”

NOUVEAUX PRÉSAGES D'UNE RÉVOLUTION, QUI
DEVOIT RENVERSER PARTOUT L'AUTEL ET
LE TRÔNE.

NOUS ne saurions trop multiplier les preuves claires et péremptoires, que nous fournit l'histoire des années qui ont précédé la révolution de France, d'une atroce conjuration formée par *les adorateurs de la raison* pour renverser tous les Gouvernemens, toute espèce de Religion. Il est certain que presque tous les écrivains français, qui se sont efforcés de persuader à leurs compatriotes et à tous les autres peuples de l'Europe, que la révolution française n'étoit que le résultat de ce qu'ils appeloient *les excès, les sottises, les crimes du despotisme*, étoient gangrenés par le philosophisme, et qu'à l'exemple des Voltaire, des d'Alembert, des Diderot &c., ils dénaturèrent tous les faits, accumulant impostures sur impostures, calomnies sur calomnies, imputant au plus doux, au plus humain des Rois les intentions les plus odieuses, les atrocités les plus révoltantes. Et ils réussirent d'autant mieux à donner sur ce point le change à toute l'Europe,

que les succès de Voltaire avoient partout préparé depuis longtemps les esprits à les en croire sur parole. La correspondance de ce dernier et des autres adeptes de la nouvelle philosophie s'étendoit par toute l'Europe. On en trouve la preuve dans le recueil des œuvres du chef des conjurés, qui citoit souvent avec complaisance, et notamment dans ses Lettres à d'Alembert des 5 et 23 novembre 1770, les noms des Souverains qui étoient devenus ses admirateurs et ses disciples. On y voit aussi tous les mouvemens que se donnoit d'Alembert pour infecter toutes les cours étrangères, toutes les académies et les familles les plus illustres du poison de sa philosophie. Il se plaignoit souvent de ne pouvoir suffire aux demandes que lui faisoient, de toutes parts, les Princes et les plus grands Seigneurs, de gouverneurs, d'instituteurs, de fondateurs d'académie, de secrétaires, d'intendans &c. . . Le moyen de concevoir que les Souverains de l'Europe, ayent pu se méprendre aussi longtemps sur le véritable objet de ces nouvelles doctrines !

Voltaire, il est vrai, engageoit souvent ses *frères* à se tenir sur leurs gardes, et surtout à ne pas déclarer trop tôt leurs projets hostiles contre tous les gouvernemens. “Ceux qui se font tuer pour ,, ces Messieurs là, (les Rois) sont de terribles ,, imbécilles, écrivoit-il à d'Alembert; *gardez-moi ,, ce secret avec les Rois et avec les Prêtres.*” (12 décembre 1757.) Mais les productions de la nouvelle philosophie étoient répandues par toute l'Europe, comme elles le sont encore aujourd'hui; et il ne falloit pas être très-clairvoyant pour s'appercevoir

qu'elle attaquoit à la fois les deux puissances. Le fanatique Raynal ne dévoiloit-il pas assez nettement en 1770 tous les projets de la *philosophie* dans un ouvrage alors répandu dans toute l'Europe? " Puissent les vraies lumières, s'écrioit-il; faire
 „ rentrer dans leurs droits des êtres, qui n'ont
 „ besoin que de les sentir pour les reprendre! Sages
 „ de la terre, philosophes de toutes les nations,
 „ c'est à vous à faire des loix, en les indiquant à
 „ vos concitoyens. Ayez le courage d'éclairer vos
 „ frères. . . Faites rougir ces milliers d'hommes sou-
 „ doyés qui sont prêts à exterminer leurs conci-
 „ toyens aux ordres de leurs maîtres. Soulevez dans
 „ leurs âmes la nature et l'humanité contre ce ren-
 „ versement des lois sociales. Apprenez leur que la
 „ liberté vient de Dieu, l'autorité des hommes.
 „ Révélez leur les mystères qui tiennent l'univers
 „ à la chaîne et dans les ténèbres, et que s'apper-
 „ cevant combien on se joue de leur crédulité,
 „ les peuples éclairés tous à la fois vengent enfin la
 „ gloire de l'espèce humaine." Et ailleurs: on se délivre
 „ d'un tyran par l'expulsion ou la mort."

Mais rien ne découvrit mieux les plans de nos sophistes qu'une véritable production du génie, laquelle, malgré les efforts des adeptes pour l'empêcher de circuler, fit néanmoins dans le temps une assez grande sensation. Nous parlons des *mémoires philosophiques du Baron de *** grand Chambellan de l'Impératrice Reine*. (a) Ces mémoires rédigés par l'illustre Abbé de Crillon (b); firent jeter

(a) Imprimés à Paris chez Berton. 2 vol. in 8vo 1777 & 1778.

(b) Louis Athanase de Crillon, ancien agent général du Clergé de France, Conseiller d'Etat &c., Frère du Duc de Crillon qui s'empara de Mahon en 1782.

les hauts cris à toute la séquelle philosophique, qui, alors très-puissante, fit semblant de vouloir l'attaquer en calomnie. l'Abbé de Crillon, loin d'en être effrayé, s'offrit de prouver publiquement tout ce qu'il avoit écrit; de soumettre à des confrontations juridiques les personnages qu'il avoit mis en scène, menaçant d'ailleurs de faire imprimer les noms des *philosophes* en toutes lettres. On ne s'attendoit pas à un tel défi, et il parut prudent de se taire. L'auteur de ces intéressans mémoires introduit le Baron Allemand à la *Cour* de d'Alembert, au moment où le coryphée de la philosophie étoit entouré de ses courtisans, mais que bientôt il congédia d'un clin d'œil. “ Ces hommes, lui dit le

„ grand philosophe, que vous avez vus, sont des
 „ infortunés pleins d'esprit et de talens. Il suffit
 „ d'être humain et d'avoir un peu de crédit pour
 „ être assiégé d'une foule de malheureux. Les
 „ grands de tous les Royaumes me demandent sans
 „ cesse des gouverneurs pour leurs enfans. Je fais
 „ pour eux, ce que j'ai fait pour vous; je leur
 „ envoie les jeunes gens que j'ai formés. Ils por-
 „ tent *la lumière* dans les différentes cours de l'Eu-
 „ rope. *Ce sont les missionnaires de la philosophie.*
 „ Ainsi je sers l'infortune et l'humanité; car c'est
 „ de l'éducation que dépend le bonheur des hom-
 „ mes. Avouez le: vous me devez ces principes
 „ qui font aujourd'hui votre félicité.

... “ Il ne manque à votre félicité que de ban-
 „ nir entièrement de votre esprit des fantômes et
 „ des doutes ridicules qui ne conviennent point à
 „ un homme éclairé. J'ai reconnu en vous l'âme

„ d'un philosophe, et si vous connoissiez vos
 „ forces, vous joueriez un jour le plus grand rôle.
 „ Oui, continua-t-il avec un air d'enthousiasme,
 „ *vous pourriez nous aider à consommer une opéra-*
 „ *tion que nous méditons depuis bien des années.*
 „ *Il s'agit de réformer toutes les têtes* — Je ne pus
 „ m'empêcher de rire, et de convenir que le projet
 „ étoit vaste — Point de complimens, me dit-il,
 „ point de plaisanteries. Vous ne soupçonnez pas
 „ la sagesse, l'importance, la grandeur de nos
 „ desseins. Il est question du bonheur des hom-
 „ mes. *Tout nous assure que cette grande époque est*
 „ *réservee au siècle où nous vivons.* Depuis près
 „ de trente ans, *les lumières* se repandent sur notre
 „ globe. La doctrine que nous annonçons à l'uni-
 „ vers est palpable. Nous le rappelons à la nature :
 „ hors d'elle point de vérité : et pour exécuter une
 „ conversion universelle, nous ne voulons em-
 „ ployer que *la seule raison de l'homme. La raison*
 „ *et la nature*, voilà les Dieux de la philosophie.
 „ Rendons nos semblables heureux : renversons
 „ *les préjugés* des nations. *Etouffons une religion*
 „ *barbare et funeste à la société. Donnons un frein*
 „ *à l'autorité des Rois* ; et peut-être forcerons-nous
 „ un jour ces despotes de la terre à se précipiter
 „ de leur trône pour se confondre avec leurs su-
 „ jets, en leur rendant cette *liberté primitive*, qui
 „ fait le vrai patrimoine de l'homme. Ah ! Mon-
 „ sieur, m'ajouta-t-il, quelle gloire pour vous de
 „ cœopérer à ce grand ouvrage. Attendez-vous à
 „ être regardé par nos derniers neveux comme un
 „ des premiers législateurs du monde, et comme
 „ le bienfaiteur de l'humanité.”

Dans une assemblée où se trouvoient les principaux chefs de la philosophie, “ on convint qu’il
 „ falloit s’entretenir des affaires politiques et de
 „ la situation du gouvernement. Tout le monde
 „ connoit la liberté qui régné dans les caffés de
 „ Londres; mais personne ne concevra jamais
 „ jusqu’à quel point elle fût portée dans cette con-
 „ vocation extraordinaire. (a) Les Ministres et les
 „ Rois étoient appelés à leur jugement. *Malheur*
 „ *aux Princes qui ne faisoient pas régner dans leurs*
 „ *états* LA TOLÉRANCE ABSOLUE DE TOUTES
 „ LES RELIGIONS. Un grand monarque du Nord
 „ fut porté jusqu’aux nues, et les philosophes
 „ trouvèrent qu’il ne manquoit à sa gloire que de
 „ briser sa couronne aux pieds de ses peuples. . . .
 „ Nos philosophes faisoient passer en revue toutes
 „ les puissances de la terre. Les ministres des Rois
 „ n’étoient grands, selon eux, qu’autant qu’ils se
 „ servoient de leur pouvoir pour affoiblir l’auto-
 „ rité de leurs maîtres, et le génie n’étoit accordé
 „ qu’à ceux qui *d’une main sûre et hardie s’ap-
 „ prochoient des marches du trône, tandis que de l’autre ils jet-
 „ toient les fondemens d’une République universelle.*
 „ C’étoient-là les Dieux de la patrie. . . . Après
 „ avoir calculé le *progrès des lumières, et avoir*
 „ jetté un coup d’œil rapide sur tous les évène-
 „ mens possibles, ils finirent par conclure que les
 „ Lapons pourroient bien devenir avant peu *d’assez*
 „ *bons philosophes.*”

On sait que les *philosophes* français ont voulu réaliser dans leur convention nationale ces pitoyables et absurdes rêveries; mais poursuivons.

(a) Assemblée, qui préludoit au fameux club de la propagande.

Dans une *Saturnale philosophique*, à laquelle le Baron fut admis, “ je vis, dit-il, au milieu de la
 „ salle le buste d’un grand philosophe élevé sur
 „ un piedestal. Devant ce buste se trouvoit un pe-
 „ tit autel à l’antique destiné à faire bruler de l’en-
 „ cens. . . Le président habillé en *sacrificateur* étoit
 „ au milieu (du cercle), dans une place un peu
 „ plus élevée. . . On brula devant le buste un ou-
 „ vrage écrit contre les philosophes. . . Ils avoient
 „ un livre rouge *des persécutions*, où ils notoient
 „ leurs ennemis pour en prendre vengeance à la
 „ première occasion. Le secrétaire perpétuel dé-
 „ clara qu’on avoit imprimé par ordre de l’assem-
 „ blée *cinquante-sept ouvrages importants*, dont
 „ quarante écrits contre la religion dominante ;
 „ mais qui *n’ont pu se vendre* à cause de la méta-
 „ physique *si neuve* qu’ils contenoient. Qu’il en a
 „ couté pour cela 48 mille livres à la société ; mais
 „ que les dix-sept autres, *qui surpassent la force*
 „ *de l’Arétin*, ont presque réparé la perte que les
 „ 40 autres écrits ont occasionnée, puisque, les
 „ frais payés, il est rentré dans la caisse un bé-
 „ néfice de 40,000 livres. . . Ces sortes de fêtes
 „ ont été particulièrement instituées pour les jeu-
 „ nes gens de qualité. Leur réception parmi nous
 „ leur tourne la tête. Ce sont des membres très-
 „ nécessaires : ils passent leur vie à la cour et
 „ dans le grand monde. Nous sommes maitres de
 „ leurs organes. Ils nous apprennent tout ce qu’ils
 „ entendent, et nous leur faisons dire tout ce que
 „ nous voulons. Ils noirçissent et perdent souvent
 „ nos ennemis, et ils augmentent notre considéra-
 „ tion par le respect et l’admiration qu’ils témoi-
 „ gnent

„ gnent pour nos personnes. . . Nous leur rendons
 „ cependant plus qu'ils ne nous prêtent. Nous leur
 „ donnons une certaine réputation . . . mais en gé-
 „ néral, politiquement nous les flattons, et *philo-*
 „ *sophiquement* nous en faisons très-peu de cas.

“ Vous entendrez traiter devant vous les affaires
 „ les plus essentielles à notre constitution. Vous
 „ verrez au grand jour les ressorts qui meuvent
 „ cette république, *dont la moindre ambition ne peut*
 „ *être que de renverser tôt ou tard le trône et les*
 „ *autels*. Ces sortes de matières ne se traitent qu'à
 „ portes closes et en présence de ceux qui tien-
 „ nent les rênes des affaires. L'homme chez qui
 „ vous dinez aujourd'hui (Turgot) est un des
 „ philosophes les plus zélés. (a) Il nous soutient
 „ de tout son crédit, et nous couvre pour ainsi
 „ dire, de son autorité. Il a conçu pour vous la
 „ même amitié que je vous ai vouée. Nous avons
 „ sur vous les mêmes vues, et sans nous être com-
 „ muniqué notre manière de penser, nous espé-
 „ rons l'un et l'autre, que vous serez un jour en
 „ Allemagne le soutien de la philosophie. Vous
 „ êtes réservé pour étendre son empire, et nous
 „ nous flattons de pouvoir, par votre canal, éta-
 „ blir entre Paris & Vienne la plus utile corres-

(a) D'Alembert écrivoit à Voltaire le 18 Octobre 1760 “ M. Tur-
 „ got m'écrit qu'il compte être à Genève vers la fin de ce mois.
 „ Vous en serez sûrement très content. C'est un homme d'esprit,
 „ très-instruit, en un mot, un très-honnête *cacouac* [sobriquet de
 „ *philosophe*] mais qui a de bonnes raisons pour ne le pas trop
 „ paroître. ” Voltaire lui répondit le 17 Novembre: “ Mon cher-
 „ mal re, mon cher philosophe, je suis encore tout plein de M. Tur-
 „ got. . . Si vous avez plusieurs sages de cette espèce dans
 „ votre secte, je tremble pour *l'infâme; elle est perdue pour la*
 „ *bonne compagnie*. ”

„ pondance. — Votre plan est bien conçu : le croyez-
 „ vous d’une exécution facile ? notre Impératrice ,
 „ la connoissez-vous. . . . inébranlable dans ses
 „ principes , elle fait régner avec elle la religion
 „ de ses pères ; et cette même religion , vous l’ab-
 „ horrez , vous voulez la détruire — eh ! vraiment
 „ je le sais bien ; c’est que votre Impératrice n’est
 „ pas philosophe ; mais par les moyens que nous
 „ vous communiquerons , *les générations' de vos*
 „ *princes pourront le devenir un jour.* Ce n’est
 „ qu’en calculant bien , qu’en combinant tous les
 „ événemens possibles , que nous venons à bout
 „ d’exécuter des choses difficiles et presque inespé-
 „ rées. Nos démarches sont le fruit de la réflexion et
 „ de la sagesse , et croyez en mon expérience , il est
 „ un point déterminé où tous les événemens vien-
 „ nent aboutir ; il n’est question que de les pré-
 „ voir et de les bien préparer. La conquête d’un
 „ Royaume est incertaine : elle dépend toujours
 „ de la fortune et des circonstances. *Mais notre*
 „ *domination n’est établie que par l’esprit. Nous*
 „ *subjuguons les peuples par la raison. L’intérêt*
 „ *personnel , les plaisirs , la liberté ; voilà nos cohortes , nos légions , et quelle puissance pourroit résis-*
 „ *ter à des armes aussi victorieuses ?* Au reste , *oser*
 „ *tout , et ne rien craindre : voilà notre cri de*
 „ guerre.

“ Il est question aujourd’hui de vous démontrer
 „ que nécessairement nous devons jeter , dans nos
 „ commencemens , des racines profondes , et que
 „ ces racines une fois affermiés , *nous devenons in-*
 „ *destructibles.* Telle est la nature de notre gou-

„ vernement. Nous paroissions d'abord des citoyens
 „ isolés ; *mais dans peu, nous sommes rois, et tout*
 „ *se meut à notre volonté.* Enfin pour se former
 „ une idée juste de notre puissance, il *faudroit cal-*
 „ *culer le pouvoir du génie, des passions et de l'in-*
 „ *dépendance.*

Dans une assemblée de philosophes, où se trou-
 voit le Baron, l'un d'eux tint ce langage : “ je vous
 „ prédis une grande révolution : je l'affirme,
 „ Messieurs, le chef-d'œuvre de notre politique est
 „ de nous être emparés du sceptre de la littérature.
 „ Quel est l'écrivain assez hardi pour oser ap-
 „ procher de nos portiques, s'il n'est voué à la
 „ philosophie, et s'il n'appuye ses prétentions sur
 „ une foule d'ouvrages furtivement imprimés ? Ces
 „ couronnes et la gloire d'être assis parmi nous
 „ éterniseront la durée de notre république. *Oui,*
 „ *si nos opérations ne sont pas traversées, et qu'on*
 „ *nous laisse encore, DIX ANNÉES, les maîtres de*
 „ *disposer des faveurs littéraires, je prétends que non*
 „ *seulement nous serons indestructibles, mais QUE*
 „ **TOUT CULTE SUPERSTITIEUX SERA BANNI DE**
 „ **LA FRANCE ;** et *s'il faut une religion pour le*
 „ *peuple, nous en introduirons une plus tolérante*
 „ *et plus commode.*” (Le culte de *la raison.*)

Notre philosophe lut au noble étranger les règle-
 mens, les maximes qui dirigent les conjurés. “ Em-
 „ parez-vous de toutes les académies littéraires.
 „ *Leurs temples doivent un jour devenir vos écoles.*
 „ (L'événement a bien justifié la prédiction.) Cher-
 „ chez y vos couronnes. Ne précipitez rien. Ca-

„ chez vos vues. C'est à une profonde dissimulation
 „ que cette gloire est réservée. Ne confiez l'exé-
 „ cution de cette haute entreprise, à laquelle vos
 „ destinées sont attachées, qu'à des hommes
 „ froids, qui, le compas à la main, et calculant
 „ sans cesse les momens et les circonstances, ha-
 „ teront par leur prudence et leurs délais *le*
 „ *triomphe de la philosophie*. Parvenus à ce degré
 „ de pouvoir, *croyez que vous êtes bien près de la*
 „ *grande révolution*. Alors *repandez la lumière et*
 „ *parlez au peuple.*”

“ La plupart des grands maximes, continua-t-il
 „ que nous venons d'entendre s'observent journal-
 „ lement. J'apprehende néanmoins que nous ne
 „ précipitions un peu trop les événemens. En effet,
 „ le succès n'a point encore pleinement répondu
 „ à nos espérances. Il y a quelque temps *que le*
 „ *moment décisif étoit arrivé*. (a) J'avoue que des

[a] En 1775, le prix du bled augmenta tout à coup d'une manière effrayante. Le sétier du bled qui avoit valu jusques-là 12 à 18 francs, fut élevé à 30, 36, et même 40 francs. Il circuloit alors un grand nombre d'écrits clandestins, dont la police ne pouvoit arrêter la publication. On annonçoit le plus intolérable des jougs, si le peuple ne soutenoit la fermeté du parlement. Plusieurs milliers de brigands répandus en même temps dans les provinces, bruloient les moulins, détruisoient le bled et la farine. Au lieu de se partager eutr'eux le butin, ils jettoient le bled et les farines dans les rivières et démolissoient les fours. Il a été remarqué par tous les historiens modernes, que ces tristes événemens étoient parfaitement semblables à ceux qui eurent lieu en 1789, au commencement de la révolution. Le Roi mit fin à ces desordres en autorisant tous les prévôts de la marechaussée à juger sur le champ et en dernier ressort tous les brigands. L'abbé Barruel dans ses *mémoires sur le jacobinisme* t. 2. P 448, cite à ce sujet une anecdote, dont il donne pour garants le comte de Martange, M. de Bertrix, et le Chevalier de Myon temoins oculaires, tous trois officiers du régiment de la Sarre. Un certain Snetty officier de cavalerie invita à l'époque de ces troubles les officiers du régiment de la Sarre, alors en garnison à Lille, à s'assembler en loge maçonnique, qui se tint à une guinguette appelée *la nouvelle aventure*, et où il leur fit les propos les plus séditieux. Il leur dit “ qu'il en est temps

„ circonstances brillantes sembloient nous l'annon-
 „ cer, et pour obéir à ces derniers commandemens
 „ de notre institut: ” *repandez la lumière et parlez
 au peuple.* “ Cent ouvrages parurent sur le champ
 „ et les provinces en furent inondées. Pour rendre
 „ nos progrès plus rapides, nous imaginâmes de
 „ créer *des philosophes de campagne.* Notre projet
 „ fut de les établir dans le gros bourgs, dependans
 „ des terres des grands Seigneurs de nos amis.
 „ Une protection spéciale leur fut promise. Ils
 „ devoient *élever la jeunesse selon notre esprit
 „ et nos mœurs.* (a) Lorsque des hommes mal-
 „ sans sonnerent le tocsin, comme si ce feu eut été
 „ dans toutes les provinces du Royaume, et firent
 „ évanouir nos espérances.”(b)

Ce tableau prophétique d'une révolution qui menaçoit de renverser les trônes et les autels, peint par un homme de beaucoup d'esprit et qui tenoit un rang distingué dans la société, consterna d'autant plus les hommes de bien, qu'il fût à peine

„ enfin ; que les projets si dignement concus, si longtemps médi-
 „ tés par les vrais Franc-maçons doivent s'accomplir ; que l'univers
 „ enfin va être délivré de ses fers ; que *les tyrans appellés Rois se-
 „ ront vaincus ; que toutes les superstitions religieuses faront place
 „ à la lumière ; que la liberté, l'égalité vont succéder à l'esclavage*
 „ dans lequel l'univers gémissoit ; que l'homme enfin va rentrer
 „ dans ses droits ; que la révolution étoit prochaine ; qu'elle étoit
 „ infaillible ; que les trônes et les autels alloient tomber. ” Les
 „ officiers l'écoutèrent tranquillement comme un extravagant, se re-
 „ servant d'en rire entr'eux.

(a) Nous verrons dans la suite que tel a été constamment le vœu de la philosophie révolutionnaire.

(b) Ces confidences furent faites par d'Alembert à plusieurs grands personnages, entr'autres au Prince Louis, depuis Duc regnant de Wurtemberg, qui a dit depuis au savant et vertueux abbé Pey : “ S'il étoit possible que j'eusse des doutes sur la divine unité de la religion catholique ; ils se dissiperoient au seul souvenir de la profonde scélératesse, que j'ai personnellement reconnue, me trouvant à Paris, dans les chefs de la philosophie ligués pour la détruire.”

aperçu par le gouvernement. Ce n'étoit pas le seul but de ces mémoires. L'abbé de Crillon y réfute avec toutes les grâces du style les sophismes des *philosophes*. Il n'y a pas moins d'urbanité dans sa critique que de solidité et de vigueur dans ses raisonnemens. Il y prouve également, avec un talent supérieur, la vérité, l'excellence du christianisme, et démontre qu'il n'est pas un seul dogme de cette divine Religion, qui répugne en aucune manière à la raison, qui ne soit admirablement proportionné à sa nature, à ses besoins, à ceux de la société. (a)

Du reste, on y voit clairement l'exécution des volontés du *grand-maître*: " que les philosophes, „ écrivoit-il à d'Alembert le 24 octobre 1763, fas- „ sent une *confrérie*; qu'ils s'assemblent et qu'ils „ se soutiennent: qu'ils soient fidèles à la confré- „ rie, et je me fais bruler pour eux."... Il faut „ agir en conjurés et non en zélés."

On ne doit pas s'étonner de ce que l'Abbé de Crillon connoissoit si bien en 1777 les projets de ces conjurés, puisqu'ils avoient été déjà parfaitement dévoilés dans une chanson, dite la *Turgotine*, publiée vers l'année 1775, (b) et devenue depuis fort célèbre, parcequ'elle présente l'histoire en abrégé de toute la révolution Française.

Dans une foule d'ouvrages publiés à différentes époques par les vrais amis de la Religion et du

(a) Sous le règne du *tolérant* Bonaparte, on essaya en vain, à Lyon et à Paris, de faire réimprimer ces précieux mémoires.

(b) Voyez à la fin de ce volume la note (C.)

gouvernement, on trouve calculés d'avance tous les événemens de la révolution, avec une sorte de précision qui étonne aujourd'hui, parcequ'on ne peut se former une idée exacte des ravages qu'avoit déjà fait le philosophisme; (a) tandis que les plus célèbres prédicateurs faisoient en chaire l'histoire des malheurs qui alloient fondre sur la France. Le P. de Neuville, entr'autres, nous a laissé dans son panégyrique de St. Augustin une prophétie véritablement frappante de tout ce que le jacobinisme a enfanté de plus monstrueux, (b) et un éloquent Prêlat ne craignit pas de l'annoncer hautement à Louis XVI, en présence de toute sa Cour. Il lui montra l'impiété qui se croyoit "arrivée au moment d'une révolution générale: révolution plus funeste encore que les hérésies qui ont changé autour de nous la face de plusieurs états. Elles y ont du moins laissé subsister un culte et des mœurs; et nos neveux malheureux n'auront plus un jour ni culte, ni mœurs, ni Dieu. (c)

Ce seroit ici l'occasion de donner à nos lecteurs un aperçu des grands secours donnés aux philosophes révolutionnaires par les sociétés secrètes, dans l'exécution de leurs complots contre le trône et l'autel. M. de la Harpe qui avoit été parfaitement à même de connoître les moyens qu'ils employèrent pour accélérer et assurer leur *grande révolution*,

(a) Entr'autres dans les ouvrages intitulés: *variétés d'un philosophe provincial par M. Cha.* à Paris chez de Haussy, en 1767 -- *La philosophie dévoilée* en 1770 -- *Les trois siècles de la littérature française* édit. de 1779. Disc. Prélimin. P 1 2 & 3.

(b) Le P. Elysée, le P. Beauregard, ont également prédit tous ces malheurs.

(c) Oraison funèbre de Louis XV, prêchée devant le Roi par M. L'évêque de Senes.

nous à parlé “ *des illuminés, des noirs mystères des*
 „ *hautes classes de la franc-maçonnerie occulte,*
 „ *comme ayant été assez dévoilés depuis leur union*
 „ *avec la philosophie révolutionnaire, pour être a*
 „ *jamais l'horreur de la nature humaine.*” (ci-dessus p. 24.) Nous ne croyons pas devoir nous étendre sur cette matière, parce que différens ouvrages connus de tout le monde présentent à ce sujet un assez grand nombre de faits bien constatés, qui ne peuvent laisser aucun doute sur la part très active que prirent ces conjurés à la révolution de France. (a) Mais il nous paroît incontestable, que quels que furent d'ailleurs dans l'origine, l'esprit, les principes, et la tendance de ces funestes associations, elles durent spécialement à la conjuration de Voltaire, sinon l'idée d'une insurrection générale contre tout ce qu'il y a de plus sacré aux yeux de l'homme sage, au moins le développement dont leurs abominables théories étoient susceptibles, et sans contredit, la facilité de les mettre en pratique. Elles étoient, dans les hauts mystères, des germes réels de révolte et d'anarchie; mais il n'a fallu rien moins que le feu de l'impiété et de la rébellion, soufflé, avec une inconcevable furie, sur la face de toute l'Europe, par les apôtres du philosophisme, pour leur donner ce degré de fermentation, cet accroissement, cette horrible fécondité qui a produit tant de monstres.

Ne voit-on pas en effet dans les *écrits originaux*

[a] Voyez les *mémoires de l'abbé Barruel sur le jacobinisme*, l'histoire de M. Girtaner, medecin suisse. Tom III; l'*avis important* d'Hofmann. --- *Le voile levé pour les curieux*, réimprimé tout récemment à Liège. &c.

de la secte des illuminés publiés en 1786 par ordre de la Cour de Bavière, que la “raison doit être, „ selon eux, le *seul livre des loix, le seul code des „ hommes*. L’homme est méchant, disoient-ils, par- „ ce que la religion, l’état, les mauvais exemples, „ le pervertissent. . . travaillons avec courage. Que „ les difficultés ne nous effrayent pas : *que nos prin- „ cipes deviennent l’opinion et la règle des mœurs*. „ FAISONS ENFIN DE LA RAISON LA RELIGION „ DES HOMMES, et le problème est résolu.” On trouve dans ces maximes toute la substance de la philosophie révolutionnaire.

Ce qui doit, ce nous semble, ne laisser aucun doute à ce sujet, c’est qu’il est prouvé, par les mêmes documens authentiques, que ces sectes abominables puisoient le venin qu’ils s’efforçoient de propager, dans les écrits de nos sophistes français. On lit en effet dans le tome II des *écrits originaux*, lettre 3 de Weishaupt, “ avec nos com- „ mençans soyons prudens sur les livres de Religion „ et de politique. Dans mon plan, *je les réserve „ pour les grands mystères*. Quant à présent, ne „ donnons aux élèves que des livres historiques, „ ou de raisonnement. La morale avant tout doit „ être notre objet. *Robinet, Mirabaud, (a) le „ système social, la philosophie de la nature, la poli- „ tique naturelle*, et semblables sont destinés pour „ les grades les plus avancés ; il faut à présent les

(a) Le *système de la nature* avoit pour auteur supposé Mirabaud, mort en 1760. Voyez le dict: de Feller, au mot Mirabaud. Il se trompe lui-même en l’attribuant à Mérian.

cacher soigneusement à nos élèves, et surtout Helvétius, *de l'homme.*" (a)

Il nous paroît donc hors de doute que *l'illuminisme*, association vraiment diabolique, dont l'existence, l'objet et la propagation dans une grande partie de l'Allemagne sont constatés par les monumens les plus authentiques, n'ait dû sa création et ses horribles complots aux atroces productions du philosophisme; d'autant plus que son origine ne paroît pas remonter au delà de 1775. Aussi n'est-il pas moins prouvé qu'aussitôt que nos philosophes révolutionnaires ont vu s'approcher le moment favorable pour réaliser leurs espérances, on vit accourir en France, et surtout dans la capitale, un grand nombre de ces mystérieux conspirateurs pour aider les *frères*, et partager la curée. (b)

(a) Autre ouvrage d'Helvétius, non moins révoltant que le système de la nature.

[b] M. Girtaner dans ses mémoires sur la révolution déjà cités, traduits de l'Allemand par M. le Baron de Pélessier vien, tom. 3. p. 470. à 474. prouve que le club *de la propagande*, dont Condorcet étoit un des principaux agens, étoit établi à Paris en 1786. Il a été témoin oculaire des faits qu'il cite. "Le grand objet de ce club *propagandiste*, est, dit-il, un ordre *philosophique* dominant sur l'opinion du genre humain. Pour être admis à cette société, il faut être partisan de la philosophie à la mode; c'est à dire, de l'athéisme dogmatique, ou bien ambitieux, ou mécontent du gouvernement. La première chose requise lors de l'initiation (et il a été, comme il l'avoue, initié lui-même) est la promesse du plus profond secret. On dit ensuite à l'aspirant que le nombre des adeptes est immense; qu'ils sont répandus sur toute la terre; que tous sont sans cesse occupés à découvrir les faux frères pour se délivrer d'eux, et se défaire de ceux qui trahiroient le secret. L'aspirant doit promettre de n'avoir lui-même point de secret pour les frères; de défendre toujours le peuple contre le gouvernement, de s'opposer constamment à tout ordre arbitraire, de faire tout ce qui dépend de lui pour introduire une tolérance générale de toutes les religions. Il y a dans cette société deux sortes de membres: les contribuables et les non payans. Les premiers fournissent au moins trois louis d'or par an et les riches doublent la contribution. Le nombre des payans est d'environ 5000. Tous les autres s'engagent à propager partout les

Nous ne disons qu'un mot de ce déluge de libelles incendiaires qui surtout pendant les années 1787, 1788 & 1789, inonda la France, et où l'on insultoit à la Religion, à la Majesté Royale, à la noblesse avec une impudence, une fureur, qui présagoient bien clairement la terrible commotion qui s'en est suivie. Ils ne contenoient presque tous en substance que ces trois griefs, alors sujets d'éternelles déclamations : le *deficit* et la nécessité d'une banqueroute d'état, si l'on n'arrêtoit les dilapidations de la cour ; (a) les privilèges pécuniaires des deux premiers ordres de l'état, au grand préjudice du peuple (b)

„ principes de la société, et à tendre toujours à son objet. Ces
 „ derniers sont au moins 50000. En 1790. il y avoit dans la caisse
 „ générale de l'ordre 20 millions de livres, argent comptant. Sui-
 „ vant les comptes rendus, il devoit s'y trouver dix millions de
 „ plus avant la fin de 1791. . . . Les propagandistes ont deux grades ;
 „ l'un des *aspirans*, l'autre des *initiés* : toute leur doctrine repose
 „ sur ces bases : *le besoin et l'opinion sont les mobiles de toutes les ac-*
 „ *tions de l'homme ; faites naître le besoin, ou dominez l'opinion,*
 „ *et vous ébranlerez tous les systèmes du monde, ceux là même qui sem-*
 „ *blent les mieux consolidés. On ne sauroit nier, disent-ils, que l'oppres-*
 „ *sion, sous laquelle vivent les hommes, ne soit affreusement barbare,*
 „ *c'est à LA LUMIERE PHILOSOPHIQUE à réveiller les esprits, à repa-*
 „ *ndre l'alarme contre les oppresseurs. Cela une fois fait, il n'est plus*
 „ *question que d'attendre le moment favorable, celui où les esprits*
 „ *seront généralement disposés à embrasser le nouveau système qu'il*
 „ *faudra alors faire prêcher à la fois dans toute l'Europe. S'il est*
 „ *des opposans, il faudra les gagner ou par la conviction, ou par*
 „ *le besoin. S'ils persévèrent dans leur opposition, il faudra les traiter*
 „ *comme on traite les juifs, et leur refuser partout le droit de*
 „ *bourgeoisie.*”

[a] Nous devons faire remarquer à nos lecteurs que dès la 1.^{re} séance des états généraux, Mr. Necker prouva que le *deficit* n'étoit au fond qu'une bagatelle. Il déclara qu'il étoit de 56 millions, proposa des ressources faciles pour 52 et ajouta : “ Si à ces boni-
 „ fications on ajoute dix à douze millions de la contribution com-
 „ mune, l'état verra sa recette égaler sa dépense, le crédit public
 „ renaitre, et le bonheur de la France reposer sur une base in-
 „ variable.” Aussi en quittant la France pour toujours, il rappela à l'assemblée nationale qu'au mois de mai 1789, la restauration des finances n'étoit qu'un jeu d'enfant.

[b] Mr. Necker prouva également à l'assemblée que ces privilèges n'étoient qu'un épouvantail. “ Dans un moment d'humeur
 „ contre ses enfans ingrats, remarque M. Senac de Meilhan,
 „ Mr. Necker dévoila enfin la vérité, et déclara à l'assemblée

et le despotisme intolérable qui résulte nécessairement d'une monarchie arbitraire et sans constitution. (a) Telles étoient les *doléances nationales* qui servoient de couvertures aux desseins des conjurés; desseins que seconda merveilleusement l'audace des parlements, inouïe jusqu' alors; (b) et que les plus furieux, parmi les philosophes révolutionnaires, ne purent dissimuler avant l'époque fixée pour l'exécution du complot. (c) Quelques-uns même ne gar-

», constituante que ces exemptions si décriées de la noblesse et du
», clergé ne s'élevoient pas au-dessus de sept millions tournois;
», que la moitié de cette somme appartenoit aux privilégiés du
», tiers-Etat, et que les droits de contrôle supportés par les deux
», premiers ordres *reparaient amplement* l'égalité établie dans
», l'imposition ordinaire." En effet le tarif de ce droit de contrôle
» étoit proportionné aux sommes spécifiées dans l'acte et aux titres
» qu'on y prenoit. Voyez l'intéressant ouvrage: *du gouvernement, des
» mœurs et des conditions en France, avant la révolution*: par M. Senac
» de Meilhan, ancien intendant du Hainaut.

(a) Le despotisme de Louis XVI est assez connu aujourd'hui, et l'on sait maintenant apprécier à leur juste valeur toutes ces virulentes déclamations de nos sophistes révolutionnaires, contre le plus humain des Rois.

[b] Le Parlement échauffé par les libelles contre la cour et par les manœuvres des factieux, ayant refusé d'enregistrer, en juillet 1787, l'impôt, d'ailleurs si sage, de la subvention territoriale, protesta contre l'enregistrement qu'exigea le Roi dans un lit de justice tenu le 6 août suivant; mais le conseil en ayant ordonné l'exécution, le Parlement fit circuler dans la capitale et dans toutes les provinces un *arrêt*, dans lequel les ordres donnés par le conseil étoient déclarés *illégaux*! On vit dès lors une multitude de gens sans aveu assister aux séances du Palais, encourager les magistrats rebelles par leurs vociférations à résister avec courage aux ordres du Roi. Ils jettoient des couronnes de laurier aux conseillers les plus fougoux. D'autres fois, ils les prenoient dans leurs voitures lorsqu'ils arrivoient, et les conduisoient en triomphe au Palais. On vit les mêmes dans la suite, assister aux séances de l'Assemblée nationale et y vociférer contre les membres du côté droit. Le Comte d'Artois étant venu à la cour des aides pour y faire enregistrer l'impôt de la subvention territoriale et celui du timbre, y fut accueilli par une foule innombrable avec des huées, des injures et des menaces. Au sortir de la salle, la vie du Prince fut en danger. Quelques mois après, le parlement perdit toute sa popularité, car on n'avoit plus besoin de lui.

(c) De cette foule innombrable de pamphlets, où les vues des factieux étoient manifestées plus ou moins clairement, nous citerons pour en donner une idée, celle qui avoit pour titre: *la passion, la mort et la résurrection du peuple, imprimé à Jérusalem*. On trouvoit

doient plus l'anonyme. Ainsi le *philosophe* Sylvain Maréchal ; depuis si fameux par la part très-active qu'il prit à la révolution, et surtout par son *dictionnaire des athées*, publia, vers la fin de 1787, un *almanach des honnêtes gens*, qui porte ouvertement le caractère de la secte et annonce assez clairement ses triomphes prochains. Il étoit daté de L'AN PREMIER DU RÉGNE DE LA RAISON, parce qu'on se croyoit alors assuré d'en faire exécuter tous les décrets. L'auteur préluant à la *tolérance universelle*, un des grands buts de la philosophie du dix-huitième siècle, avoit placé dans son calendrier, au lieu des noms des Saints, ceux de plusieurs philosophes anciens, des philosophes à la mode, des courtisannes même, à coté du... Sauveur du monde!! Et en effet le temps approchoit, auquel une courtisane impure, sous le nom de *déesse de la raison*, devoit être placée en France, sur l'autel du vrai Dieu, pour y recevoir les hommages des *réformateurs* du genre humain.

“ Ce calendrier nouveau, disoit M. Segulier, dans
 „ son réquisitoire du 9 janvier 1788, est fait pour
 „ les *honnêtes gens*, et ne contient que la nomen-
 „ clature des gens *honnêtes*; c'est à dire que tous
 „ ceux qui y sont compris, ont droit de prétendre
 „ au titre d'hommes honnêtes, titre honorable, si
 „ prodigué aux sectateurs du matérialisme par les
 „ philosophes modernes, et si rare parmi eux en

dans cette brochure impie, qui eut une grande vogue, ce souhait sacrilège : *per Evangelica dicta delectantur carnifices, magistratus et nobilitas; amen*; et ces menaces sanguinaires : “ les citoyens de
 „ Nantes, de Rennes et de Besançon méritent d'être déclarés traîtres à
 „ la patrie, s'ils n'exterminent leurs assassins et les esclaves de ces
 „ lâches, en brulant sans délai dans une place publique toute la Robi-
 „ nailla sacrilège et la noblesse insolente.”

„ effet, d'après l'absurdité de leurs principes,
 „ puisqu'ils ne pourront jamais croire la doctrine
 „ qu'ils enseignent. . . . L'auteur place à son gré,
 „ à chaque jour de l'année, les noms les plus res-
 „ pectables à coté des noms les plus dignes de mé-
 „ pris, ou du moins qui ne sont pas exempts de
 „ blâme. On est indigné de voir Moïse rangé dans
 „ la même classe que Mahomet. Hobbes, Spinoza,
 „ Voltaire et Freret sont surpris d'être honorés
 „ comme Bossuet, Pascal, Fénelon et Bourdaloue...
 „ Peut-on lire encore sans indignation que cet alma-
 „ nach est donné pour *l'an 1.^{er} du règne de la rai-*
 „ *son*; comme si la raison ne pouvoit dater son
 „ empire que de l'époque qu'un vil troupeau d'in-
 „ crédules veut bien lui assigner; comme si les
 „ novateurs du siècle étoient venus l'éclairer du
 „ flambeau de la vérité ! Mais en quoi consiste
 „ cette lumière de la raison nouvelle qu'on veut
 „ faire briller à nos yeux ? Elle consiste à suppri-
 „ mer de nos anciens calendriers les noms de tous
 „ ceux qui se sont distingués par leur piété et
 „ leurs vertus, et à substituer à leur place les
 „ noms des payens, des athées, des pyrrhoniens,
 „ des incrédules, des comédiens, des courtisannes,
 „ en un mot, des destructeurs outrés, ou des enne-
 „ mis déclarés de notre Religion sainte. . . . Mais
 „ ce que nous ne pourrions croire, si nous n'en
 „ avons la preuve en main, c'est de trouver le
 „ Saint Nom de Jesus-Christ au milieu de cette
 „ foule d'imposteurs et d'impies. Quel blasphème
 „ d'associer le nom de notre divin Sauveur à une
 „ multitude d'idolâtres et même de scélérats ! . . .
 „ Non seulement les mystères de notre sainte Re-

„ ligion sont pour ainsi dire écartés comme les
 „ fruits de l'ignorance et de la crédulité ; mais
 „ l'auteur propose de substituer à nos fêtes solen-
 „ nelles , la fête de *l'amour* profane , celle de *l'hy-*
 „ *ménée* , de *la reconnaissance* et de *l'amitié* , qu'il
 „ érige en divinités payennes , pour nous replonger
 „ dans l'aveuglement de l'idolatrie ! . . . Cet assem-
 „ blage monstrueux de personnages choisis dans
 „ l'étendue des siècles , ce rapprochement de noms
 „ également célèbres ou fameux , cette réunion
 „ enfin des hommes qui ont fait la gloire et les
 „ délices de la terre avec ceux qui ont fait la honte
 „ et le malheur de l'humanité , *annonce le projet*
 „ *formé depuis long-temps , d'anéantir , s'il étoit*
 „ *possible , la Religion chrétienne* , par le ridicule
 „ qu'on veut répandre sur ses plus zélés défenseurs .”

Les fêtes de *l'amour* , et de *l'hyménée* &c. ! qui ne reconnoitra pas dans ce projet le vœu de la *philosophie* exécuté en prairial an II. par le décret de la convention , qui ordonna qu'on célébreroit parmi les fêtes décadaires , celles de *l'amour* , de *l'amitié* , de *la foi conjugale* , du *genre humain* &c. , et qui mieux est , de *la bonne foi* , du *désintéressement* , du *bonheur* !!!

On ne dissimuloit pas davantage le projet de renverser tout de suite le gouvernement , et Mirabeau , destiné à jouer un si grand rôle , n'en faisoit pas un secret. “ *L'éternelle raison* , s'écrioit-il
 „ dans les états du Provence , *veut que l'assemblée*
 „ *nationale s'organise régulièrement.*” (C'étoit pré-
 dire bien clairement tout ce qui devoit arriver.)

„ La *Souveraineté* repose-t-elle ailleurs que dans la
 „ collection des représentans de la nation présidée
 „ par le Roi? .. Depuis quand une nation ne peut-
 „ elle pas bouleverser sa constitution? ” (a) A la
 même époque une partie de la jeunesse de Bretagne
 se réunit spontanément, et s’arma pour hâter le triom-
 phe de la philosophie. ” D’après le sentiment de
 nos propres forces, disoient-ils dans un *manifeste*
 qui acheva d’électriser toute la jeunesse du Roy-
 aume, “ et voulant rompre le dernier anneau de la
 „ chaine qui nous lie, nous nous en affranchissons
 „ ce jour sous la protection d’un second Henri IV ..
 „ *l’insurrection de la liberté et de l’égalité* intéres-
 „ sant tout vrai citoyen de l’ordre du tiers, tous
 „ doivent la favoriser de tout leur pouvoir par une
 „ inébranlable et ferme adhésion. Mais principale-
 „ ment les jeunes gens à qui le ciel accorde de
 „ *naître assez tard pour pouvoir espérer de jouir des*
 „ *fruits*, QU’ONT ENFIN FAIT NAITRE EN FRAN-
 „ CE LA PHILOSOPHIE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE,
 „ ET L’ASCENDANT DE L’IMMORTEL NECKER.”(b)

On peut juger de l’audace avec la quelle les con-
 jurés incendioient la France d’une extrémité à l’autre
 et des effets qui en étoient résultés, par le mé-
 moire présenté à Louis XVI, en Décembre 1788.
 par les Princes de son sang. “ *Sire*, y disoient-
 „ ils, l’état est en péril; votre personne est res-
 „ pectée: les vertus du monarque lui assurent les
 „ hommages de la nation; mais, *Sire*, une *révolu-*

[a] Voyez l’opinion de Mirabeau sur la protestation de la no-
 blesse de Provence contre l’arrêt du conseil du 27 décembre 1788,
 dans l’histoire de la révolution par Montjoie. Tom. 1. p. 399.

(b) Histoire de la révolution par Montjoie tom. 1. p. 393.

tion

„ *tion se prépare dans les principes du gouvernement.*
 „ Elle est amenée par la fermentation des es-
 „ prits. Des institutions réputées sacrées, et par
 „ lesquelles cette monarchie a prospéré pendant
 „ tant de siècles, sont converties en questions pro-
 „ blématiques, ou même décriées comme des
 „ injustices. Les écrits qui ont paru pendant l'as-
 „ semblée des notables, les mémoires qui ont été
 „ remis aux Princes soussignés, les demandes for-
 „ mées par diverses provinces, villes ou corps, l'objet
 „ et le style de ces demandes et de ces mémoires,
 „ TOUT PROUVE UN SYSTÈME D'INSUBORDINATION
 „ RAISONNÉE et le mépris des loix de l'état. Tout
 „ auteur s'érige en législateur. L'éloquence ou
 „ l'art d'écrire, même dépourvu d'études, de con-
 „ noissances et d'expériences, semblent des titres
 „ suffisans pour régler la constitution des empires.
 „ Quiconque avance une proposition hardie, qui-
 „ conque propose de changer les loix, est sûr d'avoir
 „ des lecteurs et des sectateurs. Tel est le malheu-
 „ reux progrès de cette effervescence que les opi-
 „ nions qui auroient paru, il y a quelque temps,
 „ les plus repréhensibles, paroissent aujourd'hui
 „ raisonnables et justes, et ce, dont s'indignent
 „ aujourd'hui les gens de bien, *passera dans quel-*
 „ *que temps peut-être pour régulier et légitime. Qui*
 „ *peut dire où s'arrêtera la témérité des opi-*
 „ *nions? &c. (a)*

Tandis que les Princes faisoient entendre leur voix au monarque et à la France, pour leur faire

(a) Ce mémoire étoit signé par le Comte d'Artois, le Prince de Condé, le Duc de Bourbon, le Duc d'Enghien, et le Prince de Conti.

comprendre toute la profondeur de l'abyme où le royaume alloit être enseveli, les factieux, pour neutraliser leur influence et se procurer d'ailleurs de puissans moyens d'insurrection, leur opposèrent le Duc d'Orléans, auquel ils faisoient espérer le titre de Régent du Royaume. C'est ce qu'ils nous ont eux-mêmes appris dans la suite. (a)

Tant de symptômes d'un prochain bouleversement, d'avant-coureurs de l'anarchie qui s'avançoit à grands pas pour engloutir la monarchie, et paralyser l'action de toutes les lois, parurent échapper à l'attention du gouvernement. Dans les réglemens de convocation des Etats Généraux, on n'eut presque aucun égard à la propriété; et afin que les nouveaux législateurs pussent, dans les premiers momens de leur réunion, consommer à leur aise ce qu'on appelloit dans mille brochures *le grand œuvre de la régénération nationale*, des brigands répandus sur toute la surface de la France ravageoient les châteaux, pilloient les propriétés, portoient l'épouvante de tous cotés, et une famine devoit provoquer le peuple de la capitale à une insurrection. Il est prouvé que depuis le commencement d'avril 1789, des fermiers, des meuniers, des marchands de bœufs &c. reçurent des lettres qui leur ordonnoient de cesser tout approvisionnement pour Paris, depuis le 2 avril jusqu'au 15 mai suivant. (b) Ces lettres

[a] Dans la *notice historique sur la vie de Syeyes*, composée par lui-même, on lit que "cette société connue sous le nom de club des enragés, étoit nombreuse, répandue, active; elle a rendu des services réels, en repandant [en 1788] des pamphlets alors utiles. Pour balancer le dangereux crédit des Princes, ils firent usage du nom de l'ex-duc d'Orléans."

[b] *Histoire de la Révol.* par Montjoie, tom. II.

étoient signées de Necker. Celui-ci les désavoua hautement ; et en effet, il n'y a pas d'apparence qu'il les ait signées.

Le célèbre Marmontel, qui a marché pendant si longtemps sous les drapeaux du philosophisme, et dont la correspondance de Voltaire montre tout le dévouement à la secte, raconte dans ses mémoires publiés en 1806, que le fameux Champfort qu'il appelle, *ami et confident de Mirabeau, partisan outré de la faction républicaine*, lui rendit compte en 1789 des moyens qu'on employoit pour bouleverser la France. “ On avoit, lui dit-il, pour amener le peuple, les plus-puissans mobiles, *la disette, la faim, l'argent, des bruits d'alarme et d'épouvante, et le délire de frayeur et de rage dont on devoit frapper les esprits*. Avec ces moyens on étoit sûr de faire faire à la nation tout ce qu'on voudroit, car ce n'étoit qu'un grand troupeau qu'on menoit à son gré ... Le grand avantage du peuple dans la révolution étoit de ne point avoir de morale.” Marmontel étoit comme De la Harpe, rendu à la Religion, lorsqu'il faisoit ces aveux. (a)

Il y avoit à peine six semaines que les révolutionnaires s'étoient, après de longues disputes sur la vérification des pouvoirs, constitués en *assemblée nationale*, et avoient réellément envahi la souveraine puissance, que le garde des sceaux, environné des autres Ministres dévoués à l'assemblée, lui dé-

[a] Voyez les *mémoires d'un père pour servir à l'instruction de ses enfans*, par Marmontel.

peignit au nom du Roi l'état déplorable de la France ,
 “ la licence sans frein , les lois sans force , les
 „ formés de la justice méconnues , remplacées par
 „ des voies de fait , les propriétés envahies dans
 „ toutes les provinces , des mains incendiaires ra-
 „ vageant les habitations des citoyens , les asyles
 „ de la piété violées , l'industrie et le commerce
 „ suspendus , la terreur et la désolation répandues
 „ dans tout le Royaume.” (a) M. Necker ajouta à
 ce tableau la pénurie complète du trésor Royal ,
 résultant des retards dans le payement de toutes
 les contributions , du pillage de tous les bureaux ,
 de la dispersion des registres &c.

Quelques jours après , un des plus éloquens députés , M. Bergasse , dans son *discours sur l'organisation du pouvoir judiciaire* s'exprimoit ainsi : “ ja-
 „ mais empire ne s'est trouvé dans un état de
 „ dissolution plus déplorable que celui-ci. Tous
 „ les rapports sont brisés ; toutes les autorités sont
 „ méconnues ; tous les pouvoirs sont anéantis.
 „ On renverse toutes les institutions avec violence ;
 „ on commande tous les sacrifices avec audace ,
 „ on s'affranchit avec impunité de tous les devoirs.
 „ Chaque jour éclaire de nouveaux excès , de nou-
 „ velles proscriptions , de nouvelles vengeances ;
 „ les crimes se multiplient de toutes parts... On
 „ ne m'accusera pas sans doute de ne pas aimer
 „ la liberté , mais je sais que tous les mouvemens
 „ des peuples ne conduisent pas à la liberté.”

[a] Disc. de l'Archév. de Bourdeaux , garde des sceaux , le
 5 août 1789.

M. Bergasse ne vouloit point l'anarchie ; mais ceux qui en avoient besoin pour exécuter les plans de la philosophie , alloient toujours en avant , et après avoir renversé successivement toutes les colonnes de la monarchie et de la Religion ; ce qu'ils ne purent toute fois exécuter aussi promptement qu'ils s'en étoient flattés ; il leur parut nécessaire d'annoncer à tous les peuples , qu'enfin le moment étoit venu de faire participer toutes les nations du globe au bienfait de la *régénération nationale* ; car , et nous devons bien le remarquer , telle fut l'expression dont se servit l'assemblée dite nationale , dans son premier décret. (a)

Elle fit donc comparoître à la barre , le 19 juin 1790, une prétendue députation , composée d'Anglois , de Prussiens , d'Italiens , de Siciliens , de Russes , de Polonois , d'Allemands , d'Espagnols , de Brabançons , de Suisses , d'Africains même , d'Indiens , de Caldéens , de Turcs &c. , laquelle demandoit à présenter ses hommages à l'assemblée. Elle fut aussitôt introduite à la barre , et le Baron de Cloots , Prussien , orateur du prétendu comité des étrangers , adressa à l'assemblée une harangue parfaitement analogue aux vues de la philosophie révolutionnaire.

“ Cette solennité civique (la fédération) ne
 „ sera pas seulement , dit-il , la fête des Français ,
 „ mais encore *la fête du genre humain*. La trom-
 „ pette que sonne la résurrection d'un grand peu-
 „ ple , a réenti aux quatre coins du monde , et les

[a] Du 17 juin 1789.

„ chants d'allégresse d'un chœur de 25 millions
 „ d'hommes libres, ont réveillé les peuples ensevelis
 „ dans un long esclavage.... L'union des enfans
 „ de la France, ce tableau ravissant, donne des
 „ soucis amers aux despôtes et de justes espérances
 „ aux nations asservies. Un nombre d'étrangers
 „ de toutes les contrées de la terre, demandent à
 „ se ranger au milieu du champ de Mars, et le
 „ bonnet de la liberté qu'ils élèveront avec trans-
 „ port, sera le gage de la délivrance prochaine de
 „ leurs malheureux concitoyens. Vous verrez dans
 „ votre cortège des hommes libres, dont la patrie
 „ est dans les fers, dont la patrie sera libre unjour
 „ par l'influence de votre courage et de vos lois
 „ philosophiques. Jamais ambassade ne fut plus sa-
 „ crée. Nos lettres de créance ne sont pas tracées
 „ sur le parchemin, mais notre mission est gravée
 „ en chiffres ineffaçables dans le cœur de tous les
 „ hommes, et grâces aux auteurs de la déclaration
 „ des droits, ces chiffres ne seront plus inintelligi-
 „ bles aux tyrans. Vous avez reconnu authentique-
 „ ment, M. M. que la souveraineté réside dans le
 „ peuple. Or le peuple est partout sous le joug
 „ des dictateurs qui se disent *Souverains*, en dépit
 „ de vos principes. On usurpe la dictature; mais la
 „ Souveraineté est inviolable, et les ambassadeurs
 „ des tyrans ne pouvoient honorer votre fête au-
 „ guste, comme la plupart d'entre nous, dont la
 „ mission est avouée tacitement par nos compa-
 „ triotes, par des *Souverains opprimés*. Quelle le-
 „ çon pour les despotes! quelle consolation pour
 „ les peuples infortunés, quand nous leur appren-
 „ drons que la première nation de l'Europe, en

„ nous rassemblant sous sès bannières, nous a
 „ donné le signal du bonheur de la France, et *des*
 „ *deux mondes!!* (a)

Cette harangue éminemment philosophique, qui fut de temps en temps interrompue par de longs applaudissemens, mérita à la députation les honneurs de la séance, un compliment très-flatteur de la part du président Menou, et le citoyen De Fermont (depuis Ministre d'état sous Bonaparte) s'écria : “ des citoyens de toutes les parties du monde viennent vous offrir *le plus bel hommage que vous puissiez jamais recevoir pour prix de vos travaux!!*”

Ce projet favori de régénérer tous les peuples de la terre en leur inoculant les germes féconds de *la raison perfectionnée par les grandes lumières de la philosophie*, n'a jamais cessé d'être l'objet des méditations et du zèle de ces grands législateurs, (b) comme de ceux qui les ont remplacés; jusqu'à ce qu'enfin l'assemblée législative, ne gardant plus aucune mesure, applaudit avec enthousiasme à l'exécration de Jean de Bry, du 26 août 1792. (c) Peu de temps après, Dumourier, pour ne lais-

(a) Hist. de la révolut. de France par M. Bertrand de Moleville, ministre d'état, tom. III. p. 179.

(b) Il n'y avoit pas jusqu'au fameux Fauchet qui ne s'écriât le 7 février 1791 dans la chaire même de l'Eglise cathédrale : “ l'heure de la liberté sonne, *les tyrans sont murs.*”

(c) Ce fut dans la séance du 26 août 1791, que Jean de Bry, proposa d'organiser un corps de 1200 volontaires assassins qui se devoient aller attaquer individuellement et corps à corps tous les Rois qui étoient en guerre avec la France et leurs généraux. “ Et croiroit-on, remarque M. Bertrand de Moleville, que cette proposition mise aux voix fut adoptée avec un tel enthousiasme par la majorité, que deux des délibérans, Merlin et Chabot,

ser aucun doute sur l'origine de cette épouvantable conjuration, s'écrioit à la barre de la convention :
 “ *la liberté triomphe partout. Guidée par la philo-*
 „ *sophie, elle parcourra l'univers; elle s'assoira*
 „ *sur tous les trônes, après avoir écrasé le despo-*
 „ *tisme, après avoir éclairé les peuples. Les lois con-*
 „ *stitutionnelles, auxquelles vous allez travailler,*
 „ *seront la base du bonheur et de la fraternité des*
 „ *nations. Cette guerre-ci sera la dernière, et les*
 „ *tyrans et les privilégiés, trompés dans leurs cal-*
 „ *culs criminels, seront les seules victimes de cette*
 „ *lutte du pouvoir arbitraire CONTRE LA RAISON.*”
 (a) Ce discours fut imprimé par ordre de la convention et envoyé aux 83 Départemens.

Mais ce n'étoit pas encore assez. Il falloit provoquer directement tous les peuples à l'insurrection. C'est ce que fit la convention. Après avoir mis son Souverain légitime dans les fers, elle décréta le 19 9 bre. 1792. “ *Au nom de la nation Française, qu'elle accordera fraternité et secours à tous les peuples qui voudront recouvrer leur liberté.*”
 (b) Elle alla encore plus loin sur la motion de

„ déclarerent : qu'aussitôt après la cessation de leurs fonctions législa-
 „ tives, ils étoient se ranger dans ce corps qu'on pourroit nommer
 „ vengeur de l'humanité. La rédaction définitive de ce décret fut
 „ néanmoins suspendue sur l'observation qui fut faite par Ver-
 „ guiaud, que si on organisoit un corps de tyrannicides, les puis-
 „ sances coalisées organiseroient aussi contre la France un corps
 „ de généralicides et de députicides; qu'ainsi le décret proposé pour-
 „ roit devenir un décret d'assassinat contre les généraux patriotes
 „ et les membres de l'assemblée. Je ne dois pas passer sous silence
 „ que dans cette discussion, les apologistes du décret précité, le
 „ considèrent comme un moyen de soustraire la nation à l'esclava-
 „ vage, soutenoient effrontément qu'il étoit conforme aux principes
 „ de la nature, de l'humanité de la morale, de la philosophie.” hist.
 de la rév. tom. IX. p. 231.

[a] Séance du 12 octobre.

[b] Collect. des décrets de la convent. nat. tom. I. P. 204.

Cambon,

Cambon, organe des comités réunis des finances, militaire et diplomatique, elle porta le 15 décembre suivant cet autre décret, non moins fameux, où elle déclare, que “ fidèle aux principes de la Sou-
 ,, veraineté des peuples, qui ne lui permet pas de
 ,, reconnoître aucune des institutions qui y sont con-
 ,, traire... ELLE TRAITERA COMME ENNEMI LE
 ,, PEUPLE, QUI REFUSANT LA LIBERTÉ ET L'ÉGA-
 ,, LITÉ, OU Y RENONCANT, VOUDROIT CONSER-
 ,, VER, RAPPELER, OU TRAITER AVEC LE PRINCE
 ,, ET LES CASTES PRIVILÉGIÉES. Elle promet et
 ,, s'engage de ne souscrire aucun décret, et de ne
 ,, poser les armes, qu'après l'affermissement de la
 ,, Souveraineté du peuple. “ Bien entendu pourtant,
 car nos philosophes ne s'oublioient pas, “ que les
 ,, généraux mettront de suite sous la sauvegarde
 ,, et protection de la République Française, tous
 ,, les biens meubles et immeubles appartenans au
 ,, fisc, au Prince, à ses fauteurs, adhérens et satel-
 ,, lites volontaires, aux établissemens publics, aux
 ,, corps et communautés laïques et ecclésiastiques.”
 Elle joignoit à ce sublime décret une procla-
 mation à tous les peuples. “ La nation Fran-
 ,, çaise, leur disoit-elle, proclame l'abolition parmi
 ,, vous de toute corporation nobiliaire, sacerdotale
 ,, et autres, de toutes les prérogatives et privilè-
 ,, ges contraires à l'égalité. Vous êtes dès ce mo-
 ,, ment frères et amis, tous citoyens, tous égaux en
 ,, droits, tous appelés également à gouverner, à
 ,, servir et à défendre votre patrie.” (a)

[a] Collec. des décr. de la conv. t. 2. p. 72. et suiv.

Mais ce que la postérité aura peine à croire, c'est que le but principal de l'assassinat juridique de Louis XVI, fut d'engager tous les peuples à égorger leurs Souverains, et à rendre ainsi la révolution universelle. Nous avons appris cet horrible secret de la bouche même de *Mailhe*, organe du comité de législation, dans la séance du 7 novembre 1792. Il s'agissoit de savoir si l'on pouvoit juger Louis XVI, par qui, et dans quelles formes il devoit être jugé. " La première de ces questions, „ dit le rapporteur, est la plus simple de toutes ; „ et cependant c'est celle qui demande la plus „ ample discussion, non pas pour vous, non *pas* „ pour cette grande majorité du peuple Français „ qui a mesuré toute l'étendue de la Souveraineté ; „ mais pour le *petit nombre* de ceux qui croient „ encore entrevoir dans la constitution l'impunité „ de Louis XVI, *mais pour les nations qui sont* „ encore gouvernées par des Rois, ET QUE VOUS „ DEVEZ INSTRUIRE ; MAIS POUR L'UNIVERSA- „ LITÉ DU GENRE HUMAIN, QUI VOUS CONTEM- „ PLE, QUI S'AGITE ENTRE LE BESOIN ET LA „ CRAINTE DE PUNIR SES TYRANS, ET QUI NE „ SE DÉTERMINERA PEUT-ÊTRE QUE D'APRÈS „ L'OPINION QU'IL A DE VOTRE JUSTICE ! ! ” Cet insolent rapporteur, ajoute M. Bertrand, invita toutes les nations à imiter, à l'égard de leurs Souverains, l'exemple de la France, et il traça en quelque sorte aux Espagnols et aux Autrichiens la marche qu'ils devoient suivre pour mettre en jugement le Roi d'Espagne et l'Empereur ; il entre dans un long détail des griefs qui devoient composer leur acte d'accusation ! Ce rapport

fut applaudi de toute l'assemblée à toute outrance!!(a)
 Un moment avant que Louis XVI parût à la barre de la convention, le 11 décembre, le président Barrère tint ce langage: "l'Europe vous observe. L'histoire recueillera vos pensées, vos actions... la dignité de votre séance doit répondre à la majesté du peuple Français. *Il va donner par votre organe une grande leçon aux Rois, et un exemple utile à l'affranchissement des nations!*" Et le lendemain Thuriot demandant que le Roi fut jugé le 15, "les nations étrangères, s'écrioit-il, pour leur propre liberté *reclament un grand exemple; il faut que le tyran porte sa tête sur l'échafaud.*"

Quant aux efforts de cette assemblée pour effacer, s'il eut été possible, jusqu'aux moindres traces de Religion en France; il suffit de citer le fameux décret du 19 novembre 1793. "La convention nationale décrète que l'église métropolitaine est désormais *le temple de la raison.*" (b) Celui du 9 du même mois qui ordonne: "qu'on dépose en original au comité d'instruction publique, *toutes les déclarations envoyées à la convention pour renoncer à tout caractère Sacerdotal!*" (c) le décret plus mémorable encore du 27 brumaire conçu en ces termes: "la convention nationale décrète ce qui suit. Art. 1.^{ier} *Le peuple a triomphé de la tyrannie et de la superstition. Un monument en consacrera le souvenir.* 2. Ce monu-

[a] Hist de la Rév. t. X. p. 188

[b] Collect des décrets t. XI. p. 166.

[c] Ibid p. 166.

„ ment sera colossal. Le peuple y sera présenté
 „ debout par un statue... Sur son front on lira
 „ LUMIERE, sur la poitrine : NATURE, VÉRITÉ..
 „ Elle sera élevée sur les débris amoncelés *de la*
 „ *tyrannie et de la superstition.*” (a) Enfin le décret
 du 4 frimaire, sur la création d'un nouveau calen-
 drier, pour qu'il ne fût plus à jamais question de
 l'*an de grâce*, des dimanches et des fêtes &c. La
 “ nation française, disoit-on dans l'instruction an-
 „ nexée au décret “ *s'épure de tout ce qui la*
 „ *souille...* Elle veut que sa *régénération* soit
 „ complète... les arts et l'histoire demandoient
 „ une nouvelle mesure de la durée, *dégagée de tou-*
 „ *tes les erreurs que la crédulité et une routine su-*
 „ *perstitieuse ont transmise des siècles d'ignorance*
 „ *jusqu'à nous...* Elle doit porter l'empreinte des
 „ LUMIÈRES de la nation, par son dégagement de
 „ toute opinion qui ne seroit point avouée PAR
 „ LA RAISON ET PAR LA PHILOSOPHIE... l'ére
 „ vulgaire n'a presque servi qu'à fixer dans sa
 „ durée les *progrès du fanatisme...* c'est après
 „ *quatre ans d'efforts, que la révolution est arrivée*
 „ *à sa maturité, en nous conduisant à la républi-*
 „ *que.*” Quel aveu !

Nous croyons à peine nécessaire de faire remar-
 quer à nos lecteurs que le langage de ces furieux
 révolutionnaires est absolument le même que te-
 noient Voltaire, d'Alembert et les autres conjurés.
Philosophie, raison, lumière, vérité, nature, qu'il
 falloit défendre par tous les moyens contre le *fana-*

[a] Ibid p. 212, 213.

tisme, la superstition, la tyrannie; tel est en substance ce que vouloit Voltaire: nous l'avons prouvé au chapitre précédent. Tel est aussi l'objet que se proposoient les monstres dont nous venons de citer les décrets. Il n'y a que le cri de *tolérance* qui ne se fit plus entendre, dès que la *philosophie* eut atteint son but.

On sait encore que ces dignes disciples de Voltaire se firent un devoir d'accomplir un des vœux les plus ardens de leur maître. Deux impies, De la Barre et d'Étalon avoient été convaincus en 1766, par les juges d'Abbeville et par le parlement de Paris, d'avoir été entraînés à des excès publics d'impiété, inouis jusqu'alors, par la lecture des œuvres de Voltaire. Le parlement de Paris avoit ordonné en conséquence, que *le dictionnaire philosophique* de Voltaire fut jetté dans le même bûcher, qui consuma le corps De la Barre, après qu'il eut été décapité. Cet événement avoit causé à Voltaire un tel débordement de colère et de fureur, que depuis 1766, il ne cessa, dans sa correspondance et dans une foule de pamphlets, de provoquer une vengeance éclatante contre les magistrats qu'il appelloit des *Busiris en robe, des tigres &c.* (a) La convention ne laissa pas échapper l'occasion d'exécuter enfin les intentions du patriarche de la philosophie. Elle décréta le 25 Brumaire, que “ la mémoire De la Barre, et d'Étalon, *victimes de la superstition et de l'ignorance est réhabilitée.* Les héritiers De la Barre, et d'Étalon sont autorisés à se mettre en posses-

[a] On le voit dans ses lettres, depuis le 18 juillet 1766 jusqu'à la fin du volume; tom. 68.

„ sion des biens qui appartenoint à ces infortunés.”

(a) Pour le même motif elle décréta “ un monument à la mémoire de Calas, formé d’une colonne de marbre *arraché au fanatisme par la raison dans les Eglises* supprimées du département.”

(b) Voltaire avoit écrit des volumes pour prouver que le supplice de *Calas* n’étoit que l’effet du fanatisme.

Si nous avons outrepassé les limites que nous nous étions prescrites au commencement de ce chapitre, c’est afin de prouver à nos lecteurs :

1.° Que M. Dela Harpe étoit on ne peut mieux fondé à déclarer que les sophistes “ ont été sous „ le faux nom de philosophes, d’abord les ennemis de la Religion, et ensuite par une conséquence infaillible, ceux de tout ordre moral, social, et politique, et pour tout dire en un mot, „ les pères de la révolution Française.” Qu’il a fait avec vérité “ l’application exacte et continuelle de „ chaque genre d’erreur à chaque genre de crimes, „ de chaque sophisme à chaque forfait, pour développer l’inévitable connexion de l’un et de l’autre ;” de la philosophie de Voltaire &c., avec la révolution ; que “ la philosophie moderne a pris à „ tâche de réunir toutes les extravagances, dont „ l’esprit humain étoit capable : aussi, par une „ conséquence nécessaire, la révolution qu’elle a „ opérée de nos jours, a réuni tous les crimes et „ tous les maux, dont le genre humain étoit sus-

[a] Collect. des décr. tom. XI. p. 193.

[b] Ibid p. 224.

„ ceptible ” . . . Que “ leurs belles maximes sont
 „ devenus le code du vice et du crime , qui ne
 „ demandoit que des autorités Que *la raison*
 „ des philosophes consiste évidemment dans l’en-
 „ tier renversement de toute autorité divine et
 „ humaine &c.”

2.° Que l’assemblée *constituante* , l’assemblée *légis-*
lative et la convention nationale ont tenu sur cette
 matière le même langage et professé les mêmes
 principes ; mais que , dans la dernière , les brigands
 ont prouvé clairement cette assertion de M. Dela
 Harpe , “ qu’en partant des principes de nos philo-
 „ sophes , tous les crimes en devenoient les consé-
 „ quences rigoureuses et incontestables.”

3.° Que tout ce que nous a révélé l’Abbé de
 Crillon , en 1777 , sur les complots des *philosophes* , a
 été vérifié par l’événement , de la manière la plus com-
 plète ; de sorte qu’on voit dans ses *mémoires philo-*
sophiques un tableau exact de la ruine future de l’autel
 et du trône , consommé pendant les années 1789
 & suivantes ; à l’exception des horreurs qu’enfanta
 la doctrine armée des révolutionnaires , et qui ré-
 sultèrent tout à la fois de l’anarchie et du caractère
 spécial du philosophisme ; prévues et annoncées
 d’ailleurs par le clergé de France. (Voyez ci-des-
 sus p. 74.)

4.° Qu’il n’y a véritablement rien de plus déplorable
 que cet engouement , qui subsiste encore aujourd’hui ,
 pour cette même *philosophie* , qui a causé tant de
 troubles en Europe , a ébranlé tous les trônes , a

fait perdre la foi à tant de milliers d'âmes , a propagé de tous côtés la corruption et la débauche ; et qu'on ne rougisse pas de nous vanter encore dans mille brochures infectées du même venin , *le progrès de la raison , les progrès des lumières &c.* , comme des fruits précieux de la philosophie du dix-huitième siècle ; et d'y attaquer , suivant la méthode des sophistes , la Religion de J. C. , les dogmes et les maximes de l'Évangile , les lois de l'Église catholique , comme n'étant que pur *fanatisme* , que grossière *superstition*.

Nous terminerons ce chapitre par une anecdote peu connue , parfaitement analogue au sujet que nous traitons , et dont nous avons pour garant M. Bertrand de Moleville. (a) Il raconte que le respectable abbé Edgeworth , qui assista Louis XVI à la mort , étant venu quelque temps après à Londres , lui fit part de ce qui s'étoit passé entre lui et M De Malesherbes , immédiatement après l'exécution du vertueux monarque. Il s'étoit rendu de l'échafaud chez cet ancien magistrat. Malesherbes ayant ouï de sa bouche les tristes détails de la fin du Roi , “ transporté d'indignation et de douleur , au delà de toute expression , se déchaina contre , la révolution et contre les auteurs de la mort du , Roi , avec une véhémence étonnante et une élo- , quence aussi sublime , qu'il auroit pu le faire dans , la vigueur de l'âge. Les scélérats , disoit-il , ils , l'ont donc fait périr ! Et c'est au nom de la , nation qu'ils ont commis cet exécrable parricide ! , au nom des Français , qui , s'ils eussent été plus

[a] Histoire de la Rév. tom. X. p. 432. & suiv.

dignes

„ dignes d'un aussi bon Roi, auroient trouvé en
 „ lui le meilleur ami qu'ils ayent jamais eu... Oui
 „ le meilleur, car il étoit aussi religieux que
 „ Louis XI, aussi juste que Louis XII, aussi bon
 „ qu'Henri IV, et n'avoit aucun de leurs dé-
 „ fauts... Ses plus grands torts, ses seuls torts,
 „ sont de nous avoir trop aimés, de s'être trop
 „ considéré comme notre père et pas assez comme
 „ notre Roi; d'avoir attaché son bonheur à nous
 „ rendre plus heureux que nous n'étions suscep-
 „ tibles de l'être; mais tous ces torts apparte-
 „ noient à ses vertus, au lieu que les nôtres sont
 „ la suite de nos vices... *C'est surtout cette fausse*
 „ *philosophie, dont j'ai moi-même à me reprocher*
 „ *d'avoir été la dupe, qui a creusé l'abîme effroya-*
 „ *ble qui nous dévorera tous; c'est elle qui par une*
 „ *magie inconcevable a fasciné les yeux de la nation,*
 „ *au point de lui faire sacrifier au fantôme, au seul*
 „ *mot de liberté politique, la liberté sociale, dont elle*
 „ *jouissoit sous tous les rapports, avec plus d'étendue*
 „ *qu'aucune autre nation, parce qu'elle avoit poussé*
 „ *plus loin qu'aucune, l'art d'en multiplier, d'en*
 „ *embellir les jouissances... Les monstres, avec*
 „ *quelle cruauté basse et féroce ils l'ont traité!*
 „ *mais quel calme, quel courage il a montré! Tous*
 „ *leurs efforts pour l'avilir ont été impuissans. Sa*
 „ *vertu l'a emporté sur leurs crimes... il est donc*
 „ *vrai que la Religion seule peut donner la force de*
 „ *soutenir avec tant de dignité d'aussi terribles*
 „ *épreuves!*”

“ Ce récit, dit M. de Bertand, peut être consi-
 déré, en quelque sorte, comme dicté par l'Abbé

Edgeworth , puisque je l'ai rédigé de mémoire après plusieurs conversations que j'ai eues avec lui , et que je l'ai corrigé conformément à toutes les observations qu'il m'a faites après en avoir entendu la lecture."

DES PROGRÈS DE LA PHILOSOPHIE RÉVOLUTIONNAIRE EN EUROPE ET NOTAMMENT DANS LE ROYAUME DES PAYS-BAS.

AVANT que les sophistes de France eussent affecté de prendre le manteau de philosophe , pour donner à leurs affreux systèmes une couleur de vérité , et séduire ainsi la multitude des ignorans ; on avoit vu , de temps à autre , des hommes de talent avancer et soutenir les principes les plus pernicious pour la société ; mais ils n'exercerent que peu ou point d'influence sur leurs contemporains , parceque , ou leurs ouvrages n'étoient point à la portée du vulgaire , ou les mœurs publiques repousoient aussitôt de semblables attaques. En France ce ne fut pas un seul *philosophe* , mais des milliers qui se liguèrent ensemble pour renverser de fond en comble l'empire de la Religion et de la saine morale ; et les nouvelles doctrines y firent d'autant plus de ravages , qu'elles trouvèrent dans l'état des mœurs un moyen facile de se propager avec la plus grande rapidité. Bientôt ce fut la mode d'être *philosophe* , et malheur à qui affectoit de ne le point paroître ! il étoit solennellement

relégué au rang des sots. Qu'on imagine l'effet que dût produire cette manie de bel esprit et d'*esprit fort*, sur " un peuple devenu fou de vanité, à une
 „ époque où elle étoit presque le seul intérêt social,
 „ le premier mobile des paroles et des actions;
 „ où l'on se disputoit, où l'on s'arrachoit les
 „ succès et la célébrité, non seulement devant le
 „ public, mais dans chaque maison, dans chaque
 „ cercle, partout où il y avoit concurrence." (a) Il en résulta donc une contagion de principes, d'exemples, d'actions et de paroles la plus épouvantable qui ait jamais infecté le genre humain, et cette contagion acquit un nouveau degré de malignité et d'étendue par cette longue et affreuse révolution qui en fut la suite.

Il est certain qu'on n'a pas assez connu en Europe le véritable esprit de cette révolution dans toutes ses phases; autrement on ne souffriroit point aujourd'hui que tant d'écrivains, tous remplis de ce même esprit, au moins à en juger par leur style et par leurs scandaleuses assertions, nous en reproduisissent continuellement les principes, les maximes favorites, et jusqu'au jargon qui lui est particulier. Ce n'est pas qu'on ait négligé d'éclairer souvent à cet égard les Souverains et les peuples. Plus d'un illustre écrivain, profondément versé dans les matières de politique et dans l'histoire de la révolution, a cherché inutilement à déchirer le voile qui semble encore cacher à bien des hommes d'état la plaie terrible, faite à l'ordre social par les philosophes révolutionnaires. De tous ceux qui se sont

exprimés avec le plus de force et d'énergie sur cet objet, il n'y en a point, après M. M. Bonald et De la Harpe, qui se soit, à notre avis, rendu plus digne de fixer l'attention des vrais amis de la subordination et de la paix publique, que le célèbre *Mallet du Pan*, soit lorsqu'il nous dépeint, à grands traits, toutes les extravagances des philosophes *régénérateurs*, occupés sans cesse à bâtir et à détruire leurs constitutions: soit lorsqu'il s'attache à développer les déplorables résultats de leurs efforts pour renverser tous les fondemens de l'ordre social.

“ Qu'une classe d'opinions, dit-il, également subversives de la Religion, de la morale et de la société, eut été systématiquement propagée en France depuis cinquante ans; qu'une classe de gens de lettres et de gens du monde en eussent été les promoteurs, les partisans, les protecteurs; que leur école ait enfanté cette nuée de pédans fanatiques, de sophistes et d'énergumènes, qui, dès son origine, s'emparèrent de la révolution comme d'un bien de conquête; *cette vérité historique est au-dessus de toute controverse, et n'a plus besoin de démonstration.*

“ Dumarsais, Voltaire, Mably, Jean-Jacques Rousseau... semèrent de poisons les champs où les révolutionnaires ont moissonné. *Ils furent les leviers, qui mirent en activité les tigres et les panthères contre la race humaine, ils en eussent été dévorés.* (a)

[a] Mallet du Pan excuse Voltaire, autant que faire se peut, et l'absout même jusqu'à un certain point de conspiration. Il va jusqu'à dire que” Voltaire fut peu lû des classes intermédiaires et popu-

“ Aussitôt qu'on eut perdu de vue les grands noms qui avoient imprimé le mouvement à la licence, un torrent d'aveugles disciples, de foux et de furieux inondèrent l'empire, l'évangile de leurs maîtres à la main. “ *Soldats sous Alexandre, et Rois* „ *après sa mort.*” Cette tourbe de petits raisonneurs sans génie et sans principes, se hâta de faire oublier ses précepteurs, en dépassant tous les limites, et en franchissant tous les intermédiaires. On vit sortir des collèges, des théâtres, des lycées, des académies, des maisons de jeux et de débauches, des cercles brillans de la capitale, des boudoirs, des palais et des caffés, des nuées de prétendans à la dignité de philosophe. Leur invasion dans l'Eglise et dans l'état n'attendoit qu'une circonstance. La convocation des Etats généraux la fournit. On vit alors la république philosophique se déployer sans règles ni mesures, avec la triple puissance du nombre, de l'impétuosité, du caractère national, et d'opinions sans frein, abandonnées dans leur application à tous les enfans perdus de la nouvelle école. (a)

“ On avoit vu des nations se soulever contre l'usurpation de leurs droits politiques, et briser le joug d'un gouvernement qui ne respectoit plus les lois.... Mais on avoit rarement vu, si toute-fois

„ laires, et vit son influence circonscrite dans ce qu'on appelloit „ la bonne compagnie et dans quelques corps littéraires.” C'est qu'en effet Mallet du Pan avoit été du nombre des *philosophes* et ami intime de Voltaire, qui lui écrivoit le 14 avril 1772. “ Mon „ cher & aimable professeur, qui ne professerez jamais que la „ vérité et le noble mépris des impostures et des imposteurs; que „ vous êtes heureux d'être auprès d'un Prince, qui foule aux pieds „ l'infâme superstition.” &c.

[a] Mercure Britannique tom. II. p. 343 - 347.

ce phénomène a jamais existé, une nation se soulever, s'armer, se liguier contre un monarque légitime, *aux vertus duquel l'unanimité des voix rendoit hommage, et qui loin d'usurper les droits du peuple, les lui rendoit spontanément*, après deux siècles de déchéance, en sacrifiant ceux qu'il tenoit de ses ancêtres."

" Tirée par lui de la poussière et de l'oubli, la première assemblée nationale lui ravit son autorité; la seconde le dépouilla de sa liberté; la troisième l'égorgea sur un échafaud.

" Le trône en vacance, l'autorité fut à tous et à personne. On rejetta comme autant de superstitions tout ce qui portoit vestige d'un usage, d'une coutume, d'un droit, d'un principe antérieurs. L'empire arraché de tous les points de son orbite erra dans l'espace au gré des tourbillons, sans pouvoir resaisir un seul point de fixité. . . . L'accord étoit parfait pour détruire: il n'y en eut plus pour recréer. L'architecte d'un jour écrasa celui de la veille avec les matériaux du nouvel édifice. Il fut enseveli l'année suivante sous les décombres de sa propre destruction. Tous cependant peroroient avec éloquence pour démontrer la solidité de leur ouvrage."

" Aussitôt qu'il avoit broché ses articles de constitution et saisi les rênes de l'Etat, le parti dominant conjuroit la nation de s'en fier à lui, et ne doutoit pas que la force de la raison ne produisît l'obéissance." L'égalité, la liberté, l'ordre, la per-

fection , le bonheur vous aurez tout cela , disoient au peuple les imbécilles Brissotins , dans le rapport de leur constitution de 1793 , signé *Condorcet* ; „ *pourvu qu'on ait à faire à un peuple ami des lois , à des citoyens dociles à la voix de la raison.* ” Les pauvres innocens , comme on le voit , n'étoient pas dégoutés !

“ Ceux qui proposoient une nouvelle constitution venoient de prodiguer à la précédente le mensonge ou la sottise de leur admiration , en avoient adoré les vices et protégé les iniquités , jusqu'au moment où il a fallu l'abandonner à sa destinée -- S'il existe une ombre de pudeur et une ombre de bonne foi parmi ces novateurs tranchans , ces dogmatiseurs cosmopolites , ces louangeurs diserts , qui , à chaque constitution la proclamoient au peuple et à l'Europe , comme le résumé de la science du gouvernement , comme l'abrégé indestructible et immuable de l'art de composer la liberté publique ; qu'ils frémissent de leur présomption et rougissent de leur incapacité ! qu'ils cherchent dans les archives de la folie et de l'avilissement humain , un spectacle comparable à celui de ces transmutations politiques de la nation Française , précipitée dans le creuset ; à l'extase avec laquelle on prônoit chacune de ces métamorphoses politiques ; à l'immortalité qui devoit en éterniser l'existence ; à l'abomination des moyens employés pour en faire prévaloir l'autorité , et enfin au mépris , dont ces œuvres de génie furent accablées , lorsque leurs auteurs et leurs sectateurs eurent changé de goûts et d'opinions.

“ En 1791, la constitution est inaugurée avec les pompes du paganisme. Ce n'est pas un recueil de lois faites de main d'hommes, c'est un *sacrement* institué pour l'éternité, une révélation immortelle confiée à toutes les générations! Soixante vieillards apportent ce *livre sacré* à l'assemblée législative, qui se prosterne avec recueillement. “ Quarante neuf „ députés, s'écrie le déclamateur Cerutti, ont ap- „ puyé leurs mains sur *l'évangile* de la constitution, „ et ont juré de la maintenir jusqu'au dernier sou- „ pir. *Les siècles vont se projeter sur sa durée!* ”

“ Huit mois après, la constitution expire entre les bras et sous les coups des 492 députés bien portans. L'évangile est renié. On l'enterre au bruit du canon dans un linceuil trempé de sang. Ses auteurs, ses prosélytes sont proscrits, égorgés, forcés de chercher dans les cavernes, ou sur une terre étrangère, un abri contre les philosophes plus experts, qui vont éclairer la France d'un nouvel astre.

“ La République est décrétée; comment la constituer? Les Girondins présentent un beau manuscrit, qui, en quelques centaines de paragraphes, doit fixer la prospérité, la science et la soumission publiques. Ce nouveau livret constitutionnel est accueilli par les connoisseurs comme un chef-d'œuvre. Mais le chef-d'œuvre dispa- roît aussitôt, le 31 mai 1793, avec ses ouvriers. L'un va s'empoisonner dans un cachot; l'autre est dévoré par des chiens; une troisième race de législateurs fait couper le cou à la seconde, revue et embellie par les chefs

chefs du terrorisme. La troisième constitution supplante les théorèmes de Condorcet. A force de prisons, d'inquisitions, de délateurs, d'assignats, de confiscations, de comités révolutionnaires et de bourreaux, elle se traîne jusqu'en 1795.

“ Maudite alors par la nation et par ses représentans, qui deux ans auparavant l'avoient acceptée avec unanimité, comme “*formant la grande époque du genre humain* ;” elle fait place à une quatrième élaboration, travaillée avec poids et gravité par les maîtres de l'art; proposée avec solennité comme le terme des variations, et revêtue aussi d'un consentement universel. Tous les obstacles tombent devant cette idole. Les formules de serment se succèdent, et ne paroissent jamais assez coercitives pour en maintenir l'inviolabilité. Les professeurs de droit public, les savans et les orateurs analysent sa contexture, et ont beau y chercher des défauts. Leur conscience et leur raison épurée n'y découvrent que des sujets d'hommages. Depuis leurs sentences, les généraux de la république vont instituer, le glaive à la main, des *Directoires*, des *Jeunes*, des *Anciens*, en Lombardie, en Hollande et en Suisse. Faut-il raffermir le code contre les atteintes de l'expérience, contre la critique des sages, contre les pensées des réformateurs? Les armées d'Italie et du Bas-Rhin délibèrent et menacent: leurs généraux s'ébranlent contre les *sacrilèges*; ils dépêchent leurs gendarmes. Les députés du peuple sont chassés de leurs sièges, *au nom du peuple et de la loi*. Les proscriptions recommencent. (18 fructidor.)

« Alors s'avancent les sophistes effrontés. . . Ils démontrent qu'il a fallu *escamoter* la constitution pour la préserver; qu'elle est intacte, quoique violée; que le directoire a sauvé le sanctuaire; qu'il faut jurer, tous les *décadis*, de périr sur la première brèche. *Vive la constitution!* ce cri se répète du fond de la Gascogne à l'extrémité de l'Alsace, jusqu'au jour d'illumination, où l'oracle prononce que la constitution a péri, et qu'il faut se dépêcher d'en ourdir une cinquième.

« Ces inconcevables et longues facéties ont pourtant occupé dix ans, sans remords, sans pitié, sans réflexion, le gouvernement et le peuple, les docteurs et les disciples! la même uniformité d'admiration, la même majesté du culte, les mêmes horoscopes sur l'inaltérable perpétuité de ces divers alcorans politiques, en accompagnèrent la fabrique, et en consacrèrent l'émanation. Leurs compositeurs et leurs gardiens partent de là pour appeler les Français *le peuple sans pareil*. On pourroit croire peut-être que l'épreuve de cette inconstance, que cette démonstration matérielle d'imprévoyance, de fausses vues, d'erreurs d'entendement, d'écarts de la raison et du raisonnement, inspirèrent plus de modestie aux législateurs et moins de crédulité au public. Point du tout. On répéta en 1799, ce qu'on répétoit en 1795, en 1793 et en 1791; qu'il est vrai que les précédens faiseurs de lois furent des igorans, mais que *le jour de la lumière est maintenant levé*, et qu'on touche à la perfection ainsi qu'à l'âge d'or! . . . Il faut graver ce ridicule à l'eau forte, le reproduire dans toutes les langues et sous

toutes les formes pour la honte du SIÈCLE DE LA RAISON, pour l'instruction des siècles futurs, pour le supplice des charlatans politiques." (a)

“ Par l'effet d'un préjugé que l'expérience n'a point détruit, on en revient toujours mécaniquement à attribuer les vicissitudes de la révolution et de la république Française, à tel ou tel individu, qui paroît avoir acquis une importance momentanée. Rien n'est plus commode que d'expliquer ainsi, par la puissance de quelque agent supérieur, des événemens dont on ne veut pas prendre la peine de rechercher les *causes nécessaires*, ni d'appercevoir les rapports avec une action antécédente.

“ Toute révolution *dogmatique* et fondée sur des principes crée des instrumens, jamais de conducteurs permanens. Elle exige qu'on lui obéisse, non qu'on la gouverne. Elle élève et brise ses disciples, suivant la rotation de son irrésistible mouvement. Nul ne peut espérer d'avoir prise longtemps sur son impulsion. Elle maîtrise les chefs apparens, même dans leurs efforts pour la maîtriser, et s'en délivre aussitôt qu'ils ont usurpé sur elle quelque autorité; car *son essence est de n'en reconnoître aucune.*

“ Une révolution démocratique, qui succède tout à coup à l'inégalité des rangs et à la hiérarchie des autorités, ne supporte aucune élévation, n'ac-

(a) Mercure Britann. tom. IV. N. 30.

corde du crédit que pour changer continuellement de supérieurs. Elle renverseroit tous les mois les pouvoirs, qu'elle a institués, s'ils lui ravissoient le droit de destituer arbitrairement ceux qui l'exercent... Se concentra-t-elle dans une faction? Les rivalités deviennent plus énergiques, les jalousies plus intimes, l'influence plus précaire, les déplacements plus nécessaires. Des démocrates ne veulent que des égaux dans l'état. Des factions ne veulent pas des égaux dans leur association. Les premiers se débarrassent de leurs chefs par violence ouverte; les seconds s'en débarrassent par des intrigues et des complots.

“ Pas une renommée n'a pu résister au creuset de la révolution; pas un de ses artisans qu'elle n'ait puni ou trompé; pas un de ses serviteurs dont elle n'ait elle-même tué la gloire et fermé la carrière. Devant son terrible génie les hommes ne paroissent que des ombres, et le plus célèbre de ses coopérateurs (a) n'a pu résister à l'oubli profond, où elle les ensevelit tous, et sans retour.

“ Lorsque mille raisons diverses n'auroient pas fait reléguer au nombre des plus méprisables chimères la stabilité de la république Française, il eut suffi, pour cela, d'observer son caractère distinctif *d'incompatibilité avec aucun genre de subordination.*

“ La révolution Française a rappelé une vérité qui ne sauroit être trop méditée par les gouvernemens, savoir, que les grandes convulsions sociales

(a) Mirabeau.

ne sont jamais l'ouvrage du peuple livré à lui-même, Il peut devenir séditieux, se plonger dans des égaremens momentanés et commettre des excès passagers. Un degré intolérable d'oppression provoqua quelques fois un soulèvement national et subit; mais jamais une insurrection populaire *systematique*, encore moins la subversion totale de l'ordre politique n'accompagnèrent ces mouvemens tumultueux de circonstance. Même dans l'histoire des plus petites républiques, ils est très-rare de rencontrer une révolution, à laquelle le peuple se soit porté spontanément. Sa fureur est sans prévoyance, sa rébellion circonscrite, son action trop desordonnée pour produire autre chose qu'une anarchie, dont il ne tarde pas à se fatiguer. On a vu ce genre d'orages s'élever ou s'appaiser fréquemment par l'influence de l'accident le plus léger.

“ *Le péril pour l'état commence, aussitôt qu'on s'avise d'émouvoir le peuple par des principes, et d'associer ses passions à des systèmes. S'il est aisé de ramener le peuple le plus turbulent, il ne l'est point de rappeler un peuple devenu raisonneur et ensuite enthousiaste de ses erreurs.* (a) Tout est perdu, lorsque dans les républiques, les orateurs, les démagogues, les factieux s'emparent de ce terrible instrument, le façonnent et le dirigent à la ruine des institutions consacrées. Tout est perdu dans les monarchies, lorsque des grands, des corps puissans, des classes au dessus du peuple *stimulent son inquiétude*, le font

(a) On voit que Mallet du Pan développoit, en 1800, la véritable cause de toutes les commotions qui se font encore sentir aujourd'hui dans le Royaume de France.

entrer dans l'exécution de leurs complots, employent son délire, flattent ses intérêts, et le font servir, sans qu'il s'en doute, à un bouleversement prémédité par ses corrupteurs." (a)

“ Le caractère le plus spécial que la perversité philosophique ait communiqué à la révolution, est celui-ci : presque tous les siècles avoient vu de grands crimes; mais nul encore la *théorie des crimes publics et privés érigée en système d'état*, et en *droit public universel*, par des législateurs parlant *au nom de la raison et de la nature*. Ce nouveau genre d'hypocrisie et de fanatisme étoit encore inconnu. Il falloit l'alliance des doctrines du temps avec les mœurs de ses professeurs, pour produire ce tableau d'un peuple régénéré par l'athéisme, par l'assassinat, par l'incendie, par le brigandage et le sacrilège; ce tableau d'un peuple dont les représentans et les chefs successifs ne commettent point le crime dans la fureur, mais le discutent didactiquement, le motivent, le délibèrent, en étudient les moyens avec recherche, le préconisent avec éloquence, s'applaudissent à l'approche de ses succès, le prononcent avec solennité, l'exécutent de sang froid, et répondent par des éclats de rire aux lamentations de leurs victimes, (b)

“ D'autres peuples ont été, comme celui de France, et par elle précipités dans l'anarchie, sans qu'aucun d'eux ait abusé si longtemps et si cruellement de son indépendance... C'est qu'heureu-

[a] Tom. III N. 21. & 23.

[b] Tom. II. N. 14.

sement la révolution les a abordés dépouillée de ses prestiges et développant sans délai son génie fondamental, par les trois caractères d'une impiété impudente et inquisitoriale, d'une rapine effrénée et du despotisme civil et militaire, avec lequel elle sacrifioit sans pitié, comme sans politique, tous les intérêts qu'elle auroit dû se concilier... La liberté s'annonçoit par le pillage des temples, par les outrages les plus infâmes aux mœurs et à l'opinion publique, par les dévastations les plus cruelles et par le choix d'agens, présentés, couverts de sang et de boue, à la confiance et à l'estime des nations, dont on leur transmettoit le gouvernement." (a)

Mais si les autres peuples de l'Europe furent alors préservés, jusqu'à un certain point, de tous les affreux résultats de la contagion philosophique, par les atrocités, les infamies, que commettoient d'une main, les monstres vomis par la France, lorsqu'ils lui présentoient, de l'autre, la *liberté* et l'*égalité*; il ne faut jamais oublier que c'est aux charlatans philosophes, aux éternels fabricateurs de constitutions, que l'Europe doit encore cette épouvantable série de malheurs, de guerres atroces et de désastres, sur lesquels elle gémit encore aujourd'hui. Ces grands régénérateurs de l'espèce humaine, après avoir désolé, saccagé leur patrie, pendant plus de dix années, par l'effet de leurs absurdes théories, renoncèrent subitement à leurs chimères de *souveraineté du peuple*, de *liberté* et d'*égalité*: et ils y renoncèrent, pour former une allian-

(a) Tom. II. n^o 22.

ce entre le despotisme et l'esprit d'irréligion et d'impiété. Un soldat, un aventurier connu depuis longtems par son zèle pour propager les *grandes lumières*, pour étendre le *régne de la raison*, fixa leur choix. Au milieu des orages, qui assailloient de tous côtés la république française, dans sa propre enceinte, Bonaparte fut tout à coup investi d'une autorité, qui le mit à même de croître de jour en jour en puissance, jusqu'à ce qu'enfin sa force colossale, et son influence maligne se firent sentir jusqu'aux extrémités de l'Europe. Disciple de l'école révolutionnaire, exercé depuis quelques années dans l'art de révolutionner les peuples, de préparer la chute des empires, par tous les moyens que la violence, la duplicité la plus effrontée, la corruption la plus savante et la plus étendue, et une complication d'intrigues les plus adroitement et méchamment ourdies, jointes à des armées innombrables, avoient fournis au directoire et aux généraux révolutionnaires; Napoléon donna, aidé de plusieurs brillans succès dans les armes, un nouveau relief *aux grandes lumières du siècle*, dont il ne cessa d'être un des promoteurs les plus ardens. *Les philosophes* lui pardonnèrent d'autant plus volontiers son despotisme, en faveur de sa haine pour le *fanatisme*, qu'il favorisoit, sanctionnoit toutes leurs extravagances, conciliables, selon ses idées, avec le maintien de sa tyrannie. Aussi, docile à leurs leçons, il organisa un système d'oppression, de persécution contre l'Église de J. C., tel qu'on n'en avoit jamais vu depuis la naissance du christianisme. " *Il avoit formé avec les impies,* " déclara le vénérable PIE VII. " à toute l'Europe, *le complot de détruire entièrement*

„ *ment l'Église* ; il n'avoit fait avec elle un pacte
 „ d'amitié que pour la mieux trahir ; il n'avoit feint
 „ de devenir son protecteur que pour l'opprimer plus
 „ sûrement.” (a) Sous une telle *protection*, disoit
 „ hautement ce digne Pontife, se cache et se dé-
 „ guise la persécution la plus dangereuse et la plus
 „ astucieuse qu'il soit possible d'imaginer contre
 „ l'Église de J. C. et malheureusement la mieux con-
 „ certée pour y jeter la confusion, et même la dé-
 „ truire, s'il étoit possible que la force et la ruse de
 „ l'enfer pussent jamais prévaloir contre elle.” (b)

Ce fut par de tels moyens que Bonaparte récon-
 cilia les philosophes révolutionnaires avec le joug
 d'une autorité sans bornes. Il combla d'ailleurs les
 principaux, les plus influens d'entr'eux, de richesses
 et d'honneurs. Il les associa à sa tyrannie pour écri-
 ser avec eux la Religion de J. C.

Cet homme devenu *l'héritier universel de la*
révolution française, pour nous servir de l'expres-
 sion d'un général espagnol, et à qui le *siècle de la*
raison, ou autrement, *les idées libérales*, doivent sans
 contredit plus de conquêtes, qu'aux démocrates
 fougueux, qui les avoient souillées de boue et de
 sang, enterra solennellement la *souveraineté du peu-
 ple*, la *liberté et l'égalité*, et ne laissa subsister pen-
 dant quelque temps que le vain nom de république.

Les bases de la constitution de l'an VIII, cin-
 quième chef-d'œuvre de nos philosophes législateurs,
 furent d'abord établies par Syeyes, Volney, Roederer

[a] Bulle du 10 juin 1809

[b] Instruct. aux Evêques d'Italie du 28 mai 1808.

Regnaud de S. Jean d'Angely &c., de concert avec Bonaparte, et douze membres tirés des deux commissions législatives furent chargés de les développer. On y voit figurer les Lemercier, Lenoir la Roche, Daunou, Chénier, Boullay de la Meurthe, Chabanis &c... qui reçurent de Syeyes le livre élémentaire de la loi. En trois semaines cette nouvelle constitution fut moulée et présentée au peuple, comme le *nec plus ultra* de la sagesse et de l'expérience.

Les Consuls, c'est à dire, Bonaparte, étoient autorisés à nommer la majorité des membres du sénat, qui devoit ensuite *se compléter lui-même*. Ce corps formé, comme on le voit, des créatures du I.^{er} Consul, devoit seul choisir, dans des listes de citoyens éligibles aux fonctions publiques, faites dans les départemens, *les législateurs, les tribuns, les juges de cassation et les commissaires de la comptabilité.*

Aucune loi nouvelle ne pouvoit être promulgué que *lorsque le projet en auroit été proposé par le gouvernement, communiqué au tribunal et décrété par le corps législatif*, qui ne faisoit la loi qu' *en statuant par scrutin secret, et sans aucune discussion de la part de ses membres*, sur les projets de lois débattues devant lui par les orateurs du tribunal et du gouvernement. (tit. 3. Corps législatif.)

Le consulat étoit établi pour dix ans et ses membres *indéfiniment rééligibles*. “ Le I.^{er} Consul „ promulgue les lois, nomme et révoque à volonté „ les membres du conseil d'état, les ministres,

„ les ambassadeurs, les officiers de terre et de mer,
 „ les membres des administrations locales et les
 „ commissaires du gouvernement près les tribunaux.
 „ Il nomme tous les juges criminels et civils, au-
 „ tres que les juges de paix et de cassation, sans
 „ pouvoir les révoquer. . . . Le gouvernement pro-
 „ pose les lois et fait les réglemens nécessaires
 „ pour assurer leur exécution. . . . Il dirige les re-
 „ cettes et les dépenses de l'état. . . . Peut décerner
 „ des mandats d'arrêt et d'amener, *contre les per-*
 „ *sonnes présumées auteurs ou complices de conspi-*
 „ *ration contre l'état* Distribue les forces de
 „ terre et de mer et en régle la direction. . . . Signe
 „ et fait signer tous les traités de paix, d'alliance,
 „ les déclarations de guerre. . . . Mais les discus-
 „ sions et délibérations sur ces objets, dans le tri-
 „ bunat et dans le corps législatif, *se font en comité*
 „ *secrèt quand le gouvernement le demande, &c.*”
 (Tit. IV. du gouvernement.)

Tel est le pouvoir donné par la nouvelle consti-
 tution à Bonaparte. Elle nous présente un Sénat
 formé de ses créatures, choisissant les 400 légis-
 lateurs et tribuns dans la liste des citoyens éligi-
 bles, laquelle liste, envoyée par les électeurs des
 départemens, pouvoit d'ailleurs être *censurée, épurée,*
anéantie même par le Sénat. (Tit. 1.^{er} art. 7.) Le
 peuple y est exclu de toute participation au pou-
 voir de statuer sur les impôts et sur les intérêts
 extérieurs de l'état, de régir les deniers publics, ou
 d'en contrôler l'emploi; de discuter, de consentir,
 de révoquer les lois, de mettre en mouvement la
 puissance qui les décrète. Et de plus, “ dans le cas

„ de révolte à main armée , ou de troubles qui
 „ menacent la sûreté de l'Etat , la loi pouvoit sus-
 „ pendre dans les lieux , et pour le temps qu'elle
 „ détermineroit , l'empire de la constitution , et
 „ provisoirement par un arrêté du gouvernement.”
 (Tit. 7.)

“ C'est , remarque Mallet du Pan , l'auteur de la première déclaration *des droits de l'homme* , ses disciples , ses adjoints , ses orateurs , ses panégyristes , qui ont rayé eux-mêmes d'un trait de plume , dans la nouvelle constitution ces prétendus droits qu'ils ont tant de fois déclaré sacrés et inaliénables ; et cela , après avoir diffamé pendant plus de dix ans , lanterné , banni , spolié quiconque s'élevoit contre leur dogme insensé de la souveraineté du peuple , contre l'application qu'ils en faisoient , contre leurs élections populaires , leur chambre unique , contre leur chimérique égalité. Les apôtres de la démocratie la proscrirent eux-mêmes. . . . et ils se présentent aujourd'hui comme des révélateurs envoyés du ciel , pour desabuser la France qu'ils égarent. Ils abjurent leurs sermons , leurs écrits , et recomposent la République précisément dans les formes , dont la seule annonce eut été à leurs yeux un crime de lèse-nation. . . . Après avoir couvert de crimes et de deuil la France et l'Europe pour faire tomber toute opposition à leurs premiers dogmes , ils viennent froidement avouer leur ineptie , sans témoigner le moindre repentir , rafraichir et éterniser la proscription de tous ceux de leurs concitoyens , qui eurent le tort de devancer le jugement qu'ils portent eux-mêmes de leurs premières œuvres , et de s'op-

poser à ces institutions, flétries maintenant et enter-
rées par leurs propres instituteurs. (a) Et ces grands
prédicateurs de la Souveraineté du peuple n'ont
pas rougi d'imposer à la nation leurs ordonnances
par un acte d'omnipotence personnelle et despoti-
que. Nulle discussion préliminaire et publique ;
nul appel à un corps quelconque de mandataires
nationaux, pour légaliser et ratifier les nouvelles
lois. Nulle convocation des assemblées primaires,
consacrées par tous les principes antérieurs, ber-
ceaux de la Souveraineté publique, où les consti-
tutions précédentes reçurent leur sanction défini-
tive. Ils permettent seulement aux citoyens d'aller
en *trois jours* signer sur un registre leur approba-
tion ou leur refus !

“ Par cette constitution, la prérogative du chef
suprême du gouvernement s'étend *de droit*, aussi
bien que par influence, sur les fonctions de la légis-
lature. Il est revêtu d'une autorité très-supérieure
à celle non seulement des premiers magistrats,
dans les républiques anciennes et modernes, mais
encore de la plupart des Rois placés à la tête des
monarchies limitées La représentation natio-
nale est exclue du *droit d'initiative*, qui est réservé
au pouvoir exécutif, et celui-ci est revêtu d'un *Veto*
nécessaire et *a priori* sur les résolutions de la légis-
lature, puisque celle-ci est fixée muette et immo-
bile sur ses sièges, jusqu'à ce que le gouverne-
ment lui rende l'action et la parole ; et à ce droit

[a] L'art. 113. porte que : “ la nation Française déclare qu'en
” aucun cas, elle ne souffrira le retour des Français, qui ayant
” abandonné leur patrie depuis le 14 juillet 1789, ne sont pas
” compris dans ces exceptions &c.

d'enchaîner ses délibérations on a joint celui d'en écarter toute discussion!!... Sans la permission même des Consuls, le tribunat même ne peut délibérer; car il n'a pas l'initiative.

“ Le Sénat figure le régulateur, le censeur et le balancier des pouvoirs constitués et cet engrènement de rouages aristocratiques reçoit *le mouvement, la direction, le support d'une autorité exécutive, concentrée dans le premier Consul!*... La constitution garde un silence absolu sur les attributions des administrations locales. Elle se borne à les déclarer *subordonnées aux Ministres.*

“ Si on les en croit, personne avant eux n'avoit eu une juste idée du gouvernement représentatif, et il est arrivé que les deux moyens d'avilir, de dénaturer, d'anéantir même le système représentatif a été adopté par Syeyès et comp.^e... Ils ont dégradé du même coup les *représentés* et les *représentans*... *Il n'y a donc qu'un seul pouvoir: c'est l'exécutif; et il est investi d'une autorité absolue et illimitée. Tous les accessoires, dont on l'a environné, ont été calculés pour sa convenance.*” (a)

Le pouvoir immense donné à Bonaparte par cette constitution, et successivement, en vertu des fameux *sénatus-consultes*, par le premier corps de l'état dévoué à son excessive ambition, lui a offert une libre carrière pour l'exécution de ses projets excentriques, de ses conceptions révolutionnaires; jus-

[a] Mercure Britannique tom. IV pag. 459 & suiv.

qu'à ce qu'enfin toutes les puissances ayant résolu de sécouer le joug humiliant qu'il vouloit leur imposer, parvinrent à délivrer l'Europe de cette monstrueuse domination. Il n'y avoit point d'autre moyen de rétablir en France un gouvernement régulier, sage, paternel, et d'y trouver enfin une garantie solide de la paix et de la tranquillité publique, que de faciliter à l'antique et illustre dynastie des Bourbons les moyens de remonter sur le trône de ses ancêtres. Le vœu des Souverains, maîtres de la France, étoit trop prononcé pour que les *philosophes* législateurs pussent en empêcher l'exécution. Que firent-ils alors? Après avoir prononcé la déchéance de Bonaparte, ils s'empressèrent de brocher une *sixième* constitution, dont la sanction fut aussitôt présentée à Louis XVIII, comme une condition *sine qua non*. (a) A jamais on se souviendra que, le 3 avril 1814, Napoléon fut déclaré déchu de ses droits; que le 5 du même mois, le nouvel acte constitutionnel fut porté au sénat, discuté le lendemain et adopté le même jour!

Le règne de la raison ayant fait d'immenses progrès depuis 1799, il ne falloit pas attendre des *grandes lumières* de nos faiseurs un résultat bien avantageux en faveur du successeur de Louis XVI. Ce n'étoit pas un révolutionnaire. Aussi *l'acte constitutionnel* formé par ces grands constituteurs, sans aucune mission de la part du peuple Français, n'accordoit-il pas au Roi légitime un dixième de la puissance qu'ils avoient donnée à un

(a) Elle le fut d'abord à *Monsieur*, frère du Roi.

général révolutionnaire , par la constitution de l'an VIII. On lit , en effet , dans ce nouveau chef-d'œuvre , que les projets de lois pouvoient être également proposés dans le sénat et dans le corps législatif. (art 3) Le souverain privé de l'initiative ne pouvoit qu'*inviter* ces deux corps à s'occuper des objets qu'il jugeoit dignes de leur attention , se bornant à exercer son influence législative par le *Veto* . . . D'après l'article 10. le corps législatif s'assembloit *de droit* chaque année le 1^{er} octobre ; et lorsque le Roi jugeoit à propos de le dissoudre , *celui-ci pouvoit se former de lui-même* , au plus tard dans les trois mois après sa dissolution ; on sait qu'en Angleterre même le parlement ne peut s'assembler que par l'ordre du Roi. D'après l'article 9 , les députés au corps législatif devoient être nommés par la nation ; et quant au sénat , le Roi étoit obligé de maintenir tous les sénateurs actuels et de conserver leurs places à leurs enfans. (art. 6.) Ainsi Louis XVIII. ne devoit jouir ni de l'initiative en matière de lois , ni de l'influence majeure donnée par le fait à Bonaparte sur les élections des députés de la nation , encore moins sur le sénat , qu'il devoit prendre tel qu'il le trouvoit !

Il ne faut pas demander si la *tolérance universelle* fut au nombre des conditions imposées par nos philosophes au Roi très-chrétien , et imposées au nom de la nation !

Louis XVIII parvint , il est vrai , à régner sur la France à des conditions moins humiliantes ; mais est-il parvenu , parviendra-t-il jamais

mais à comprimer les factions que le génie révolutionnaire ne cessera d'enfanter dans ce malheureux Royaume , où il a jeté de si profondes racines depuis plus de 30 ans ; où la discussion des intérêts de l'état fournira sans cesse aux *philosophes* incorrigibles , accoutumés à ourdir sans cesse des intrigues politiques , à faire dominer leurs principes antireligieux et antisociaux , des moyens de bouleverser l'état ; où les révolutionnaires sont et seront toujours ennemis de la dynastie régnante , par cela seul que cette auguste famille professe hautement des principes , qu'ils ne cesseront de combattre , et qui seuls néanmoins peuvent ramener la paix et le bonheur dans cet empire ? Leur influence sur ce malheureux pays est d'autant plus redoutable , qu'ils sont appuyés dans la plupart des contrées de l'Europe , par une confédération *de frères et amis* puissans , qui toujours actifs , toujours ardens , comme leurs anciens maîtres , ne laissent échapper aucune occasion d'endoctriner les peuples et de faire prévaloir leurs principes dans l'administration publique ; que de grands personnages , qui sont les plus influens sur la destinée des empires ; (nous ne parlons que de ceux qui sont bien intentionnés) se croient obligés , sous le spécieux prétexte de calmer les esprits , et pour accorder quelque chose à ce qu'ils appellent *l'opinion publique* , de sacrifier aussi aux *idées libérales*. Ainsi tout semble concourir aujourd'hui à éterniser *le règne de la raison* , et à perpétuer le trouble et la confusion dans la société. Ils ne savent pas que cette dangereuse faction ne se fortifie pas moins de tout ce qu'on lui accorde ,

qu'elle ne s'irrite de tout ce qu'on lui refuse. (a)

Lorsqu'on vit pour la première fois, depuis plus de 25 ans, la grande majorité des représentans de la nation française déplorer les maux, les ruines de tout genre qu'avoit accumulés sur leur malheureuse patrie la philosophie révolutionnaire; défendre, avec autant de dignité que d'énergie, les vrais, les seuls principes, qui peuvent asseoir un gouvernement sur des bases solides et durables; tracer d'une main sûre la marche qu'il falloit suivre pour arrêter les progrès d'une contagion destructive de l'ordre social: quelques hommes de bien, qui ne connoissoient pas toute la puissance, toutes les ressources d'un parti, qui ne prétend à rien moins qu'à dicter des lois à tous les Souverains, se flattoient de voir bientôt l'hydre à cent têtes succomber en France, sous les coups de ces terribles adversaires. D'un

(a) Tel est encore aujourd'hui l'empire de la mode, qui a consacré en Europe le jargon des *philosophes*, que les écrivains même les plus distingués, qui combattent ouvertement la faction des révolutionnaires, nous parlent aussi des *progrès des lumières*, comme si véritablement l'on avoit fait depuis la révolution de nouvelles découvertes en morale ou en politique. On peut en juger par tout ce que nous en avons dit dans le chapitre précédent et dans celui-ci. Il nous est pénible de faire aussi ce reproche à M. De Chateaubriand, lui, qui a si bien dévoilé et prouvé l'existence du funeste système qui domine encore aujourd'hui en France, et qui nous présente en même temps un tableau fidèle de ce qui se passe en bien d'autres pays. " Il existe, dit-il, une conspiration pour ainsi dire *forcée* d'intérêts moraux révolutionnaires; une association naturelle de tous les hommes qui ont à se reprocher quelque crime ou quelque bassesse... Cette conspiration agit de toute part à tous momens. Elle s'oppose par instinct à tout ce qui peut consolider le trône, rétablir les principes de la Religion, de la morale, de la justice et de l'honneur... Cette haine de la Religion est le caractère distinctif de ceux qui ont fait notre perte, qui méditent encore notre ruine. Ils détestent cette Religion, parce qu'ils l'ont persécutée, parceque la sagesse éternelle et sa morale divine sont en opposition avec leur vaine sagesse et la corruption de leur cœur. Jamais ils ne se reconcilieront avec elle." (De la monarchie selon la Charte.)

autre côté, la tourbe philosophique vomit de toutes les parties de l'Europe des volumes d'invectives contre ces généreux députés, qu'ils accusoient de vouloir ramener en France les ténèbres de la barbarie, toutes les *institutions gothiques, fanatiques, féodales &c.* dont le *siècle des lumières* nous avoit délivrés; car aujourd'hui, toute institution, qui n'est pas à la hauteur de la révolution, est aussitôt réputée *gothique* et *féodale*. Le monarque français a cru devoir céder à l'orage, et pour juger avec impartialité de cette démarche, il faudroit connoître tout le danger de sa situation. Quoiqu'il en soit, le *siècle des lumières*, compte un triomphe de plus. La chambre des députés a été dissoute, & un de nos gazetiers vient d'appeler cet acte une *régénération politique*. “ Le temps, dit-il, qui conduit la
 „ *raison*, a fait justice de toutes ces maximes ridi-
 „ cules et *fanatiques*, à l'aide desquelles les éter-
 „ nels ennemis de la *sagesse* et de la *philosophie*
 „ veulent proscrire les *lumières*, dont notre siècle est
 „ éminemment orgueilleux.” (a) Voilà certes un langage éminemment philosophique; et ce qui ne l'est pas moins, c'est la dénomination *d'hommes sanguinaires* donnée à ces députés accusés *d'aiguïser les poignards du fanatisme*, qualifiés *d'être aussi féroces*, et *plus à craindre que les monstres de 1793*!! (b)

Veut-on savoir quels sont les vrais sages, les vrais philosophes? un fidèle écho des révolutionnaires de France vient de nous l'apprendre dans son *antidote au congrès de Vienne*; c'étoit surtout

[a] Journal de Gand 17 septembre.

[b] Idem, 4 novembre.

Napoléon. Après nous avoir appris ce que nous savions bien que "c'est la France qui a donné", l'impulsion au progrès des lumières, a été la cause du grand mouvement qui s'est propagé au loin;" qu'il en est résulté "un monde nouveau, enfant précoce des lumières... parceque la révolution Française a prononcé sur le destin du monde, renouvelé la face des choses, a fait dater d'une ère nouvelle." (Celle de la raison :) Il nous apprend que c'est à cette ère nouvelle que Napoléon, "en précipitant la marche des choses, a mérité de donner son nom!!" Que "le génie de Napoléon et celui de la révolution étoit bien moins d'édifier que de détruire; que cependant c'étoit pour édifier qu'il détruisoit" que la révolution, aidée de Napoléon, a manqué de nous débarasser des Rois!!! (a) et gémissant sur l'aveuglement des hommes il s'écrie: "on a calomnié la révolution comme on a calomnié la philosophie, et pour la même raison." (b)

Hélas! nous l'avons donc bien calomniée dans ces provinces, car il y a déjà longtemps, que nous nous sommes plaints aussi amèrement qu'inutile-

[a] Pag. 1. 13. 45. 63. 66. tom. I.

(b) Le même auteur nous demande: "si les Rois peuvent tendre une chaîne invisible qui empêche l'invasion des lumières dans le reste de l'Europe?" p. 36. Il croit que Napoléon seul pouvoit régler l'Europe d'après le vœu des lumières... que la France l'appelloit le restaurateur de l'ordre social et que le monde l'en appellerait l'instituteur!!! Il faut aussi y voir comment "la révolution qui, affectant dans sa durée les idées de plusieurs générations, a propagé à l'infini son influence sur les temps à naître, aura sur la terre un effet universel aussi certain que celui de la chute d'une pierre dans l'onde." p. 61 Comment "les peuples sont moins lâches à mesure qu'ils ont plus de lumières et plus de sentiment de leur propre suffisance. Ils ont la philosophie de leur position." p. 92. "Que la Royauté est encore à instituer et à constituer." P. 93 &c. *ab uno disce omnes.*

ment de l'influence pernicieuse des *lumières du siècle* sur les mœurs antiques de nos compatriotes.

Dès l'année 1781, un des plus illustres Evêques de la Belgique se plaignoit hautement des ravages de la philosophie révolutionnaire. “ Une philosophie
 „ anti-chrétienne, nous disoit-il, qui s'efforce de
 „ détruire tout ce qui s'appèle mœurs et Religion,
 „ *s'est insinuée partout*, et s'est acquis un grand
 „ nombre de sectateurs, qui blasphèment contre
 „ le Ciel et se moquent de tout ce qu'il y a de
 „ plus sacré. On connoit les apôtres de cette sec-
 „ te. Ces monstres de la terre, qui soufflent la
 „ rébellion contre Dieu et contre les Rois, mar-
 „ chent la tête levée, et notre malheureux siècle
 „ les accueille et les encense ! Leurs disciples ce-
 „ pendant, pour la plupart, se cachent encore. Ils
 „ observent une décence extérieure ; *parce qu'ils*
 „ *voient que la Religion Catholique est jusqu'ici la*
 „ *seule respectée et autorisée ; mais cette déclaration*
 „ *se fera, dès le moment que les sectes protestantes*
 „ *seront autorisées* (a)

Quelques années après le célèbre Archevêque de Malines se plaignoit “ du cahos ténébreux dans le-
 „ quel une philosophie insensée nous avoit plon-
 „ gés, en pervertissant toutes les connoissances
 „ religieuses, et donnant un ébranlement général
 „ aux principes les mieux affermis et les plus
 „ sacrés. (b)

[a] Représent. de Mgr. l'Evêq. d'Anvers à S. M. l'Emp. du 25 9bre 1781.

[b] Déclaration de S. E. l'Archév. de Malines sur l'enseignement du Sem. Général de Louvain, du 26 Juin 1789.

Les partisans et défenseurs des systèmes politico-philosophiques de Joseph II, ne manquèrent pas d'emprunter les armes de Voltaire et compagnie, pour combattre à outrance ce qu'ils appeloient aussi le *fanatisme*. Nos Evêques devinrent surtout leur point de mire. Une énorme quantité de livres impies circula dès lors avec la plus grande liberté dans la Belgique. Le voisinage de la France bouleversée par les philosophes, et bientôt l'invasion des républicains, multiplièrent plus que jamais ces productions vénimeuses, dont toutes nos bibliothèques sont maintenant remplies, et qui en corrompant surtout la jeunesse, ont plus abatardi le caractère national, que le joug humiliant qu'il nous étoit impossible de secouer.

La liberté de la presse est venue depuis aggraver encore ce mal. Une décision unanime des Evêques touchant la nouvelle constitution, a donné le signal d'une attaque générale contre la Religion, contre l'Eglise Catholique, contre les premiers pasteurs qu'on a injuriés, déchirés, calomniés avec une impudence, qui annonce bien le degré de *raison* et de *lumière*s où nous sommes parvenus, graces à la philosophie du dix-huitième siècle. Il est vrai que les ennemis de la Religion et du Clergé n'avoient pas de grands frais à faire, pour dresser et ordonner leurs batteries; elles étoient déjà toutes rangées dans les œuvres de Voltaire et dans des milliers d'autres arsenaux chers à la philosophie révolutionnaire. Il ne s'agissoit plus que de diriger le feu. On ne vit donc de tous côtés que pamphlets, journaux, gazettes etc, affublés de lam-

beaux philosophiques, vociférer impunément contre l'Église Catholique et contre ses ministres. Au ton magistral et sententieux de leurs auteurs, on auroit cru que c'étoit une nouvelle scène, dont ils prétendoient bien avoir tous les honneurs. Mais nous en appelons à tous ceux qui ont été assez intrépides pour les lire d'un bout à l'autre, y ont-ils trouvé autre chose que les éternelles déclamations des sophistes français, que leurs principes toujours invoqués comme des *vérités immuables*, que leur jargon habituel? Nous n'en citerons que quelques exemples.

L'un d'eux célèbre par ses grossières personnalités et qui a poussé le cynisme en cette matière aussi loin qu'il étoit possible, n'a-t-il pas établi comme un principe incontestable que “ la *Raison est en-
,, fin acclimatée sur tout le continent.*” (a) Il est clair que cela étant, les Évêques ne peuvent plus être que des *brouillons sacrés* Qu'on pouvoit assurer sans crainte d'être démenti que “ les Évêques ont *vendu* au Gouvernement Français (à l'ancien) “ le secret de la confession.” Que “ rien ne
,, marchera jusqu'à ce qu'on ait chassé les brouil-
,, lons.” &c. (b) Rien de tout cela ne doit paroître difficile à croire ou à exécuter, dès qu'il est prouvé que la *raison est acclimatée sur tout le continent.*

Un autre nous déclare nettement, dans une horrible production dirigée entièrement contre les prêtres, qu'il accuse de tous les forfaits imaginables,

[a] Le vigilant, 3.me série, 1.er vol. p. 66.

[b] Idem ibid p. 23.

que “ la révolution a renversé tous *les préjugés* „ pour établir l’empire de la raison. ” (a)

Celui-là pas tout à fait aussi virulent , mais pour le moins aussi bon *philosophe* , après nous avoir fait l’éloge d’*Helvetius* qu’il appelle “ *un philosophe célèbre qui voyoit juste et loin*, et ne jugea pas sa nation digne qu’il compromit sa tranquillité pour lui annoncer des *vérités infructueuses* ; ” après nous avoir assuré que “ il a fallu que les peuples traversassent quatorze siècles *pour recouvrer la raison* : ” doit nécessairement en conclure , comme les écrivains qu’il copie , que “ les ministres de l’Eglise s’efforcent de donner aux esprits *un mouvement rétrograde* qu’ils voudroient *nous faire rétrograder de quelques siècles* . . . mais que l’esprit ne rétrograde point ; ” que “ le clergé et la *raison* paroissent occuper les deux extrémités d’une bascule ; quand l’une s’élève , l’autre s’abaisse. ” Noble comparaison sans doute , et on peut le dire , éminemment philosophique. “ *Eteignez les lumières* , dit-il à un savant Evêque , et alors au milieu des saintes ténèbres proclamez votre *instruction pastorale* et votre *jugement doctrinal* . . . Mais aujourd’hui , ah ! *quel anachronisme !* ”

Qu’après tout cela , il nous déclare , sur la foi de Voltaire , que Charlemagne *resta toujours un barbare* ; que les Evêques de la Belgique sont “ d’in- fatigables provocateurs de dissensions , des am-

[a] *Des Prêtres et de leur doctrine &c.* p. 68.

bitiens ,

„ bitieux, des intolérans, des sycophantes.” Que
 “ le *fanatisme* répand ses ténèbres et *provoque à*
 „ *la rebellion*... Que si l'on eut saisi les écrits
 „ theologico-séditieux de M. de Br. ils n'eussent
 „ pas attiré les brandons du *fanatisme*; qu'ils veu-
 „ lent, les Evêques, *que le Royaume des Pays-Bas*
 „ *soit dissous* ;” que “ les assertions aussi fausses
 „ en logique que *subversives de l'ordre social sont*
 „ *érigées*, par eux, *en articles de foi &c. &c.*” Qu'il
 dise tout cela et pis encore, rien de plus simple ;
 tout cela va de suite. L'écrivain est, comme on
 le voit, *à la hauteur des lumières*. Il en est de
 même de cette assertion qui pourra néanmoins pa-
 roître très-étrange à ceux qui ne se sont pas élevés
 à son degré de *lumière*, savoir que : “ c'est aux
 „ Grecs et aux Romains que *notre culte doit ses*
 „ *mystères les plus ineffables* et plusieurs de ses
 „ dogmes!!! ” (a)

Du reste, l'auteur, fidèle copiste de ses dévan-
 ceurs, n'oublie pas les autres droits de la *raison*,
 entr'autres *la tolérance de tous les cultes*, qu'il ap-
 pèle un *dogme*, et qu'on ne peut traiter d'athée sans
outrager la raison, l'humanité et le droit de la na-
ture, sans insulter, qui pis est, *à tous les Souve-*
rains... Et ce qui est bien plus important, *la Sou-*
veraineté du peuple, auquel on ne peut toucher, qu'on
 ne peut traiter d'impie, sans anéantir la *base du*
pacte social, sans dépouiller les hommes des droits im-
perscriptibles de la nature!!! ” (b)

Qui croiroit que toutes ces belles maximes nous

[a] Les Ephémérides de l'opinion N. 1, 3, 5, 7, & 8.

[b] N. 8.

viennent de chez l'imprimeur du Roi ? Sans sortir de cette imprimerie, nous dirons encore un mot sur une autre production non moins merveilleuse. Dans un *tableau de Rome vers la fin de 1814*, (a) publié par *Guinan Laoureux*, les *adorateurs de la raison* auront sûrement trouvé la quintessence du progrès des lumières.

Ce grand partisan de cette "liberté d'esprit, qui
 „ exclue les scrupules, et fait des infidèles à la triste
 „ morale des dévots," (p. 158) s'annonce partout
 comme un dévot très-prononcé et très-fougueux de
la raison. Écoutons-le, outrageant avec impudence
 tout ce qu'il y a de plus respectable aux yeux,
 je ne dis pas seulement du chrétien, mais de l'hon-
 nête homme. "A voir, dit-il, avec quelle rapidité
 „ les peuples s'éclairent, la vieille superstition doit
 „ en rester déconcertée." (p. 162) "Le vatican
 „ a beau compter sur ce jeu des passions et de la
 „ fortune qu'il appelle sa politique; l'art de tromper
 „ n'est plus qu'un moyen usé. *La raison ne rétro-*
 „ *grade point*. Une poignée de *bonzes menteurs*,
 „ *faisant de la révolte la cause du ciel*, ne doit
 „ point trouver dans *les vieilles erreurs* un point
 „ d'appui." (p. 168.) Plairait-il toujours à Rome de
 „ ne donner ni paix ni trêve à *la raison*? Par droit
 „ de représailles, cette raison pourroit donc aussi
 „ livrer, comme on dit, l'arche sainte aux infidèles." (p. 113) "Une vérité qu'il vous importe d'en-
 „ tendre, c'est que les constitutions de l'Église
 „ *ont vicilli* et qu'il devient urgent de les *modifier*,
 „ *suyvant les lumières du siècle*." (p. 216) Par con-

[a] Imprimé chez Weissenbourg, imprimeur du Roi 1816.

séquent plus de Religieux ni de Religieuses ; car ce ne sont que “ des chenilles politiques dont la *raison*, son a détruit les nids à jamais. ” (p. 162) Aussi les appelle-t-il ailleurs “ la sainte canaille des cloîtres, tres ! ” (p. 209.) Enfin , ajoute-t-il , “ il n’est que trop vrai que les hommes qui commandent aux autres , au nom du Ciel , ne souffrent la *raison*, que comme un ennemi , qu’il convient de tenir à une certaine distance , pour n’avoir rien à démêler avec lui !! ” (p. 231.)

Quand on a lu cette profession de foi d’un des plus fougueux *adorateurs de la raison*, on n’est plus surpris de l’entendre déclamer contre la Cour et le Clergé de Rome avec une fureur qui tient de la frénésie. Jamais Luther et Calvin , jamais les *philosophes* les plus dévergondés n’ont vomi de telles horreurs contre les Papes , contre les Cardinaux , contre tout le Clergé de l’Église Romaine. Jamais peut-être les propagateurs les plus ardens de la *raison* et des *lumières du siècle*, n’ont parlé avec tant de mépris et de haine contre la Religion de J.-C., qu’on en juge par cette phrase : “ sa religion (du peuple juif) est toujours cette fameuse loi de Moïse , que *d’illustres imposteurs n’ont fait que modifier.* ” (p. 178) Nous ne dirons rien des autres blasphèmes. L’indignation , dit-il , en parlant de l’arc de Constantin , “ auroit dû plutôt briser ce marbre , que *la faction des Chrétiens* prostituoit au plus grand ennemi du nom Romain. ” (p. 92) Est-il question d’un pillier qu’on regarde à Rome , comme ayant fait partie de l’autel élevé par Auguste au *sage de Galilée* ? “ croyez-moi , dit-il aux

Romains, relevez le pour le Dieu inconnu et renversez tous les autres. (p. 216) Du reste, il veut encore voir le capitolé, “ en attendant que le courage „ y relève la statue de la liberté. ” (p. 194) (a)

La sublime morale de l'évangile n'est pas à l'abri de ses invectives. “ Combien nous avons gâté „ la morale, s'écrie-t-il, en la détachant des sen- „ timens de la nature ! ce sont les Religions mo- „ dernes qui ont fait ce mal à la vertu. ” (p. 64.)

Cet ennemi forcé de notre sainte Religion est pourtant, on ne peut plus mal-adroit. Son prétendu tableau est censé avoir été fait vers la fin de 1814, époque, à laquelle le Chef de l'Eglise n'avoit certainement rien à démêler avec le Gouvernement de la Belgique, et pourtant il nous représente PIE VII “ voulant souffler la discorde. . . brouiller les Rois „ avec les peuples. ” (p. 348 et 350) Pourquoi nous demander : “ s'il est bien sûr que les Rois veillent „ encore de l'autel pour appui de leurs trônes ? ” (p. 344.) Pourquoi se déchaîner en 1814 contre “ une puissance incorrigible, qui voudroit encore „ brouiller le monde, pour y régner par le fanatis- „ me et la division ? ” (p. 344) Pourquoi nous „ dire que “ ses bulles sont rouillées, qu'au lieu „ de couvens, on ne veut plus que des casernes, „ et que jamais le glaive ne fut plus près de bri- „ ser l'encensoir ? ” Pourquoi enfin s'écrier dans une brochure publiée en 1816, “ ne nous menace- „ t-elle pas encore de ses censures et de ses inter- „ dits ? ” (p. 344.) Sans doute ce langage dans la

[a] Dans plusieurs endroits de cet ouvrage, l'auteur excite les Romains à se révolter contre le Pape. p. 158, 159.

bouche d'un *philosophe* du Royaume des Pays-Bas aura dû paroître , aux yeux de certains gens , souverainement indiscret ?

Cet ouvrage , ainsi que mille autres de ce genre , plus ou moins impies , qui aujourd'hui circulent impunément dans ce Royaume , et dont nous avons fait l'analyse , en donnant celle de quelques-unes de ces productions *libérales* , n'ont évidemment pour objet que de ruiner de fond en comble la Religion , la morale , la subordination dans toutes les classes de la société. On y suit la même marche , on s'y sert du même jargon , que Voltaire , d'Alembert et compagnie suivoient et prescrivoient aux conjurés. On y rend surtout odieux les ministres des autels , dont l'influence est si redoutable aux *philosophes*. Examine-t-on de sang froid la cause de cet épouvantable charivari contre les Evêques de la Belgique ? Elle se réduit à une question fort simple , qui a été dénaturée en cent manières par les prédicans du parti. Si la voix de la *vieille raison* ou du sens commun avoit pu se faire entendre à de certaines personnes , au milieu du tapage que fait la *raison moderne* , elle leur auroit fait comprendre tout de suite , qu'il n'est pas plus permis à un catholique de jurer de maintenir toutes les fausses religions comme la sienne , qu'il n'est permis à un honnête homme de jurer de soutenir le mensonge comme la vérité. Il n'étoit donc pas même nécessaire , pour régler sa conduite à cet égard , de connoître les décisions de PIE VI et de PIE VII en cette matière , et celles des Evêques , qui y sont conformes. Mais que peuvent aujourd'hui de telles autorités , comparées à celle *du progrès des lumières*.

res, et de ce qu'on appelle si emphatiquement le *mouvement du siècle* ?

Nous nous flattons d'avoir fait connoître à nos lecteurs la véritable origine de ces *grandes lumières du siècle* et tout ce qu'on doit entendre par ces expressions magiques : *progrès de la raison, idées libérales &c.* ; de leur avoir prouvé cette assertion de M. De la Harpe, que “ le caractère général très-
 „ marqué dans le dix-huitième siècle, sur-tout de-
 „ puis 50 ans, a été le *plus honteux abus de l'es-
 „ prit et du raisonnement dans tous les genres,* ” en politique, comme en Religion et en morale ; que “ la postérité ne verra dans notre siècle *que la
 „ plus désastreuse époque de dégradation.* ” Nous n'espérons pas de ramener aux vrais principes aucun de ces grands philosophes, dont quelques-uns peut-être, de ceux même dont nous avons examiné les ouvrages, ne sont que les dupes de la charlatanerie philosophique, sans viser directement au but principal de la faction ; ce qui d'ailleurs ne les rend pas moins coupables aux yeux de la Religion et de la société. Nous ne parviendrons pas à leur dessiller les yeux ; car M. De la Harpe, qui les connoissoit bien et depuis longtems, observe avec raison que “ les philosophes du dix-huitième siècle sont
 „ bien reconnus désormais pour incorrigibles, puis-
 „ que la révolution ne les a pas corrigés. ” (a) Aussi les regarde-t-il, comme “ d'incurables fous,
 „ condamnés à ne se douter jamais de l'étendue de
 „ leur sottise et de la richesse de leur ridicule. ” (b)

[a] *Du fanatisme dans la langue révolutionnaire* : par M. De la Harpe. p 3.

[b] Discours sur l'état des lettres en Europe, prononcé au Lycée, le 1.er Décembre 1796.

Mais nous ne croirons pas avoir travaillé envain , si nous parvenons à déterminer les fidèles catholiques à se tenir continuellement en garde contre ce terrible poison , qui a infecté maintenant presque toutes les sources de l'instruction et de l'éducation ; si nous décidons sur-tout les pères de famille à faire avec la plus scrupuleuse attention le choix des livres , qui peuvent être mis dans les mains de leurs enfans , à cet âge où les passions ne sont que trop en harmonie avec les délires des philosophes à la mode. Jamais certainement ils ne parviendront à les préserver de cette déplorable contagion , qu'en les éloignant avec le plus grand soin de ces instituteurs voués à la secte dominante , qui leur raviroient bientôt , avec l'innocence des mœurs , le précieux trésor de la foi. On frémit , quand on entend nos sophistes presser le gouvernement d'établir un système d'instruction publique , conforme aux *progrès de la raison* ; de renverser ce qu'ils appellent : “ de
 „ Gothiques institutions , dont l'existence est de-
 „ venue incompatible avec *le progrès des lumières* ;
 „ d'avoir , pour objet spécial , (dans le nouveau plan)
 „ *non les mœurs , ni la Religion* , qui sont les attri-
 „ butions particulières de l'éducation confiée aux
 „ pères de famille ; mais l'enseignement des sciences
 „ et des arts. ” (a) Prions celui qui tient dans les

[a] *Les Ephém. de l'opinion* N.º 5 & 8. On ne doit pas s'étonner que l'auteur regarde l'ancienne université impériale comme *une conception grande et forte , digne des lumières du siècle*. Il prétend qu'on doit se borner à ordonner aux maîtres de pension et aux chefs des collèges de faire assister leurs élèves aux catéchismes des Curés. Comparez ces conseils *philosophiques* , aux instructions très-précises et très-énergiques sur l'éducation des jeunes gens , données par **PIE VII** à tous les Evêques du monde Catholique , dans sa lettre encyclique du 10 juillet 1800.

mais les destinées des empires , d'éloigner de nous une telle calamité , dont les résultats ne seroient pas moins terribles pour les Souverains , que pour les peuples ; pas moins destructifs de la Religion , que de la Société.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

NOTES.

(A) Pour la page 53.

Portraits de Jean-Jacques Rousseau et de Voltaire, par M.^r De la Harpe.

L'un qui, dès sa jeunesse, errant et rebuté,
Nourrit dans les affronts son orgueil révolté,
Sur l'horizon des arts sinistre météore,
Marqua par le scandale une tardive aurore,
Et pour premier essai d'un talent imposteur,
Calomnia ces arts, ses seuls titres d'honneur;
D'un moderne cynique affecta l'ignorance,
Du paradoxe altier orna l'extravagance,
Ennoblit le sophisme, et cria *vérité*.
Mais par quel art honteux s'est-il accrédité ?
Courtisan de l'envie, il la sert, la caresse,
Va dans les derniers rangs en flatter la bassesse,
Et jusqu'aux fondemens de la société,
Il a porté la faux de son *égalité*.
Il sema, fit germer chez un peuple volage
Cet esprit novateur, le monstre de notre âge,
Qui couvrira l'Europe, et de sang, et de deuil.
Rousseau fut parmi nous l'apôtre de l'orgueil :
Il vanta son enfance à Genève nourrie,
Et pour venger un livre, il troubla sa patrie,
Tandis qu'en ses écrits, par un autre travers,
Sur sa ville chétive il régla l'Univers.
J'admire ses talens, j'en déteste l'usage :
Sa parole est un feu, mais un feu qui ravage,
Dont les sombres lueurs brillent sur les débris.
Tout, jusqu'aux vérités, trompe dans ses écrits ;
Et du faux et du vrai ce mélange adultère
Est d'un sophiste adroit le premier caractère.

Tour-à-tour apostat de l'une et l'autre loi,
Admirant l'Évangile, et réprochant la foi,
Chrétien, déiste, armé contre Genève et Rome,
Il épuise à lui seul l'inconstance de l'homme,
Demande une statue, implore une prison;
Et l'amour propre enfin égarant sa raison,
Frappe ses derniers ans du plus triste délire:
Il fuit le monde entier, qui contre lui *conspire*,
Il se confesse au Monde, et, toujours plein de soi,
Dit hautement à Dieu: *Nul n'est meilleur que moi.*

L'autre, encor plus fameux, plus éclatant génie,
Fut pour nous soixante ans le dieu de l'harmonie.
Ceint de tous les lauriers, fait pour tous les succès,
Voltaire a de son nom fait un titre aux Français.
Il nous a vendu cher ce brillant héritage,
Quand, libre en son exil, rassuré par son âge,
De son esprit fougueux l'essor indépendant
Prit sur l'esprit du siècle un si haut ascendant;
Quand son ambition toujours plus indocile,
Prétendit détrôner le dieu de l'Évangile.
Voltaire dans Ferney, son bruyant arsenal,
Secouait sur l'Europe un magique fanal,
Que, pour embrâser tout, trente ans on a vu luire.
Par lui l'impiété, puissante pour détruire,
Ebranla, d'un effort aveugle et furieux,
Les trônes de la Terre appuyés dans les cieux.
Ce flexible Protée était né pour séduire:
Fort de tous les talens, et de plaire, et de nuire,
Il sut multiplier son fertile poison.
Armé du ridicule, éludant la raison,
Prodiguant le mensonge, et le sel, et l'injure,
De cent masques divers il revêt l'imposture,
Impose à l'ignorant, insulte à l'homme instruit:
Il sut jusqu'au vulgaire abaisser son esprit,
Faire du vice un jeu, du scandale une école.
Grace à lui, le blasphème, et piquant, et frivole,

Circulait embelli des traits de la gaité :
Au bon sens il ôta sa vieille autorité ,
R=poussa l'examen , fit rougir du scrupule ,
Et mit au premier rang le titre d'incrédule .

(B) Pour la Page 68.

*Extrait de l'avertissement du Clergé de France
aux fidèles du Royaume &c.*

La raison , comme le remarque S. Thomas , est un des moyens que Dieu nous a donnés pour discerner la vérité . Mais semblable à ces eaux bienfaisantes que l'industrie des hommes a ramassées pour répandre la richesse et l'abondance , et qui venant à rompre les digues salutaires qui les retiennent , portent par-tout la terreur et la désolation , elle s'égare et nous perd , si usurpant le droit de tout connoître , elle ose franchir les limites que la Providence lui a marquées .

Il est possible à la raison humaine de se convaincre de l'existence d'un Etre suprême : les Cieux en racontent la gloire ; de la différence essentielle de l'esprit et de la matière : un sentiment intérieur en avertit ; de la distinction du bien et du mal : la conscience répugne à les confondre . Il est possible à la raison de connoître en partie les devoirs auxquels l'homme doit être fidèle ; il en est plusieurs que l'éducation , les loix , l'intérêt même suffisent pour indiquer . Mais , lorsqu'il s'agit de développer les attributs de la Divinité , de concilier l'imperfection apparente de ses ouvrages avec la sublime perfection de ses desseins , l'inégale distribution des biens et des talents avec l'universalité de la Providence ; lorsqu'il s'agit d'expliquer ce double mouvement de notre ame qui la porte à la vertu , et l'entraîne vers le vice , ces rapports multipliés de l'homme qui sont les principes d'autant de devoirs différens , l'accord et la variété des loix qui lui sont imposées ; lorsqu'il s'agit de mettre au jour les principes de ces loix , les motifs sur

lesquels elles sont appuyées, la sanction qui les accompagne : c'est alors que la sagesse humaine est forcée d'avouer elle-même sa faiblesse. Une légère teinture de la Philosophie, dit un Génie de son siècle, peut éloigner de Dieu ; une connoissance approfondie ramène à la Religion. Plus l'homme réfléchit, plus il sent son insuffisance, et le vuide qui reste autour de lui, après les plus profondes méditations, est la preuve la plus certaine du besoin qu'il a d'un secours supérieur qui l'éclaire et le soutienne.

Ce n'est pas, que la Religion leve entièrement le voile qui nous dérobe les secrets de la Providence. Nous devons dire avec l'Apôtre, que *nous ne connoissons qu'en partie, et que les jugemens du Seigneur sont impénétrables, et ses voies incompréhensibles*. Mais ce qui nous importe, n'est pas de tout connoître et de tout comprendre ; c'est de savoir ce que nous devons croire, et de le savoir avec assurance ; et c'est là le double objet que la raison ne peut remplir. Pour celui qui n'est conduit que par ses lumières, l'objection qui n'est pas détruite, rend presque toujours la preuve incertaine. Pour celui qui est éclairé par la révélation, la supériorité de la preuve rend l'objection vaine, lors même qu'il ne la résout pas. La raison n'a qu'une certaine portée qu'elle ne peut passer. Tout ce qui est au-dessus d'elle l'étonne. La Révélation élève nos idées, et ne connoît de bornes que celles qu'il nous est utile de respecter. L'une s'arrête sans suffire à nos besoins les plus essentiels. Si l'autre laisse encore des énigmes, ce n'est que sur les objets que notre foible vue ne pourroit supporter. L'un et l'autre sont des bienfaits du Ciel, et des secours pour nous conduire. Mais si l'homme présomptueux ne consulte que la raison ; s'il néglige d'y joindre la Révélation, il se précipite d'égaremens en égaremens, et chacun de ses pas est marqué par ses écarts.

C'est ce que reprochoient avec la plus grande force, aux Païens, les premiers Apologistes de la Religion, et leurs

reproches ne s'adressoient pas seulement à la multitude , mais aux Philosophes même , dont saint Justin , après Cicéron , accusoit la Théologie d'être aussi ridicule que celle des Poètes , qui faisoit la Religion des peuples.

Nous ne vous rappellerons point , à ces temps reculés. Les Incrédules du siècle présent affectent sur les siècles passés , une supériorité qui dédaigne toute comparaison. Mais puisqu'il s'agit de vérités sans le discernement desquelles l'homme ne peut se conduire , n'est-ce pas accuser la raison , que de vanter ses progrès ? Des connoissances essentielles dans tous les temps , ne peuvent être assujetties à la marche lente des siècles. Si la raison n'a pas suffi jusqu'à nos jours , elle ne suffit pas encore , et les prétendues découvertes , dont les Incrédules cherchent à lui faire un trophée , ne peuvent réparer la honte des égarements dont ils sont forcés de convenir.

Est-il bien vrai d'ailleurs , que cette supériorité dont se glorifient les Incrédules , soit aussi générale qu'ils cherchent à le faire croire ? Si les Arts & les Sciences ont été portés à un point de perfection inconnu à nos pères , en est-il de même de la Métaphysique et de la Morale ? Est-il bien vrai , sur-tout , que les Incrédules modernes n'aient donné dans aucun écart dont-ils aient à rougir , aux yeux mêmes de la raison ? Ne connoître d'autres principes d'obéissance que la loi impérieuse du plus fort , d'autre règle de conduite que l'intérêt particulier , d'autre agent que la fatalité ; regarder la pudeur comme l'invention de la volupté , le libertinage comme indifférent en lui-même , le vice comme le soutien de la société , les plaisirs des sens comme le mobile le plus puissant pour encourager la vertu ; se refuser au témoignage de la nature , au cri de la conscience , au concert des peuples , qui rendent hommage à la Divinité. Nous n'imputons point à la raison de tels blasphèmes. Mais la Révélation n'est elle pas nécessaire , si ceux qui l'abandonnent , sont capables de pareils égarements ?

(C) Pour la page 110.

Chanson Turgotine publiée vers 1775.

Vivent tous nos beaux esprits,
Encyclopédistes,
Du bonheur françois épris,
Grands économistes;
Par leurs soins au tems d'Adam
Nous reviendrons, c'est leur plan:
Momus les assiste
O gué
Momus les assiste.

Ce n'est pas de nos bouquins
Que vient leur science;
En eux ces fiers palladins
Ont la sapience:
Les Colbert et les Sulli
Nous paroissent grands, mais fi,
Ce n'est qu'ignorance
O gué
Ce n'est qu'ignorance.

On verra tous les états
Entre eux se confondre,
Les pauvres sur leurs grabats
Ne plus se morfondre;
Des biens on fera des lots
Qui rendront les gens égaux.
Le bel œuf à pondre
O gué
Le bel œuf à pondre.

Du même pas marcheront
Noblesse et roture ;
Les François retourneront
Au droit de nature.
Adieux parlement et loix,
Ducs et pairs, princes et rois :
La bonne aventure
O gué
La bonne aventure.

Puis devenus vertueux
Par philosophie,
Les François auront des dieux
A leur fantaisie :
Nous reverrons un oignon
A Jesus damer le pion :
Ah, quelle harmonie
O gué
Ah, quelle harmonie.

Alors d'amours sureté
Entre sœurs et freres ;
Sacrement et parenté,
Seront des chimeres :
Chaque pere imitera
Noé, quand il s'enivra :
Liberté plénier
O gué
Liberté plénier.

Plus de moines langoureux,
De plaintives nonnes :
Au lieu d'adresser aux cieux
Matines et Nones,

On verra ces malheureux
Danser, abjurant leurs vœux,
Galante chaconne
O gué
Galante chaconne.

Partisans des novations
La fine sequelle!
La France des nations,
Sera le modele :
Et cet honneur nous devons
Aux Turgot et compagnons.
Besogne immortelle
O gué
Besogne immortelle.

A qui devons-nous le plus ?
C'est à notre maître,
Qui se croyant un abus,
Ne voudra plus l'être.
Ah qu'il faut aimer le bien
Pour, de roi, n'être plus rien !
J'enverrois tout pâtre
O gué
J'enverrois tout pâtre.



